

6e Année - No 12

Décembre 1913

NOTRE ROMAN COMPLET

Le Secret de Rotride

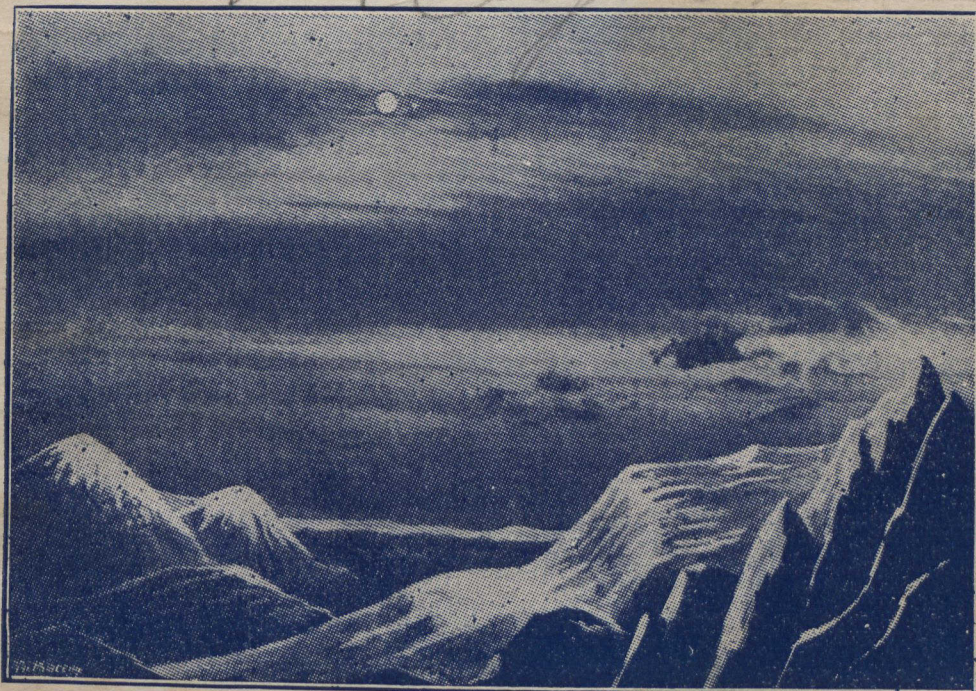
Par A. Piazza

La Revue Populaire

10¢

MAGAZINE
LITTÉRAIRE ILLUSTRÉ
MENSUEL.

M. Lequin



Le soleil vu de la planète Mars. (Voir intérieur)

Sommaire: Fin d'année, par Roger Francoeur. A travers les Profondeurs de l'Océan, par A. Riou. La fin de la baleine. Une nuit de Noël d'autrefois. Les Cuisines du Diable. L'âge de pierre. La visite à l'Hôpital. La partie d'échecs du diable. La forêt australienne. La construction métallique dans l'Afghanistan. A travers les étoiles; la planète Mars. Les ponts de bambou du Sikkim. Un peu de tourisme; En Palestine; Au Mexique, En Chine, En Angleterre. Poésies diverses, etc.

POIRIER, BESSETTE & CIE
Edit.-Propriétaires
200, Boulevard St-Laurent,
Montréal.

Maigreur Vaincue

Développement, Beauté, Fermeté de la Poitrine

Disparition des Creux des Epaules et de la Gorge

par l'emploi du

Transformateur Japonais

propriété du Spécialiste Henri Rivod.



Produit scientifique, garanti absolument SANS DANGER; DEVELOPPE et RAFFERMIT très rapidement la poitrine. Son EFFICACITE peut se prouver après 15 jours d'usage. Un traitement d'essai vous convaincra, car il augmentera votre buste de 1 à 2 pouces, 60c seulement. Ce traitement est supérieur à tous les autres, car il conserve pour toujours au BUSTE l'ampleur et la fermeté obtenues.

\$1.00 TRAITEMENT COMPLET \$1.00

TRAITEMENT D'ESSAI 60c. (Envoi discret).

Si vous désirez de plus amples explications avant de vous décider, envoyer 10c pour tout frais à

SPECIALISTE HENRI RIVOD, Tiroid Postal 2105, Montréal, Qué.

Toute correspondance absolument confidentielle.

The Canadian Advertising Limited

AGENCE CANADIENNE DE PUBLICITE

Place des Annonces dans tous les Journaux du Canada, aux prix les plus bas. Contrôle l'insertion des annonces et ne soumet à ses clients que des factures accompagnées de feuilles justificatives d'insertions. Ses clients comprennent le Haut Commerce Canadien et représentant un capital dépassant \$10,000,000.00.

Plans et Devis de Publicité au Canada gratuits sur demande.

Les Rédacteurs—experts en Publicité et le personnel d'Artistes attachés à l'Agence s'occupent de la préparation des annonces, des illustrations adaptées aux goûts du public Canadien et les campagnes de publicité ainsi dirigées ont toujours donné les résultats les plus satisfaisants.

Notre expérience et nos services sont à la disposition de toute maison désirant étendre pratiquement et judicieusement ses affaires au Canada.

REFERENCES: LA BANQUE NATIONALE, MONTREAL.

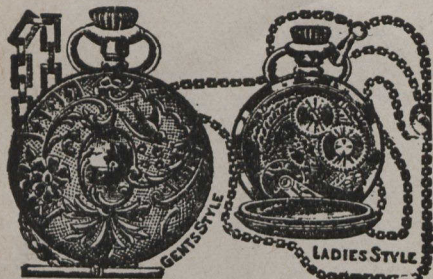
Avant de placer vos ordres d'annonces.

écrivez-nous—Il y va de votre intérêt.

C. P. R. Telegraph Building, 4 rue Hopital, Montréal

W. Legault,

(Enregistré)

**Horloger,
Bijoutier et
Opticien**

Tient un stock des plus variés et des plus modernes.

Toutes réparations, celles des montres est une spécialité de l'établissement.

Le Département d'Optique est complet up-to-date et d'après les procédés et formules basés sur l'expérience.

PRIX MODERES

548 Parc Lafontaine, Montréal.



Toronto, Hamilton, Niagara Falls, Detroit et Chicago.

A TORONTO

En 7½ Heures par

"l'International Limité"

Le train le plus beau et le plus rapide du Canada quitte Montréal à 9.00 a.m.

Quatre Trains Express par Jour

9.00 a.m., 9.40 a.m., 7.30 p.m., 10.30 p.m.

MONTREAL, TORONTO et L'OUEST

Wagons-buffets, salon et bibliothèque sur les trains de jour; wagons-lits Pullman éclairés à l'électricité, avec lampes de lecture dans les lits, sur les trains de nuit.

MONTREAL—NEW-YORK, via D. & H. Co.—b7.20 a.m., c8.50 a.m., b10.00 a.m., b3.05 p.m., a7.25 p.m., a8.10 p.m.

MONTREAL—BOSTON — SPRINGFIELD via C. V. Ry.—a8.31 a.m., a8.30 p.m.

MONTREAL — OTTAWA — a8.00 a.m., b9.10 a.m., b4.00 p.m., a8.05 p.m.

MONTREAL—SHERBROOKE—LENNOX-VILLE—a8.00 a.m., b4.16 p.m., a8.15 p.m.

aTous les jours. bTous les jours, excepté le dimanche. cDimanche seulement.

BUREAUX EN VILLE: 122 rue St-Jacques. Tel Main 6905, Hôtel Windsor ou gare Bonaventure.

L'Almanach du 'Samedi'

POUR 1914

est en voie d'achèvement et comprendra une quantité de renseignement aussi utiles que variés.

Ce ne sera pas un livre banal qui n'amuse qu'un instant mais un recueil que l'on pourra lire avec profit d'un bout de l'année à l'autre et que l'on devra conserver soigneusement pour le consulter en cas de besoin.

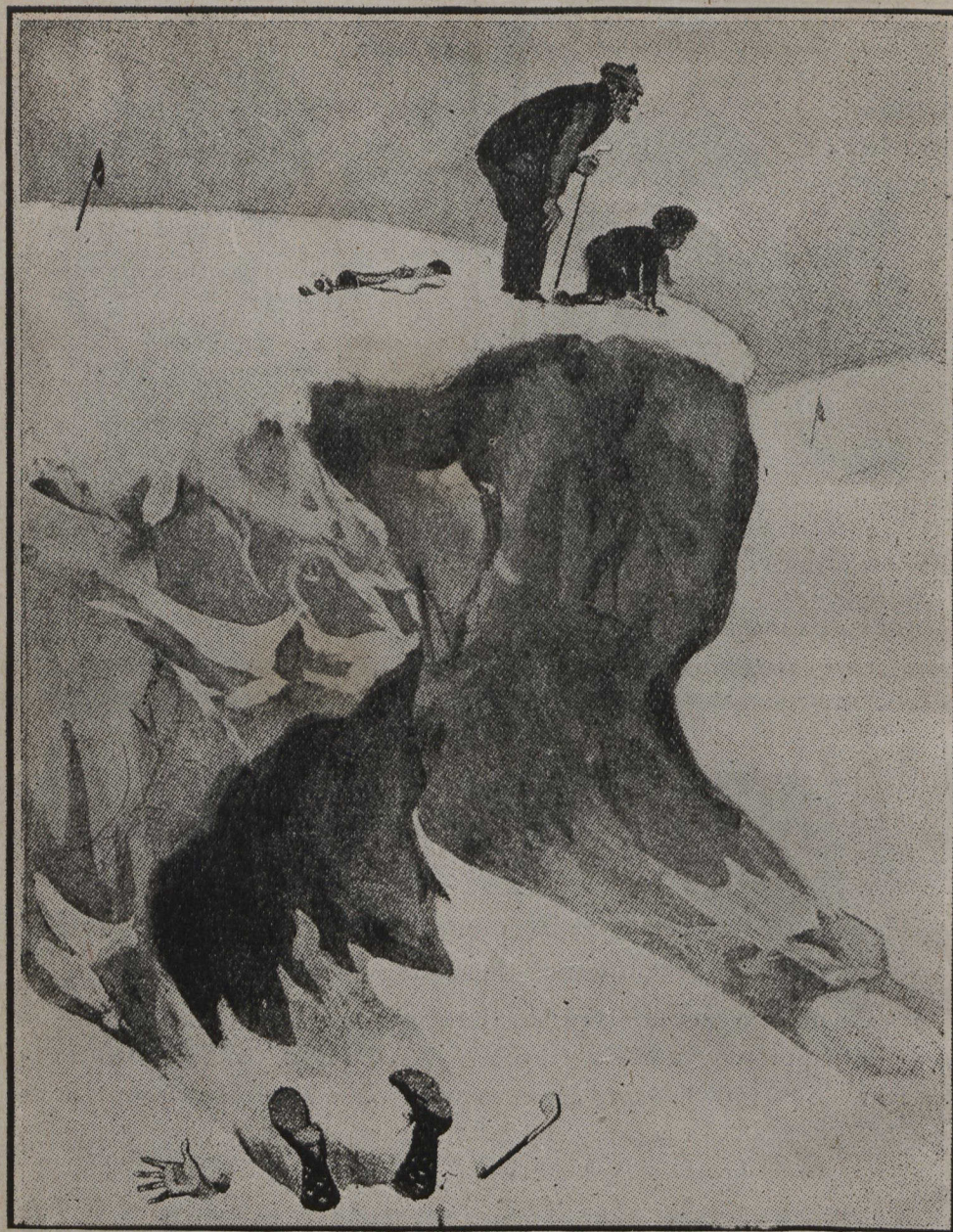
MALGRE SA VALEUR INDISCUTABLE,

L'Almanach du "Samedi" pour 1914

Ne sera vendu que 10 cents seulement

chez les dépositaires du SAMEDI, ou chez les Edits-prop.

Poirier, Bessette & Cie, 200 Boulevard St-Laurent - Montreal



LA SANTE PAR L'EXERCICE

Les sports d'hiver sont excellents pour la santé, cependant l'abus ne vaut rien et il faut éviter de s'y lancer "à tête perdue" surtout quand il y a six ou huit pieds de neige...

La Revue Populaire

ABONNEMENT:
 Canada et Etats-Unis:

Un An: \$1.00, - Six Mois: - - - - 50 cts

Montréal et Etranger:

Un An: \$1.50 - - Six Mois: - - - - 75 cts

 Parait
 Tous les
 Mois

POIRIER, BESSETTE & Cie.
 Editeurs-Propriétaires,
 200, Boulv. St-Laurent, MONTREAL.

AVIS AUX ABONNES

 La REVUE POPULAIRE est expédiée par
 la poste entre le 5 et le 12 de chaque
 mois.

 Tout renouvellement d'abonnement doit nous parvenir dans le mois même où il se termine. Nous ne
 garantissons pas l'envoi des numéros antérieurs.

FIN D'ANNEE

ENCORE une année qui va tomber dans l'insondable gouffre où sont disparues toutes celles que nous avons vécues, toutes celles qui ont composé l'histoire du monde jusqu'ici et qui sont à jamais évanouies pour rejoindre ce passé mystérieux et sans commencement, immuable et insaisissable et que l'on pourrait dénommer la partie arrière de l'Eternité.

Un an à parcourir semble un siècle à durer tellement l'on accumule de projets, et quelque expérience que l'on ait de la vie, il semble que l'année qui va commencer, bien différente des autres, nous apportera enfin ce bonheur sans cesse fuyant que les uns appellent la richesse et que d'autres—plus fous peut-être encore—appellent l'amour.

Hélas! quand cette année est terminée, on se retrouve à son point de départ; on voit que les douze mois écoulés n'ont eu d'autre résultat que de peser un peu plus lourdement sur nos épaules, d'ankyloser davantage nos membres et de meurtrir un peu plus notre cœur...

Le bonheur a fui sans cesse comme l'ombre après laquelle on court en vain; alourdis par l'âge nous avons été vaineux

dans la lutte et nous nous sommes assis, las et découragés; puis rassemblant alors nos forces épuisées, nous avons voulu reprendre notre voyage... Hélas! un fardeau nouveau est venu pendant notre repos factice s'ajouter à celui que nous portions déjà... Les chagrins vont lentement mais sûrement et le voyageur qui s'attarde ici-bas, qui ne sait pas les fuir assez tôt, doit se résigner à en emporter quelques-uns de plus avec son bagage déjà pourtant si lourd!

Soyons donc courageux et puisque le Bonheur terrestre est si fugace, ne le prenons pas comme but dans l'année à venir; élevons plus haut notre âme, tendons à la perfection de cette âme sur laquelle les misères terrestres ne sauraient avoir aucun empire, plaçons-nous au-dessus des mesquineries de ce monde et alors la route nous sera plus douce.

Fermons les yeux sur les turpitudes d'autrui afin qu'on soit indulgent pour nos propres fautes; ne conservons que le souvenir des beaux jours et laissons les autres s'évanouir comme va disparaître la présente année.

La vie nous semblera peut-être bien courte alors, mais elle sera certainement beaucoup meilleure.

Roger Francoeur.



SOIR DE REVEILLON

Pauvre homme, approche-toi de l'âtre et chauffe-toi.
Notre maison, ce soir, va devenir la tienne;
Elle n'a, sois-en sûr, rien qui ne t'appartienne
Elle te fait un accueil plein d'un tranquille émoi.

Puisqu'une bonne étoile a guidé ton destin
Vers nous, dans le chemin de neige et la nuit noire,
Bois, mange, écoute aussi la merveilleuse histoire,
Que la tradition transmet du temps lointain.

Des effluves d'amour, des hymnes et des chœurs
Ont passé sur le monde en souffle de mystère,
Les pauvres, aujourd'hui, sont les rois de la terre;
Un espoir d'être heureux envahit tous les cœurs.

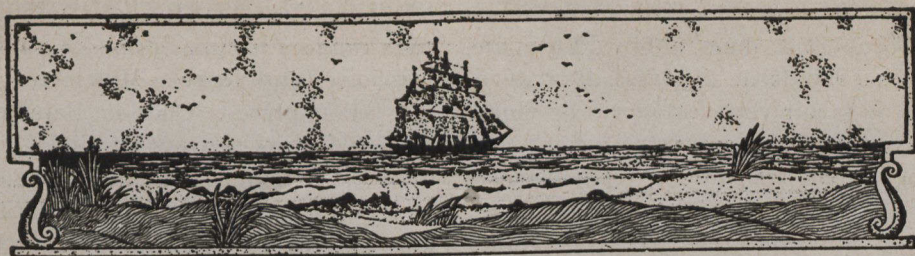
Il semble que l'on vit, ce soir, dans l'irréel;
Un enfant pauvre est né sur de la paille fraîche,
Et la terre fleurit la gloire de sa crèche,
De gui, de houx, de buis, de roses de Noël.

O miracle du rêve, ô miracle d'amour,
Que'que chose de doux tombe sur nos pensées;
Il entre un réconfort dans les âmes blessées:
Chacun de nous aura le pain de chaque jour.

Et, pauvre homme, avec nous, fais de tout cœur ce vœu:
Que l'homme soit enfin sans envie et sans haine;
Qu'il soit bon et qu'il n'ait aucun sujet de peine;
Que ce soir le plus pauvre ait du pain et du feu.

Charles POISSON.





A Travers les Profondeurs de l'Océan

Quelques monstres marins. Baleines et Cachalots

Par A. Riou.

LORSQUE nous voguons sur l'immensité de l'Océan confortablement installés dans les cabines luxueuses des ville flottantes actuelles, l'esprit préoccupé par les causes déterminantes du voyage et le corps engourdi par toutes les satisfactions du confort moderne, nous songeons peu aux drames poignants dont sont témoins les profondeurs immenses des mers.

Cependant quelques planches légères nous séparent d'un monde nouveau, peuplé par une légion d'habitants, au milieu desquels, s'exercent comme chez les terriens du reste, toutes les vilenies, toutes les atrocités qui sont choses communes entre les êtres vivants.

Plus que partout ailleurs, la loi du "plus fort", s'affirme dans le monde sous marin, sans cesse, la lutte pour la vie engendre toute la série des atrocités que notre fourberie humaine cherche vainement à envelopper d'un voile dit de "civilisation" mais qui dans ce monde animal se révèle dans son horriante brutalité.

Dans les abîmes insondables de l'immense plaine liquide, le pygmée sacrifié d'avance, sert à assouvir l'insatiable appétit du monstre et la vie se passe dans une poursuite acharnée entre le glouton et sa proie.

On pourrait définir en deux mots les catégories d'animaux sous-marins, "les dévorants", et "les dévorés". Or ces derniers sont légions et malgré la voracité de leurs ennemis pullulent encore dans la faune aquatique, tant est constante la reproduction incessante de ces bestioles condamnées en naissant.

A tout Seigneur tout honneur, nous nous occuperons donc aujourd'hui dans cet article rapide de la classe des "dévorants", à savoir cette catégorie de monstres dont les noms sont extrêmement connus, mais dont les mœurs, les coutumes, voire même les caractéristiques spéciales, n'ont pu être consignés par les savants océonographes qu'au prix des plus grands efforts et disons le mot des plus terribles dangers.

Parmi ces animaux étranges, nous choisirons ceux qui présentent le plus de particularités intéressantes c'est-à-dire les "mammifères", d'ailleurs peu nombreux qui se subdivisent eux mêmes en deux classes, 1o Les Cétacés (Dauphin, Cachalot, Baleine, etc). 2o les Pinnipèdes (Phoques, Morses, etc).



Cétacés.—Les Cétacés que bien des personnes s'imaginent encore être des poissons à cause de leur forme et de leur genre de vie, sont des vertébrés à sang chaud, respirant comme nous par des poumons, vivipares et pourvus de mamelles, en un mot des mammifères adaptés à la vie aquatique: leurs membres antérieurs sont transformés en nageoires, les postérieurs ont disparu, il en reste seulement un rudiment squelettique noyé dans les tissus; l'extrémité postérieure du corps se termine en une nageoire caudale horizontale. Chez tous les Cétacés, il se développe sous la peau, qui est très lisse, une couche de tissu graisseux plus ou moins épaisse qui sert non seulement à empêcher la déperdition de chaleur mais encore à diminuer la densité de l'animal. Tandis que les uns ont des dents, toutes semblables (Cétodontes, Dauphin, Cachalot, etc.), les autres ont des fanons, vulgairement appelés

"baleines", sortes de lames minces cor-nées rangées les unes près des autres à la mâchoire supérieure (Mysticètes; Baleine, Balénoptère). Chez la Baleine fran-che les fanons peuvent atteindre jusqu'à 6 verges de longueur; leur prix s'est élevé jusqu'à \$13 le kilogramme; ils n'atteignent guère qu'une verge $\frac{1}{2}$ chez les Balénoptères. Les Cétodontes ont des dents nombreuses aux deux mâchoires chez les Orques, les Dauphins et les Globicéphales; chez les Cachalots elles manquent à la mâchoire supérieure qui porte des al-



Baleiniers et vertèbres de Cachalot aux Açores.

véoles dans lesquels pénètrent les dents correspondantes de la mâchoire inférieure; les Grampus et les Hyperodons n'ont qu'un très petit nombre de dents. Les Cétacés avalent le plus souvent les proies entières, confiants dans l'efficacité des compartiments de leur estomac, dont le nombre varie de 3 à 5. Les Dauphins se nourrissent de poissons et de céphalopodes; les Globicéphales, les Hyperodons et les Cachalots sont surtout mangeurs de céphalopodes; nous avons parlé précédemment des espèces rares de ce groupe que

l'on peut recueillir dans leur estomac. Les Orques mangent des poissons et surtout des marsouins et des dauphins. Le 27 mai 1896 deux Orques furent harponnés par le Prince de Monaco, l'estomac énorme du grand exemplaire, qui mesurait 5 m, 90, contenait une grande masse de morceaux de cétacés, probablement de dauphin; à côté de fragments de chair encore recouverts de peau, on trouvait de grands lambeaux de peau isolés, dont certains mesuraient près de 1 m de long et présentaient cette particularité d'être enroulés un peu comme un rouleau de papier, ce qui leur permet sans doute d'occuper moins de place. Mais qu'est cela à côté des 13 marsouins et des 15 phoques comptés dans la panse d'un orque de 7 m, 50!! Dans les régions antarctiques les orques mangent aussi les manchots.

Les Mysticètes vivent surtout de plancton et il est probable que la nature de l'alimentation varie suivant la saison et les régions. A l'occasion, les Balénoptères et les Mégaptères mangent des bancs de petits poissons. Quelle que soit leur nourriture les cétacés doivent plonger à une certaine profondeur pour la saisir, surtout les Cétodontes qui vivent de céphalopodes agiles habitant au-dessous de la surface, mais ils sont obligés de venir respirer à la surface l'air en nature. On a remarqué que suivant les espèces le nombre des respirations varie, en même temps que les mouvements opérés pour respirer et plonger; il est même possible de déterminer l'espèce à laquelle on a affaire dans la plupart des cas, au moyen de ces indications, quand il s'agit de grands cétacés. En arrivant à la surface, l'animal qui vient de "sonder" fait une longue et profonde expiration suivie d'une série d'inspirations et d'expirations rapides; avant de sonder à nouveau, il fait une longue et

profonde inspiration pour s'approvisionner d'air pur. En général, on n'entend que le bruit de l'expiration, le souffle, qui ressemble à celui de la vapeur s'échappant sous pression d'une chaudière; mais si l'on est assez près, on entend distinctement le son plus court et beaucoup plus aigu de l'inspiration; ce bruit ressemble à l'espèce de sifflement qu'on produit en aspirant l'air par la bouche presque complètement fermée. L'expiration se fait juste au moment où l'évent situé au sommet d'une protubérance momentanée, arrive au contact de l'air; la forme et l'ap-



Extraction du blanc de baleine d'un Cachalot.

parence du souffle rendu visible par le nuage qui s'échappe, dépendent beaucoup de l'espèce du cétacé et de la force avec laquelle ce souffle est poussé, de l'état hygrométrique de l'atmosphère, etc. Le souffle n'est pas visible ou bien il l'est à peine chez les petites espèces, tandis que on l'a vu atteindre 15 mètres chez les grands Balénoptères; normalement, le souffle est formé uniquement par l'air expiré chargé de vapeur d'eau qui se condense plus ou moins suivant la température et l'humidité de l'air; cette condensation est aussi produite en grande partie

par le refroidissement de l'air expiré sous pression par le phénomène de la détente invoqué à juste titre par le Dr Portier dans le cas qui nous occupe: on démontre expérimentalement que si on laisse échapper par un petit orifice de l'air humide comprimé à 3 ou 4 atmosphères, le froid est tel que le jet dépose sur une lame de verre, de la glace résultant de la congélation, de la vapeur d'eau; de même la vapeur d'eau sortant à haute pression d'une chaudière où sa température est très supérieure à 100°, forme un épais brouillard dans lequel la main éprouve une sensation de fraîcheur, alors qu'elle serait brûlée si la vapeur s'échappait simplement d'une chaudière à 100°. C'est sous l'influence de ce même mécanisme de la détente que la vapeur de l'air expiré devient visible par sa condensation et forme un nuage qui disparaît plus ou moins rapidement, mais il n'y a jamais production d'un jet d'eau. Le Dr Racovitza qui reçut un jour en pleine figure, à deux mètres, l'expiration d'un Mégaptère put s'assurer que si cette haleine est empestée chaude et humide, elle n'en est pas moins privée de toute projection liquide.

On s'est également demandé à quelle profondeur pouvaient plonger les cétacés. Or bien que les baleiniers de profession affirment qu'ils peuvent atteindre des fonds de 1000 mètres il y a tout lieu de supposer que leur immersion ne dépasse pas une profondeur de 200 à 300 mètres.

Ce fait s'appuie sur ce que les cétacés sont organisés comme nous et qu'ils ne peuvent malgré leur adaptation spéciale, supprimer la dissolution des gazs dans le sang sous l'influence de la pression et leur dégagement pendant une montée rapide, d'où embolies souvent mortelles.

Au Japon on sait qu'une variété de baleine ne plonge pas à plus de 27 m. puis-

qu'elle se prend souvent dans des filets placés à cette profondeur. D'autres peuvent assurément plonger à des distances plus considérables mais 100 mètres paraît être un chiffre exhorbitant.

Les Cétacés vont le plus souvent par groupes, parmi eux "les Marsouins" sont les plus petits, on les confond souvent avec les "dauphins", beaucoup plus grands et dont le museau est plus allongé.

C'est un curieux spectacle auquel tous ceux qui ont fait une longue traversée ont pu assister que de voir une troupe de dauphin se livrer à de joyeux ébats dans le voisinage d'un navire. Ils semblent familiers et viennent jusque dans l'étrave se rendre compte de ce qui se passe.

Les "globicéphales", de couleur noire, atteignent jusqu'à 7 mètres de longueur. On en prend chaque année plus d'un millier aux îles Foeroer, en entourant avec des embarcations leurs troupes qu'on pousse ainsi au fond des baies où on les tue à coups de harpon et de bâton; la plupart échouent sur le rivage; ils constituent une grande ressource pour les habitants. Le "Grampus griseus" ne dépasse pas 3 m, 50. Les individus de cette espèce ont la peau sillonnée de stries blanches et d'empreintes circulaires, traces des griffes et des ventouses des céphalopodes. L'orque peut atteindre 8 m; il attaque tous les autres cétacés, dont il est la terreur. Le Beluga (*Delphinapterus leucas*) tout blanc, dépourvu d'aile dorsal, est long de 4 à 7 m. Il vit en troupes dans les mers arctiques où on les prend parfois en abondance dans des filets. Quant au Narval (*Monodon monoceros*), qui dépasse rarement 6 m son nom est bien connu à cause de la longue défense que le mâle porte dans le prolongement de la tête et qui n'est qu'une lon-

gue dent du côté gauche de la mâchoire supérieure. Cette défense peut dépasser deux mètres cinquante, la femelle en est dépourvue.

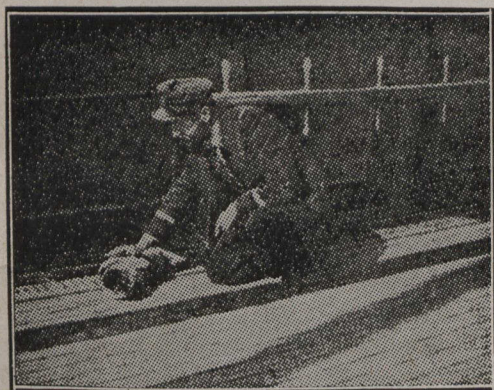
Le "Narval", vit en troupes de plusieurs centaines dans les mers arctiques où il se nourrit de céphalopodes.

Le "Cachalot" est le plus grand des cétodontes, il peut atteindre 25 mètres. La tête énorme, fait à peu près le tiers de l'animal. Les dents de la mâchoire inférieure, au nombre de 19 à 26 de chaque côté, sont solidement enfoncées dans le

en ont laissé des récits on ne peut plus intéressants. Dans son agonie le Cachalot vomit généralement des quantités de céphalopodes et autres poissons quelquefois intacts. Le lard est fondu et on procède à l'extraction du spermaceti, communément appelé l'anc de baleine qui est enfermé dans un tissu fibreux situé au-dessus du crâne et des os de la face. On taille là-dedans comme dans du beurre, avec des sortes de bèches très coupantes de façon à creuser une cavité où l'on puise la partie liquide avec des seaux. La matière grasse ou "cétine" qui forme le spermaceti se prend en cristaux blanc et onctueux par refroidissement; on ne l'emploie plus guère qu'en parfumerie et en pharmacie.

Les Mysticètes se divisent en baleines qui n'ont pas d'ailleron dorsal et en baleoptères qui en ont un. La plupart se nourrissent de petits animaux qu'ils capturent en nageant la bouche ouverte. ils la ferment ensuite, expulsent l'eau en la filtrant à travers les crins feutrés et les lames des fanons au moyen de leur langue qui fait l'office de piston, et avalent la masse non filtrée.

La Baleine franche (*B. mysticetus*) a en moyenne 20 m de longueur; le nombre des fanons peut atteindre 300, et leur longueur 55 m; l'ensemble de ces fanons peut arriver, pour un seul animal, à valoir de \$4,000 à \$6,000. Cette baleine, presque disparue aujourd'hui, habite parmi les glaces arctiques. Le Mégaptère (*Megaptera boops*) qui a de 18 à 20 m se distingue des baleines et des baléoptères par les grandes dimensions de ses nageoires pectorales qui ont le tiers de la longueur de l'animal, et par une bosse située sur le dos, simple et vague rudiment de l'ailleron dorsal. Ces grands cétacés ont l'habitude de s'élancer entièrement hors de l'eau et de se laisser retomber avec



Jeune *Phoca putrida* vivant à bord d'un navire.

maxillaire; le Musée de Monaco possède une de ces dents mesurant 24 cm de long et pesant 1,200 gr. Les Cachalots habitent surtout les régions tropicales, mais on en a rencontré jusqu'au Groenland au nord et jusqu'à la Nouvelle-Zélande au sud; ils vivent en troupes dont le nombre, très variable, peut atteindre 200; les mâles défendent les femelles et les jeunes et plus d'une fois on en a vu se retourner et briser les embarcations qui les attaquaient.

La chasse au Cachalot est extrêmement émoltonnante, et certains navigateurs nous

fracas en faisant éclabousser l'eau de tous côtés. On les trouve dans toutes les mers, il en est de même des Balénoptères. Le "*Balenoptera rostrata*" ne dépasse guère 10 m; le "*B. maculus*" qui atteint 20 à 23 m est le plus commun. Longtemps dédaigné par les pêcheurs tant que les baleines franches étaient abondantes, cet animal est pourchassé activement, et en 1886 on en prit environ 600 individus rien que sur les côtes de Finmark. Il est rare que les navires ne rencontrent pas un groupe de 3 ou 4 de ces cétacés au printemps, entre Monaco et la Corse; trois spécimens y furent harponnés à divers intervalles, mais chaque fois l'animal échappa empor-



Phoque tué sur un glaçon.

tant le harpon et une partie de la ligne. La capture des balénoptères est en effet beaucoup plus difficile que celle des vraies baleines, si l'on n'emploie pas le harpon à obus explosibles dont on se sert en Norvège aussi bien pour le "*B. masculus*" que pour le "*B. Sibbaldi*" qui mesure jusqu'à 30 m et qui a de 7 à 8 m en venant au monde. Il est bien intéressant de constater qu'un si grand animal ne se nourrit

que de petits crustacés de 2 à 4 cm de long. Aujourd'hui on exploite rationnellement les balénoptères dont on ne laisse rien perdre; on en tire surtout l'huile, le reste est transformé en engrais et en noir animal.

Les Cétacés herbivores ou Siréniens ont des mamelles pectorales et ressemblent un peu aux Phoques pour la forme générale du corps; ils vivent d'algues et d'autres plantes marines.

Le groupe des Pinnipèdes est très nombreux, sinon en espèce, du moins en individus; ce sont les Phoques et les Morses, tous excellents nageurs et généralement fort intelligents. Les Phoques et les Otaries se nourrissent surtout de poissons et de crustacés, les Morses, de varech de crustacés et de mollusques. Les phoques sont surtout nombreux dans les régions polaires nord et sud. Le veau marin vient sur les côtes océaniques de France, tandis que le phoque moiré s'observe dans la Méditerranée, à Madère, etc.

Les pinnipèdes antarctiques sont actuellement bien connus grâce aux différentes expéditions qui ont visité ces régions pendant ces dernières années. Ces animaux passent à dormir le temps qui n'est pas employé à chercher leur nourriture.

Certains se nourrissent exclusivement de céphalopodes qu'ils retiennent au moyen de leurs dents aigues et recourbées en arrière.

On a souvent déclaré que les phoques parlaient. A la vérité ils peuvent émettre des sons par suite d'une conformation spéciale de leur larynx et du voile du palais. Ils gonflent ces organes de façon à déterminer deux poches de résonance contenant une grande provision d'air. Cela leur permet d'exécuter des trilles et des arpèges aussi sonores que bizarres.

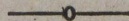
Les Morses, spéciaux aux glaces du pôle, ont en général, une longueur de 6 mètres environ. Leurs canines supérieures sont transformées en deux défenses dirigées en bas, assez longues, et faites d'un ivoire très dur. Elles leur servent à



Grampus griseus harponné (Princesse-Alice).

se défendre, à se hisser sur les glaces et aussi à chercher leur nourriture dans le sable, principalement des coquillages dont ils sont très friands. On leur a fait une chasse acharnée, qui a eu pour résultat de diminuer considérablement leur nombre, et leur race tend même à disparaître.

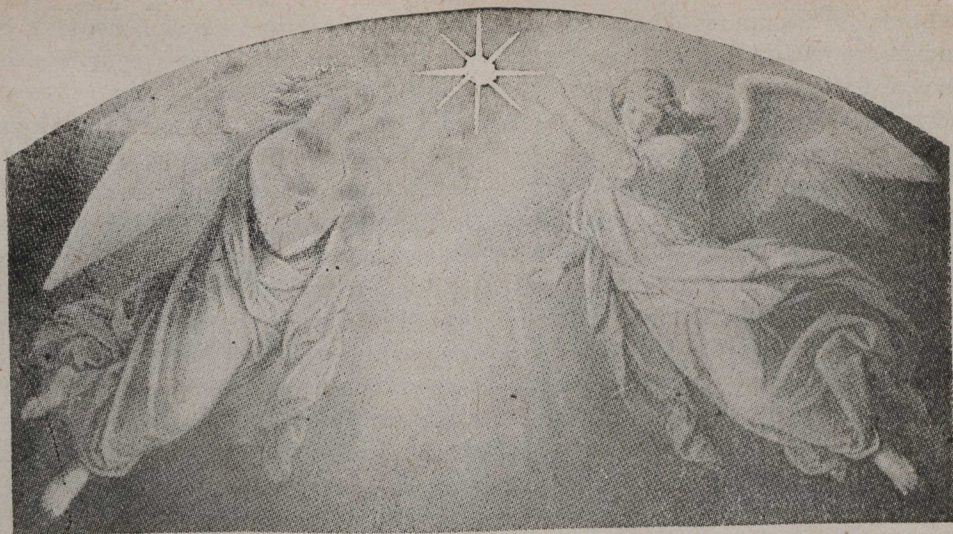
Enfin il nous reste à dire un mot du Grand serpent de mer qui a été l'objet de nombreuses discussions et dont l'histoire est très intéressante. Il résulte de certains travaux qu'il existe dans l'Atlantique nord un animal de grande taille (15 à 30 m) à tête relativement petite, muni d'un cou très long, de deux nageoires antérieures et de deux postérieures, et d'une queue très longue, puisqu'elle atteint presque la moitié de la longueur totale, le corps lui-même est relativement gros et court. Il respire par les narines situées au bout du museau et nage en faisant des ondulations dans le sens vertical. Tel est l'animal, peut-être cosmopolite d'ailleurs, et qui n'a rien de commun avec les reptiles; c'est un mammifère à rapprocher des phoques, couvert de poils comme eux. Un animal de 20 m et répondant à la plupart des caractères ci-dessus a été vu plusieurs fois dans la baie d'Along par des officiers de marine qui lui donnèrent en vain la chasse. Jusqu'ici nos connaissances sur cet être bizarre sont extrêmement restreintes et il est fort à désirer qu'au lieu de le poursuivre à coups de canon on tâche de l'approcher le plus possible pour l'observer de près et le photographier. Il ne faudrait l'attaquer que si l'on a beaucoup de chances de le tuer sur un bas-fond ou de le prendre au moyen d'un harpon, car, autrement, les cadavres de ces animaux coulent et sont perdus.



LA FIN DE LA BALEINE

Avec, dans ses yeux, une larme,
Un savant a dit: C'est assez!
Prenez garde à mon cri d'alarme
Ou c'est la fin des cétacés.
Je le répète à perdre haleine,
Mais las! en dépit de mes soins,
On laisse périr la baleine
Et disparaître les marsouins.
Ecoutez-moi, femmes de France,
Puisque sont sourds tous les Français,
Songez-vous à cette souffrance
De ne plus porter de corsets?
Certains trafiquants mercantiles,
Dont je veux ignorer les noms,
Détruisent ces monstres utiles
Dont vous chérissiez les fanons.
Certes, je comprends qu'on en pêche
Dans certaine proportion,
Mais je suis d'avis qu'on empêche
Leur complète destruction.
Que deviendra la taille altièrre
Que vous cambrez élégamment
Si votre habile corsetière
Manque du premier élément?
Car je prévois l'ère future,
Hélas! proche de ces temps-ci,
Où vous n'aurez qu'une... ceinture
Si j'ose m'exprimer ainsi!

X. GRANIER.



Une Nuit de Noël d'Autrefois

AU XVIII^e siècle, la nuit de Noël était la plus lumineuse de l'année. On répétait, en France, que Venise, cette nuit-là, consommait, pour éclairer la Piazza, plus de cire blanche que l'Italie entière pendant douze mois. Et on rêvait d'imiter Venise.

À Paris, en l'honneur de Noël, lésiner sur les chandelles eût semblé une impiété misérable. Les autres soirs, sans doute, si le temps était clair, on évitait d'allumer, dans les rues, les lanternes ou, après 1776, les réverbères. La lune comptait sur les lanternes, les lanternes comptaient sur la lune et ce qu'il y avait de plus clair, c'est qu'on n'y voyait goutte.

Mais la nuit de Noël, les gratifications gagées par le Roi sur d'épargne du luminaire traversaient leur plus terrible épreuve. On chansonnait sans pitié ces "pensions de clair de lune" destinées, par

fondation, à être payées "par quartier". Mieux que jamais, les cent mille fanaux, dont parle Voltaire,

Formaient un jour de fête au milieu de la nuit.

Dans les églises, comme dans les rues, le souci d'éclairer les coins obscurs était extrême. Il possédait la société la plus haute, chez la Duchesse d'Orléans, par exemple.

Il arrivait qu'on glissât jusque dans la poche d'un Marquis, d'un Comte ou d'un évêque distraits, de mignonnes chandelles allumées. Et c'était, à travers les tribunes, la secousse discrète de petits rires étouffés.

Ces scènes étaient peu édifiantes pour les domestiques, placés en face, et les bourgeois, qui priaient en bas.

Sous Louis XVI, grandes dames et gentilshommes trouvaient banal le spectacle des messes de minuit dans les paroisses parisiennes.

On s'empressait, de préférence, dans les couvents ou les chapelles. C'était l'époque où le chapeau féminin ne se bornait pas à mettre la bouche des dames à moitié chemin de leurs petits pieds, et où, moyennant 24,000 livres par an, le modiste Beau-lard se chargeait de fournir à la Comtesse Watignon un chapeau nouveau chaque jour.

C'était, surtout, le temps où le chapeau avait mission de traduire tous les menus faits de la politique et les secrètes émotions de l'âme. Afficher sa piété et braver l'irréligion jusque par la forme d'un chapeau parut donc de son goût.

Il y eût des chapeaux "à la Noël". Ce furent d'ingénieuses variétés des chapeaux au "Poupon" ou aux "Bergers". De mignonnes crèches, des mages fort recueillis, un boeuf et un âne empressés, le tout dominé par une étoile de diamant, semblèrent être d'édifiantes fantaisies. Il y eut un art de sanctifier la coquetterie.

Aller entendre, incognito, une messe de minuit villageoise, à quelques lieues de la capitale, semblait plus savoureux. L'agneau y était offert à l'autel par la fermière et son berger. Une théorie de douze bergères allaient chercher le petit animal dans un berceau d'osier, orné de pompons et de rubans roses.

Devant le cortège, un premier personnage portait l'étoile au bout d'un bâton. Puis venaient les Rois mages, dont l'un avait le visage barbouillé de noir. Quatre anges suivaient, escortés des vierges folles, aux lampes éteintes, et des vierges sages, aux lampes allumées.

Le plus beau garçon du village était chargé du rôle de Gabriel. Saint Joseph se

bornait à assister l'agneau, dont les bêlements ajoutaient à la joie de la fête. L'aimable bataillon des bergères, vêtues de blanc et d'écharpe de couleur, évoluait dans l'église; l'une portait l'arbre de Jessé, l'autre la verge d'Aaron, celle-ci la pomme d'Eve, celle-là le serpent du paradis terrestre. Deux violons, une clarinette, des cornemuses accompagnaient le cortège. Enfin quelques bergères chantaient des cantiques ou des Noël.

Les Noël de la Monnaie avaient, même en dehors des deux Bourgognes, un franc succès que les jaloux ne songeaient plus à nier.

Ces Noël disaient l'admiration béate du boeuf et de l'âne devant le nouveau-né et comment elle leur ôtait jusqu'à l'appétit. Ils disaient l'agenouillement de deux bons animaux et le hochement de leur tête et le souffle réconfortant de leurs naseaux.

Le XVIII^e siècle s'inquiétait, avec la sollicitude la plus touchante, du réveillon de saint Joseph et de la Vierge.

On se consolait un peu, en songeant que les anges avaient dû y pourvoir en secret. Et on se confiait tout bas que "les "bécasses et les levrauts, les cailles et les chapons gras, sans parler des bons dindonneaux", sont des présents très célestes.

Les gastronomes n'avaient qu'un vœu: connaître la mystérieuse recette suivant laquelle le cuisinier divin savait les apprêter. Car la cuisine était enfin devenue, en France, une institution d'Etat.

Le Régent et Louis XV avaient contribué à fonder son bon renom. Ce fut leur meilleure manière de contribuer au bonheur du royaume.

Comme eux, les roués et délicats prenaient, dans les occasions mémorables, la place des maîtres-queux. Les petits soupers et les réveillons furent, par ces mains très aristocratiques, préparés dans des us-

tensiles d'argent. On avait le souci de manger peu, mais de manger bon.

Et surtout l'esprit devait assaisonner tous les mets. Il fallait que chacun en sût découvrir dans son assiette ou dans son verre. Manquer un souper était peu de chose: "causer" un réveillon était tout.

Réveillonner en chansonnant fut peut-être, de Louis XV à Louis XVI, la seule mode qui ne vieillît point. Les très grandes dames lui avaient sacrifié jusqu'à ce plaisir de boire sans mesure, qui ravissait de délices, en 1699, la Marquise de Richelieu, et, en 1716, la Duchesse de Bourbon. La liberté se réfugiait ailleurs: les Noël's satiriques lui offraient un inviola-

ble asile. Les méchancetés de la ville, les potins de la Cour, les perfidies de l'amitié et toutes les surprises du cœur prenaient ainsi, avec les Mages, le traditionnel chemin de l'Etable.

On contait, au "Poupon céleste" toutes les aventures de l'année; les plus méchantes semblaient les meilleures. La grâce d'un couplet assurait la fortune des plus noires médisances. Après quoi, on implorait les avis du Poupon. Cet usage avait son excuse: pour distinguer l'habileté des ministres ou le désintéressement des courtisans, il fallait une clairvoyance surhumaine.

LE FEU S'ETEINT DANS L'ATRE VIDE

Le feu morne au foyer lentement agonise...
A la vitre le jour s'efface et disparaît,
Et le froid d'un frisson fait frémir l'ombre grise,
Ravivant d'un éclair la flamme qui mourait.

Sur les tisons noircis souffle âprement la bise;
L'âtre, où ne dansent plus ni rayon ni reflet,
Dans la tristesse et dans le froid s'immobilise,
Vide et béant, où jadis une âme vibrat.

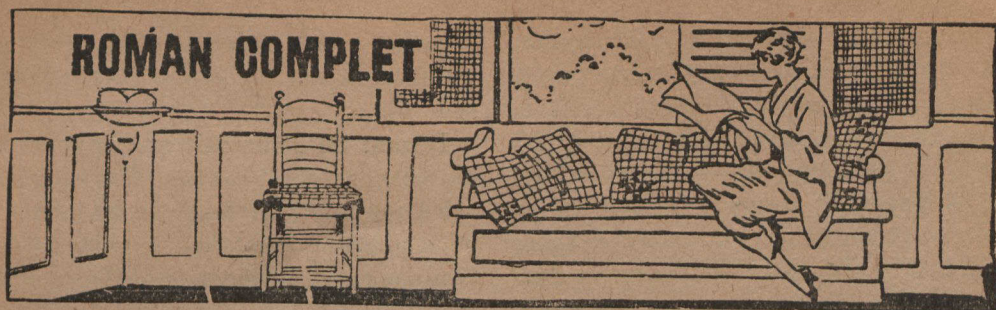
Avoir connu la joie intense et suprême de vivre
En écoutant l'enthousiasme aux voix de cuivre
Claironner les espoirs et les illusions...

Puis, un jour où, lassé, sur le cœur on se penche,
N'y plus trouver, au lieu des claires visions,
Comme au foyer éteint, qu'un peu de cendre blanche.

HENRI MAÏO.



AVANT LE DEPART POUR LE BAL



Roman Inédit

Le SECRET de ROTRIDE

Par A. Piazzi.

I

De Saint-Aubin à Bernières, dans le Calvados, on suit une route large et bien entretenue, bordée de loin en loin de maisonnettes et de jardins. Arrivé près de Bernières, une grande croix de pierre bifurque le chemin, qui se sépare en deux : la route communale continuant vers Bernières et un chemin qui conduit vers la mer. Ce chemin se rétrécit à mesure qu'il s'éloigne du village et bientôt ne forme plus qu'un sentier aboutissant aux falaises.

Un jour du mois d'octobre 1838, tandis que le soleil d'automne dardait sur la campagne ses derniers rayons, un jeune homme à cheval arrivait de Caen au galop, par la route de Saint-Aubin, se dirigeant vers Bernières. Son cheval écumant, ses habits couverts de poussière, annonçaient

qu'il avait fait diligence. Il passait rapidement, sans s'inquiéter des figures ébahies des paysannes que le bruit des sabots de son cheval faisait accourir sur le seuil de leur porte, quittant leur métier à dentelles, pour le regarder.

Quand il fut en face de la croix de pierre, le cavalier s'arrêta indécis. Puis, comme se ravisant à des indications données, il prit le chemin transversal et mit son cheval au pas.

Retirant alors son large chapeau de paille, qui dérobaît un visage beau et régulier, il essuya son front ruisselant de sueur, secoua de la main ses habits, battit ses bottes du bout de sa cravache, puis regarda sa montre, et le chemin qui lui restait à parcourir.

Déjà le village disparaissait sous un rideau de feuillage, et le petit sentier dans lequel il se trouvait ne le séparait plus des falaises que de quelques mètres. Ari-

vé au bout du sentier, le jeune homme descendit de cheval et, le prenant par la bride, parut lui-même s'orienter.

Les falaises étaient complètement désertes, et à cet endroit de la côte elles sont si élevées et si escarpées que les entrepreneurs de bains de mer ont renoncé à s'y établir. La plage, du reste, est dangereuse pour les baigneurs, vu l'inégalité du sol et les rochers qui encombrèrent ses bords d'une barre presque infranchissable. Un ou deux pavillons bâtis au bout des falaises, terminant de grands jardins, jouissent d'une vue splendide sur l'horizon infini de la mer. Mais à cette époque avancée de l'année, ces kiosques sont tous hermétiquement fermés, à cause du vent qui est très impétueux et déjà très froid.

Le jeune cavalier était donc seul à cet endroit isolé de la dune; il longea les murs d'un jardin qui bordait l'étroit sentier, et s'arrêta au pied d'un pavillon dont je viens de parler, et où les persiennes étaient closes; il approcha son cheval du mur, de manière à lui servir de marche-pied, et après l'avoir solidement attaché, en passant la bride dans un des anneaux de fer des volets, il enjamba lestement et se mit à califourchon sur le mur.

Avant de s'aventurer plus loin, le jeune homme sonda du regard le jardin qui s'étendait au-dessous de lui:

C'était un immense parc aux allées mal tenues et que couvraient déjà les feuilles dorées de l'automne. Les arbres élevés étendaient leurs branches amaigries sur de plus jeunes arbrisseaux, qui croissaient de toutes parts, dans le désordre le plus sauvage. Le cri monotone de quelque mouette regagnant la haute mer interrompait seul le silence qui régnait dans ce grand jardin abandonné.

Le cavalier, paraissant satisfait de cet-

te solitude, se laissa choir dans le jardin, où un monceau de feuilles sèches amortit son élan.

Devant lui s'étendait une large avenue de marronniers, dont les têtes se réunissaient en dôme touffu, laissant percer çà et là quelques éclaircies de soleil, éclairs lumineux qui doraient le sable de l'allée ombreuse. Ce n'était pas ces teintes cuivrées, zébrant la terre, qui intéressaient le jeune inconnu, car son regard, obstinément attaché au pied des arbres couverts de mousse, semblait les compter et chercher parmi eux un signal convenu.

Au septième marronnier, il s'arrêta. Et, sortant d'une carnassière qu'il avait pendue à son côté une petite bêche bien affilée, il se mit à creuser la terre avec une ardeur fébrile... Au bout de quelques minutes il existait un trou assez profond pour qu'il pût y plonger le bras... Il se pencha alors vers l'orifice... mais inutilement; il ne trouva pas ce qu'il semblait chercher... Rejetant vivement la terre qu'il avait bêchée, il se mit en devoir de creuser un peu plus loin, lorsque tout à coup il tressaillit et se leva vivement: la porte du pavillon venait de s'ouvrir et une jeune fille s'y tenait debout sur le seuil.

L'inconnu parut tellement épouvanté de cette apparition, que son premier mouvement fut de fuir, en s'élancant vers le mur, mais la jeune fille, devinant son dessein, descendit rapidement les marches du pavillon et l'interpella.

— Monsieur de Hohenfillen! s'écria-t-elle.

Le jeune homme s'arrêta surpris par cette voix douce qui l'appelait par son nom.

— Monsieur, continua-t-elle, avant de vous sauver comme un voleur, ne serait-il

pas mieux de me demander compte de ce qu'est devenu l'objet que vous cherchez...

—Qui a pu vous instruire... ?

—Connaissez-vous Rotride et venez-vous de sa part, demanda la jeune fille.

A ces mots l'inconnu pâlit, et dit d'une voix altérée :

—Au nom du ciel, Mademoiselle, comment savez-vous mon nom et celui de ma cousine ?...

—Je vais vous le dire, Monsieur, si vous voulez bien m'écouter un instant.

Et, d'un geste à la fois poli et impérieux, la jeune fille invita M. de Hohenfillen à entrer dans le pavillon.

L'étranger la suivit dans la salle octogone, garnie de bois des îles et faiblement éclairée par le jour qui arrivait entre les persiennes. Il s'assit en face d'elle et ne put s'empêcher de l'admirer tout à loisir pendant qu'elle lui parlait.

Le visage fin et correct de son interlocutrice semblait avoir été sculpté dans du marbre de Paros, rappelant par sa régularité l'ancien type grec. La peau blanche était transparente, les cheveux châtains clairs entouraient un front mat de leurs flots dorés et nombreux. Ses yeux fauves, taillés en amande, à demi voilés sous une frange de cils soyeux, avaient une expression de douceur qui vous charmait de prime abord. Quant à sa taille frêle et élancée, elle était aussi gracieuse que possible. Toute cette charmante personne, à peine au sortir de l'enfance—elle venait d'avoir dix-sept ans—était empreinte de noblesse et de grâce, quoi qu'elle fût maintenant très sérieuse en parlant au jeune homme.

—Je vous attendais, Monsieur le duc, dit-elle après un moment de silence, qui lui avait servi à examiner l'étranger avant de lui octroyer ce titre. N'est-ce pas

aujourd'hui le 1 octobre 1838 ? Ne craignez rien de mon indiscretion, dit la jeune fille avec fierté, voyant que son interlocuteur restait muet et immobile. Je suis la fille unique du marquis de Monerville, et le secret que j'ai surpris involontairement ne sortira pas de mes lèvres... Vous pouvez compter sur la parole d'une fille de ma race...

—Je n'en doute pas un instant, Mademoiselle, dit le jeune homme en la saluant respectueusement, et puisque le hasard vous a mise dans nos secrets de famille, veuillez me dire comment vous en avez été instruite ?

—Pardonnez ma prudence, monsieur, murmura Mlle de Monerville avec quelque embarras, mais je voudrais, avant de parler, être certaine que vous êtes bien le duc de Hohenfillen ?

—Je vous suis reconnaissant de cette insistance, Mademoiselle, elle prouve tout l'intérêt que vous voulez bien porter à nos affaires... Voici la preuve que vous demandez...

Le jeune homme, en disant ces mots, tendit à la jeune fille un portefeuille richement armorié, contenant son passeport et quelques lettres qui enlevèrent tous les doutes qu'elle aurait pu avoir sur son compte.

Du reste, Mlle de Monerville avait jugé, par la distinction des manières de son nouvel hôte, qu'il appartenait au meilleur monde ; elle lui rendit donc le portefeuille en souriant, après y avoir jeté les yeux, et lui dit :

—C'est à vous, Monsieur le duc, à m'interroger.

—La terre où nous sommes est la propriété du marquis de Monerville, sans doute ?

—Non, Monsieur, ce château de Ber-

nières qui appartenait au gouvernement lors de l'investissement de 1815, fut vendu trois ans après à ma grand'mère maternelle, la comtesse de Fiavelle qui l'habite en ce moment.

— Me direz-vous, Mademoiselle, par quel étrange hasard... ?

— J'ai découvert votre coffret. Et ce qu'il est devenu, n'est-ce pas?... eh bien, aurez-vous la patience de m'écouter jusqu'au bout? c'est presque aussi long à raconter qu'une histoire...

— Parlez aussi longtemps qu'il vous plaira, Mademoiselle; j'éprouve un grand plaisir à vous entendre.

Mlle de Monerville fit un petit salut, moitié confus et moitié incrédule, et continua:

— La révolution de 1830, en chassant notre roi Charles X du trône de France, il y a huit ans, força mon père à quitter son beau domaine de Monerville, situé près de Beuzeval, pour suivre à l'étranger la destinée de son infortuné maître. — C'est dans le malheur, n'est-ce pas, Monsieur le duc, que l'on doit être le plus attaché à ses princes.

Le jeune homme ayant approuvé du regard, la jeune fille reprit:

— Avant de partir pour Hradschin, où il habite encore, mon père me confia aux soins de ma grand'mère. Celle-ci n'avait jusqu'alors jamais consenti à me voir, car j'étais la cause involontaire de la mort de sa fille, qui mourut en me donnant le jour!... Peut-on jamais remplacer la tendresse maternelle! Ce fut en vain que la comtesse de Fiavelle s'efforça de remplacer ma mère; au fond elle ne me pardonne pas ma naissance, qui lui ravit son plus cher trésor. Hélas! notre douleur n'est-elle pas commune? elle devait nous unir, elle nous sépara... J'avais été très gâtée

par mon excellent père, et ma gouvernante Clotilde. Je me trouvais bien isolée dans ce grand château triste et abandonné... La comtesse, paralysée des jambes, me permet guère que l'on sorte du parc, et depuis huit ans que mon père m'a quittée, c'est à peine si je suis allée jusqu'à Courseulles... Mais je vois que je m'éloigne de mon sujet, reprit Mlle de Monerville, qui essuya une larme furtive que lui faisaient verser ces souvenirs. Cela ne peut guère vous intéresser, ma vie et mon enfance, il faut que j'arrive à ma découverte... d'il il y a deux mois...

— Tout ce que vous dites m'intéresse vivement, au contraire, dit le jeune homme que cet abandon naïf avait charmé. J'ai bien souffert aussi dans ma jeunesse et suis tout cœur pour compatir à vos chagrins.

Encouragée par ces bonnes paroles, la jeune fille poursuivit:

— Le caractère acariâtre de la comtesse est connu de tout le Calvados... Je la respecte profondément mais la crains presque autant... Aussi, entre nous, point d'épanchement, et partant point d'affection... Je passais mes heures de récréation dans ce pavillon, dessinant un peu, peignant à l'aquarelle cette mer si belle et d'aspect si changeant... Un jour, — il y a deux mois environ, — j'étais venue de bonne heure, et après avoir jeté quelques traits de crayon sur le papier, la chaleur m'accabla tellement que je m'endormis... Je fus réveillée en sursaut par un coup de feu, tiré dans le parc. En même temps, un des beaux paons qu'affectionne tout particulièrement la comtesse, tomba frappé mortellement au pied d'un marronnier. Je sortis précipitamment du pavillon, cherchant du regard celui qui avait pu commettre ce meurtre; mais je ne vis

qu'une ombre qui s'enfuyait dans les fourrés. Quelque paysan sans doute, maltraité par ma grand'mère, qui avait voulu se venger en tuant un de ses paons... Je fus réellement peinée de cet attentat, certaine que la comtesse, implacable dans ses accusations, allait faire une enquête pour trouver l'auteur de ce délit, renverrait peut-être tous les domestiques, faisant trembler tout le château sous l'énergie de sa colère. Il faut vous dire, Monsieur le duc, que ma grand'mère me cause une terreur dont je ne suis pas maîtresse, quoique je ne sois pas une peureuse petite fille.

Et en disant ces mots, les yeux fauves de mademoiselle de Monerville lancèrent un éclair qui dora le bord brun de ses longs cils.

—Je songeais donc, reprit-elle à dissiper l'accusation qui allait se former contre nos gens et pour cela il fallait soustraire ce qu'on appelle en termes de justice, la pièce de conviction. Ce plan bien décidé, je saisis le paon par les pattes, le tirai à moi et, prenant une pioche qui se trouvait près de là, je commençais à creuser une fosse à ce pauvre animal. Il y avait longtemps que je piochais avec une ardeur qui redoublait la crainte d'être surprise en semblable fonction, lorsque tout à coup ma pioche entama un objet dur et sonore. Étonnée de cette résistance, je creusai plus encore, et je mis bientôt à découvert un coffret en fer, assez petit, mais qui était très lourd, car j'eus toutes les peines du monde à l'apporter ici.

À cet endroit de la narration de la jeune fille, le duc redoubla d'attention.

—Mon étonnement était bien grand, vous devez le penser, et je ne sais pourquoi je pressentais quelque mystère... Aussi je redescendis vers la fosse déjà as-

sez profonde, j'y déposai le paon, le recouvris de terre et vins toute préoccupée me rasseoir près de ma trouvaille et l'examiner attentivement. Le coup de pioche que j'avais donné assez rudement avait brisé une partie du coffre, et je vis que sous l'enveloppe de fer se trouvait un autre coffret de bois des îles. Il y avait sans doute longtemps qu'il reposait sous la terre, car il était entouré de mousse et de coquillage. Je ne songeai vraiment pas à l'ouvrir, mais seulement à le soustraire aux yeux de ma grand'mère. Je le cachai donc dans une des armoires du pavillon, en pris la clef et revins au château. Certes, la pente du paon ne m'intéressait guère ; tout entière à ce mystérieux coffret, mon imagination enfantait mille hypothèses plus étranges les unes que les autres. Je me demandais d'où il pouvait venir, à qui il pouvait appartenir, et ma seule pensée était de trouver son véritable propriétaire. Toute la nuit je ne fis que songer à ce que je devais faire, et je ne sais pourquoi je redoutais d'en instruire personne. Le lendemain je revins vers le pavillon, mais sans emporter ni mon album ni mes crayons ; je me voyais un but plus utile à remplir. Je sentais que la Providence n'avait pas mis en vain ce coffret sous mes yeux, et je songeai sérieusement, une fois que je l'eus bien examiné, que le seul moyen de savoir d'où il venait était de l'ouvrir. Je n'hésitai donc plus et, prenant la pioche qui m'avait si utilement servi la veille, je fis levier sur l'enveloppe de fer, qui se brisa en divers morceaux et mit à jour le coffret, sur le dessus duquel était gravé le chiffre R. H. avec couronne ducal ; je ne doutai pas alors avoir fait une importante découverte. Je n'osais pourtant violer la serrure quand je vis que la clef y était adaptée. Cette fois la tenta-

tion était trop forte, et, sûre de mes sentiments honnêtes, je tournai la clef et ouvris le coffret...

Mlle de Monerville jeta un regard interrogateur vers le duc.

—Continuez, continuez, de grâce, mademoiselle, dit-il.

—Tout d'abord, je ne vis qu'un grand sachet de satin vert; je le soulevai et trouvai un grand parchemin jauni, que j'ouvris... Il était écrit en allemand, mais comme cette langue m'est familière, j'en lus le contenu suivant, que je sais par coeur:

“Château de Bernières, 12 octobre 1014.

“Moi, soussigné, Johann Marie Wilhelm, duc de Hohenfillen, général de division autrichienne des armées alliées, blessé à mort et transporté dans ce château, où je mourrai très probablement, je confie ce coffret aux profondeurs de la terre.

“Craignant de donner dans un moment de guerre une pareille charge à personne, je déclare que cet argent, montant à la somme de cent mille florins, est la propriété de ma nièce et pupille Rotride de Hohenfillen, et ne devra lui être remis qu'à sa majorité, qui arrivera le 12 octobre 1838. J'écris à mon fils unique Wilhelm le lieu secret où je dépose ce trésor, afin qu'il vienne le chercher au jour dit et le remettre à sa cousine.

Signé: Johann, duc de Hohenfillen.”

Suivait une liasse de billets de banque montant à la somme annoncée dans le parchemin.

—C'est mon père qui l'avait écrit, mon pauvre père mort dans ce château! dit le jeune duc vivement ému par ces tristes souvenirs.

—Quand je me vis seule dépositaire d'un aussi grand trésor, je résolus de n'en parler à personne, continua Mlle de Monerville. Ma grand-mère m'eût certes acablée de vifs reproches et l'expiration de l'époque fixée par votre père étant près d'être écoulée, attendre était le seul devoir que j'avais à remplir. Dieu soit loué! vous êtes venu, Monsieur le duc, et je puis me décharger entre vos mains de ce coffret que le hasard m'avait confié!

Disant ces mots, la jeune fille se leva, et, tirant une clef de sa poche, ouvrit une petite armoire, retira quelques vêtements qui cachaient le coffret et le déposa sur la table en face du duc.

Celui-ci fut un moment silencieux à l'examiner, puis, levant ses yeux humides vers Mlle de Monerville:

—Mon père m'avait bien dit que je trouverais ce coffret, mais Dieu a mis un ange sur ma route pour me l'apporter, Mademoiselle.

—Je n'ai fait que mon devoir, Monsieur le duc, répondit la jeune fille; à présent il ne me reste plus qu'à vous souhaiter tout le bonheur que peut vous procurer la possession de ce trésor.

—Comment, vous allez déjà partir, et je ne vous ai pas remerciée, et vous qui m'avez raconté votre vie, vous ne voudriez pas entendre la mienne, la nôtre, veux-je dire, celle de Rotride et de moi? puisque vous savez la moitié de notre secret ne dois-je pas vous le dire entièrement?...

—Suzanne de Monerville vous écoute, Monsieur le duc, dit la jeune fille en se rasseyant.

—Suzanne, vous vous appelez Suzanne? demanda le duc en fixant son regard sur celui de Mlle de Monerville.

—Oui, Monsieur, dit-elle en rougissant.

—C'est un nom bien doux et qui est

bien vénéré dans notre pays; il le doit être ici du reste, ajouta-t-il, puisque vous le portez.

Suzanne baissa les yeux sans répondre. Il y eut un moment de silence entre les jeunes gens; Suzanne le rompit la première, en disant:

—Eh bien! Monsieur le duc, et l'histoire de Rotride?...

Dans l'instant où la jeune fille achevait ces mots, le son d'une cloche lointaine retentit.

—Ah! la cloche du dîner, dit précipitamment Suzanne en se levant; j'avais oublié qu'il est tard, et le château est encore loin; que va dire la comtesse?...

La jeune fille se disposait à descendre les marches, quand le duc la retint.

—Quoi! vous partez ainsi! dit-il d'un ton de doux reproche, et vous ne me dites ni adieu ni au revoir?... Vous avez peut-être raison, ajouta-t-il, c'est moi qui suis votre obligé...

—Mais au contraire, monsieur le duc, nous nous reverrons bien, je l'espère!

Et tendant sa petite main au jeune homme, elle descendit vivement les marches du perron et disparut dans les allées du parc.

Le bruit des pas de Mlle de Monerville avait cessé de se faire entendre, on ne voyait plus sa gracieuse silhouette à l'horizon, et cependant le duc Wilhelm était resté à la même place perdu dans un monde de rêveries qu'il n'aurait pu défigurer. Il remonta lentement du pavillon d'où il était descendu pour voir plus longtemps Suzanne, prit le coffret, ouvrit la fenêtre donnant sur la mer, détacha son cheval, enjamba la croisée et se trouva en selle; repoussant doucement le volet, il posa le coffret sur ses genoux et reprit au petit trot le chemin de Saint-Aubin. La nuit en-

tourait d'ombres le voyageur, qui, déroulant un manteau posé devant sa selle s'en enveloppa entièrement en murmurant:

—Eh bien! à présent, ma belle cousine Rotride, rien n'empêche plus notre mariage, puisque vous retrouvez une partie de votre fortune.

II

Le château de Bernières termine le village, et sa massive grille flanquée de deux larges fossés domine la route qui conduit vers Courseulles. Le château par lui-même est une simple habitation de style Louis XIV, c'est-à-dire une colonnade qui entoure le rez-de-chaussée, élevé de quelques marches et un premier étage. L'intérieur de la demeure du temps de la comtesse de Fiavelle était peu élégant et sans aucun goût; les meubles dépareillés, les tentures fanées, ajoutaient à l'air de tristesse et d'abandon qui planait au logis. La grande chambre où se tenait habituellement la comtesse donnait sur le parc: quatre fenêtres dont les stores verts étaient continuellement baissés, laissaient pénétrer à peine un jour blafard et douteux; près d'une de ces fenêtres, dans un fauteuil au large dossier, la comtesse de Fiavelle était assise. C'était une femme d'une soixantaine d'années, à la figure maigre, osseuse et d'un blanc jauni comme de la cire; son nez recourbé, dont les narines mobiles s'enflaient sous l'empire de la colère, était dominé par deux grands yeux gris dont le regard perçant et fier annonçait un caractère dur et acariâtre. Sévère et peu charitable, la comtesse de Fiavelle n'avait pas au cœur cette pitié chrétienne qui ennoblit les âmes et les fait chérir, en répandant sur les traits une douce expression.

Quand Suzanne de Monerville rentra au château, venant de quitter le duc Wilhelm son visage, ordinairement trop calme peut-être, était animé singulièrement, (par la course sans doute qu'elle venait de faire); toujours est-il qu'elle n'avait jamais été si belle. La comtesse de Fiavelle, auprès de laquelle on avait servi le dîner, leva la tête en voyant sa petite-fille s'asseoir en face d'elle, remarqua de son oeil scrutateur la rougeur inaccoutumée de Suzanne, et son corsage qui se soulevait rapidement oppressé par une émotion secrète.

—Vous êtes rentrée bien tard ce soir, ma fille! dit la comtesse de sa voix brève; je ne veux plus que vous alliez toute seule jusqu'au fond du parc; ce n'est pas convenable qu'une Monerville soit vue errant dans les bois comme un faon effarouché.

—Eh! qui donc me verrait? dit Suzanne baissant ses longs yeux; passe-t-il une âme dans ce maudit pays...

—Eh, eh, eh, ricana la comtesse, il ne manque pas de beaux voisins qui seraient fort aises de raconter à qui voudrait l'entendre que Mlle de Monerville s'ennuie, et que dame! une conversation au-dessus du mur est bien attrayante en sa compagnie!...

—Ah! Madame, qui peut vous faire supposer une chose pareille? s'écria Suzanne offensée.

—Je ne suppose pas, ma fille, je répète ce que l'on pourrait dire...

—O ciel!... murmura la jeune fille, dont la pensée inquiète se reporta immédiatement vers le duc; puis, songeant avec raison que personne n'en avait encore pu instruire la comtesse, elle reprit soudain son aplomb, et lui demanda fièrement de mieux s'expliquer, afin de pouvoir comprendre.

—Je suis un esprit borné, Madame,

ajouta-t-elle, et les demi-mots sont pour moi des énigmes que je ne puis déchiffrer.

—Je suis sûre, dit Mme de Fiavelle, en regardant sa petite-fille en dessous, comme pour la surprendre et l'examiner, je suis sûre que vous serez fâchée comme moi quand vous apprendrez que le vicomte Charles de Querlain a raconté hier devant plusieurs personnes réunies au château de Fontaine-Heny, chez la vicomtesse sa mère, qu'il avait eu tout le loisir de vous admirer dimanche dernier accoudée à la fenêtre du pavillon (que je vous avais cependant ordonné de fermer), et que là, semblable à une belle statue antique, vos yeux étaient tristement fixés vers la mer; il ajouta que c'était horrible à moi de vous laisser enfermée continuellement dans ce château, que vous ne pouviez jouir des belles promenades de notre campagne et de notre voisinage, et que je remplissais plutôt auprès de vous les fonctions de mari jaloux que celui de grand-mère affectionnée. Il faut donc, chère fille, acheva la comtesse avec emphase et interrompant Suzanne qui voulait parler, il faut que je mette fin à cet esclavage dont tout le voisinage s'émeut. Donc, à partir de demain, je vous interdis d'aller dans le parc; vous sortirez tous les jours avec Mlle Clotilde, suivie de Thomas, ou bien vous ferez des visites aux châteaux environnants dans la calèche avec votre gouvernante et le domestique.

—Ah! mais, Madame, exclama Suzanne, dès qu'elle put prendre la parole, croyez-vous que je partage l'opinion de tous ces gens qui nous entourent, et qui sont plutôt des envieux que des amis? Ai-je jamais dit être malheureuse, Madame? Je me plais au château près de vous, j'aime le parc et ses large sallées où je suis si

tranquille, et, si vous le voulez, je n'irai plus au pavillon, quoique le vicomte de Querlain ait exagéré ma contemplation. j'admirais; voilà tout.

—Je sais bien, ma fille, dit finement la comtesse, que votre caractère est doux et obéissant; mais comme je ne veux mettre aucune contrainte à vos petites promenades, vous ferez désormais ce que j'ai dit.

—Je vous assure, Madame, que la contrainte pour moi est de sortir, supplia Suzanne.

—Et que voulez-vous, ma fille! il le faut, termina la comtesse de son air le plus absolu; c'est une chose dite n'y revenons plus. Et elle parla d'autre chose.

Suzanne parut très soucieuse de ce changement de vie. Allait-il lui être propice ou défavorable?...

Lorsqu'elle se fut retirée dans sa chambre, en appuyant son joli profil grec sur son petit oreiller brodé, Suzanne se mit à songer sur les événements de la journée. Le duc eut une grande part de ses songes, et l'autre partie fut accordée au moyen de fléchir la comtesse et de lui faire renoncer à ces sorties journalières, qui lui interdisaient des promenades au pavillon, et par conséquent la privaient de revoir Wilhelm et de savoir l'histoire de Rotride, qu'elle avait tant envie de connaître. Suzanne ne savait pourquoi le nom de Rotride l'importunait outre mesure, et elle se disait sans cesse que Rotride devait être belle, et que vingt et un ans est l'âge le plus séduisant chez une femme. Elle rêva longtemps ainsi sans trouver de solution au problème qu'elle s'était posé et s'endormit, en pensant au coffret, pour ne pas dire au possesseur.

Le lendemain Suzanne se leva de bonne heure, ouvrit sa fenêtre donnant sur le parc, et se prit à regarder si l'on n'apercevait pas le pavillon; mais elle fut bien-

tôt convaincue du contraire, les hauts arbres formaient un rideau impénétrable qui bornaient la vue, ne laissant rien apercevoir au-dessus de leurs cimes touffues que l'horizon uni de la mer. Vers deux heures Thomas, le vieux domestique, vint annoncer que le cheval de Mlle de Monerville était sellé et que Mlle Clotilde l'attendait chez la comtesse. Une vague espérance errait encore dans l'esprit de Suzanne: c'était de rencontrer Wilhelm; elle passa donc rapidement une longue jupe de drap brun clair, un petit corsage de velours noir, enroula ses cheveux dans un fillet et posa sur son front une petite toque hongroise garnie d'une plume d'aigle. La jeune fille pour la première fois de sa vie resta longtemps devant son miroir, elle fut heureuse de se trouver si belle. La comtesse de Fiavelle recommanda à sa petite-fille de ne pas quitter les côtés de Mlle Clotilde, qui, vu son âge, ne pouvait aller qu'au pas et ne rester qu'une heure dehors, à cause de la saison avancée de l'automne et de l'air froid de la mer.

—Si vous ne vous soumettez à ces conditions, ma fille, dit sèchement la comtesse, je serai obligée de mettre fin à vos promenades, sans pour cela vous permettre d'aller dans le parc.

Suzanne promit ce qu'on voulut, et s'élança en selle avec une vivacité et une grâce qui ne démentaient pas sa noble origine. Mlle Clotilde, que cinquante printemps empêchaient d'être alerte, essaya de monter en selle, mais en vain; il fallut que Toinot le palefrenier prit le cheval par la bride, que Thomas mit une chaise pour qu'elle grimpât dessus et, la soulevant par le bras de toutes ses forces, il l'installa tant bien que mal sur sa paisible monture, tandis que le jeune cheval de Mlle de Monerville battait la terre de

son sabot impatient. Mais il fallait se résigner à suivre pas à pas Mlle Clotilde, et Suzanne avait grand'peine à contenir son fougueux coursier. Enfin lorsqu'elle eut dépassé les dernières maisons de Bernières et se trouva à la croix de pierre, le noble animal, que l'air de la mer commençait à agiter, n'écoulant plus ni le mord ni la bride, s'élança au grand galop sur le petit sentier que Wilhelm avait parcouru la veille, laissant bien loin derrière lui Mlle Clotilde et Thomas qui jetaient les hauts cris. Suzanne, emportée par son cheval et peut-être intérieurement satisfaite de cet incident, lui lâcha la bride, ce qui redoubla sa vitesse, et arriva en moins de quelques minutes sur le haut des falaises; à peine avait-elle fait quelques pas dans cette direction, qu'elle aperçut Wilhelm, qui, monté sur son cheval, allait enjamber le mur. Au bruit du galop que faisaient retentir les rochers, le duc tourna la tête et, reconnaissant Suzanne, retomba en selle et courut à sa rencontre.

—Fuyez, fuyez au contraire! s'écria la jeune fille dès qu'il put l'entendre; on me suit et, si, on vous voit, je suis perdue...

—Pourquoi n'êtes-vous pas venue au pavillon? lui demanda doucement le duc.

—Hélas! le puis-je?... Cela m'est défendu, la comtesse redouble de rigueur à mon égard, je ne vous verrai plus... ou du moins, ajouta-t-elle, c'est à vous à aviser à chercher un moyen, car quant à moi...

—Ah! cela me suffit dès que vous le permettez, je saurai tout braver pour vous voir...

Le regard de Wilhelm s'attacha encore une fois tendrement sur la jeune fille, qui avait fait faire volte-face à son cheval et s'appêtait à repartir.

—A bientôt! lui cria-t-il.

Suzanne, pour toute réponse, lui fit un

gracieux sourire en signe d'assentiment et remit son cheval au triple galop.

Il était temps: à peine eut-elle tourné le petit sentier qu'elle se trouva face à face avec Thomas qui avait devancé Mlle Clotilde. Cela fit faire à son cheval un violent écart, si inattendu que Mlle Monerville fut jetée violemment à terre. Thomas, qui, inquiet et courroucé, allait peut-être gronder sa jeune maîtresse, fut désarmé par sa chute et, descendant vivement de cheval, s'empressa près de Suzanne au moment où Mlle Clotilde les rejoignait.

—Hélas! Mademoiselle, êtes-vous blessée? s'écria-t-elle avec angoisse.

—Le maudit cheval! exclama le vieux domestique, en soulevant la tête inerte de Mlle de Monerville, qui s'était évanouie.

—Allons, Thomas, aidez-moi à descendre, dit la vieille gouvernante qui faisait, mais inutilement tous ses efforts pour cela.

Le domestique lâcha doucement la tête de Suzanne, qui retomba sur le gazon, et, tenant la bride du cheval de la jeune fille dans sa main gauche, il se mit en devoir de descendre la pesante Mlle Clotilde.

Dès qu'elle eut mis pied à terre, elle courut à Suzanne, s'agenouilla près d'elle, la soulevant doucement et tirant un flacon de sels qui ne la quittait jamais, le mit sous les narines de la jeune fille, qui bientôt ouvrit les yeux.

—Souffrez-vous, ma chère demoiselle? demanda la vieille gouvernante avec sollicitude.

—Nulllement, ma bonne Clotilde, répondit-elle faiblement, j'ai seulement été étourdie...

Suzanne se releva avec l'aide de sa gouvernante et lui assura qu'elle pouvait remonter en selle.

—Ah jamais de la vie sur ce maudit

cheval, exclama Mlle Clotilde; montez plutôt sur le mien, je vous suivrai à pied.

La jeune fille obéit et regagna lentement le château.

—Que je suis fâchée que cet accident ait eu lieu! dit-elle au moment où l'on franchissait la grille; voici un cheval qui me privera de nouvelles promenades, car la comtesse va vouloir me rendre responsable du mal qu'il m'a fait.

—Ah! par exemple! dit Mlle Clotilde qui était au fond une brave femme, croyez-vous que je ne vais pas raconter à Madame que vous avez manqué de mourir? Ah! grand Dieu! quand je vous ai vue étendue là sans connaissance, j'ai été si effrayée, si malheureuse, qu'elle en sera émue comme moi.

—Je ne crois pas, murmura Suzanne, qui jugeait sa grand'mère d'une manière tout à fait différente.

On serait tout à fait dans l'erreur si l'on pensait que Mlle de Monerville était sincère en disant que cet accident la contrariait; elle rendait grâce au ciel, au contraire, d'avoir paralysé ainsi la colère de ses compagnons de route et de dissiper les soupçons que la comtesse n'aurait certes pas manqué de formuler. Jusqu'ici la Providence semblait servir Suzanne, et son cœur différemment impressionné qu'il ne l'avait été jusqu'alors semblait prendre plus de bonheur à se sentir vivre, remettant à Dieu, son seul confident et sa seule espérance, le soin de la protéger. Elle ne savait pourquoi une sympathie subite l'attirait vers le duc de Hohenfillen, c'était peut-être parce qu'il habitait le même pays que son père exilé auprès de son roi!... Un vague désir de le voir encore, d'approfondir ce mystère qui l'intriguait et que la Providence avait mis sur sa route, l'agitait, et lui disait

tout bas qu'elle était appelée à jouer un rôle.

Mlle de Monerville était une nature d'élite douée de tous les sentiments délicats qui caractérisent la femme du monde. D'une volonté ferme et résolue, cachée sous une apparente soumission, Suzanne réunissait le frappant contraste d'un cœur sensible et d'un esprit calme, volcan contenu par la raison, car chez elle c'était toujours la raison qui avait le dessus. Du reste, qui eût pu juger Suzanne avant l'affection qui vint l'animer? s'ignorant elle-même, personne n'avait approfondi ce sourire éternel, cette douce gaieté enfantine qui n'excluait pas un profond sentiment de ses devoirs.

Le soir qui suivit l'incident que j'ai raconté, Mme de Fiavelle, d'ordinaire si sévère et si perspicace, fut d'une douceur et d'une tendresse qui enchantèrent Mlle Clotilde, et dont s'effraya Suzanne, étonnée de ce changement subit. La voix de la comtesse devint meilleure, après que la gouvernante eut raconté l'accident arrivé à sa jeune élève, elle s'intéressa vivement à tous les détails; et Suzanne rougissait et tremblait aux moindres mots prononcés, comme si elle craignît que le nom de Willhelm ne s'y trouvât mêlé. La comtesse ordonna pour le lendemain une promenade à pied sur les falaises avec Mlle Clotilde, l'air de la mer ne pouvant manquer de lui faire du bien. Cette fois la jeune fille trembla que sa grand'mère n'eût découvert son secret, et son cœur battait avec violence; mais la comtesse la désarma par une amabilité croissante, ce qui, selon la pensée de Suzanne, devait cacher un piège d'autant plus redoutable que Mme de Fiavelle se donnait la peine de dissimuler.

Lorsque Suzanne fut remontée dans sa petite chambre après un amical bonsoir

de sa grand'mère, qui ne l'avait pas obligée comme tous les soirs à lire deux pages d'un livre fort ennuyeux, elle se prit à songer sérieusement sur sa situation nouvelle. Voyant d'un côté l'astucieuse et froide Mme de Fiavelle de l'autre son père éloigné; ne pouvant lui porter secours; elle pensait à Wilhelm peut-être à la veille de partir pour l'Allemagne; une fois son trésor découvert, que faisait-il en France? qui le retenait à Bernières? Cette dernière question l'oppressait douloureusement. Partir déjà... à peine l'avait-elle connu, et voilà qu'un abîme immense se dressait devant eux... On oublie vite quand on est loin; les voyages, les amis font perdre la trace d'une image que l'on croyait gravée au fond du coeur.— Et puis Rotride, cette belle Rotride qui l'attendait?... Dans son humeur sombre et inquiète, Suzanne se la reproduisait tendant la main à son cousin, l'appelant Wilhelm, le remerciant de son dévouement, et lui, le duc, lui racontant les péripéties de son aventure, lui parlant d'elle Suzanne comme d'une gentille fillette de seize ans, bonne et naïve, au sourire tendre, qui avait eu les larmes aux yeux lors de son départ... Et Rotride riait en regardant son cousin, et ce rire moqueur, Suzanne l'entendait tellement bien qu'elle tressaillit en se redressant pâle et courroucée contre cette inconnue qu'elle croyait déjà sa rivale. En se levant la jeune fille se trouva devant son miroir; en se voyant si défaite, la bouche contractée, le sourcil foncé, elle eut peine à se reconnaître et retomba sur son petit sofa en fondant en larmes.

— Wilhelm, sanglota-t-elle, pourquoi t'ai-je connu! Quelle fatalité t'a placé sur ma route pour te retirer un instant après, je veux perdre ton souvenir, celui de ton visage, de ton nom, de ton trésor,

de ta Rotride; tout ce qui est toi, je le déteste: qui es-tu pour moi, reprit-elle en séchant ses larmes, un étranger, un inconnu, que suis-je pour toi?— Suzanne soupira — Cependant, se ravisa-t-elle, pourquoi, si je lui étais indifférente comme il me l'est à moi pourquoi voudrait-il me revoir encore et surtout me regarderait-il tendrement et rechercherait-il un encouragement de ma part... Grand'mère dit bien que tous les hommes sont fats, qu'ils cherchent à se faire aimer quand même... Allons, c'est dit, il n'y faut plus songer; je vais penser à quelque autre, dit Suzanne, en passant sa main sur son front humide de sueur. Voyons, Charles de Querlain, n'est-ce pas un charmant garçon? Ah bah! puis-je abaisser mes yeux sur un être aussi nul et qui ne sait faire oeuvre de ses dix doigts gantés, et qui revend ses chevaux, après les avoir fourbus, six fois le prix qu'il les a achetées? Non, décidément cet homme ne pourra être mon mari.—Et le comte de Saint-Aubin? un savant celui-là, un jeune homme sérieux qui s'occupe toujours de politique et de science! Il est vrai que l'on dit qu'il est faux et hypocrite, qu'il affiche des sentiments libéraux pour se faire élire député, quand son devoir devrait l'attacher à ses princes comme mon père en a montré l'exemple. Puis-je être l'épouse d'un renégat politique? Saurait-il du reste attacher quelque attention à une femme? ne traite-t-il pas l'amour de note fausse, comme il disait l'autre jour chez Mme de Querlain? Les seules valeurs à ses yeux sont ses journaux et ses brochures; quand il sort en voiture, ses cousins en sont couverts, et s'il vous donne la main, on peut être sûre qu'elle est tachée d'encre.—Qu'y a-t-il encore dans les environs? Ah! le baron de Valère, qui ha-

III

bite Caen, un gentilhomme qui cherche une dot pour consolider les créneaux de ses tours en ruine; on le dit brave coeur; je verrai pour celui-là; mais aussi quelle nullité! que de petitesse dans ses sentiments! on sent qu'il est économe d'argent et d'esprit, ayant peu de l'un et de l'autre; il est vrai que je lui apporterai la fortune, mais l'intelligence?

Comme on le voit, Suzanne était loin de trouver un remplaçant, ou plutôt un équivalent à Wilhelm; elle avait beau chercher, l'indulgence dont le duc jouissait dans son coeur s'effaçait dès qu'il s'agissait d'un autre gentilhomme, et la moquerie était la seule odyssée qu'elle se permettait à son égard.

Bien des heures se passèrent avant que Suzanne, le front appuyé dans ses mains, eût chassé les pensées qui l'assiégeaient. Minuit sonna lentement à sa petite pendule de marbre blanc lorsqu'elle releva sa tête triste et inquiète; en voyant qu'il était si tard, elle se mit à genoux et fit sa prière profondément, avec recueillement, car elle sentait qu'elle avait besoin d'un secours céleste. Quand elle se releva, une idée subite parut lui venir; elle courut à son petit bureau, prit une plume, et écrivit à son père. Le marquis de Monerville adorait sa fille, elle ne pouvait donc avoir aucun secret pour lui et raconta tout d'une haleine les derniers jours qui venaient de s'écouler et avaient si subitement changé sa vie. Ayant achevé sa missive qui n'avait pas moins de quatre pages, Suzanne la mit sous enveloppe, la cacheta au sceau de ses armes, craignant une indiscretion de la comtesse, et se promit de remettre elle-même la lettre au facteur.

Suzanne se leva tard. Ses yeux rougis annonçaient son insomnie; elle descendit pour déjeuner, ayant eu soin de glisser la lettre dans sa poche. La comtesse de Fia-velle fut aussi aimable que la veille, et quand la cloche du château annonça le facteur, la vieille demanda à Suzanne, en souriant ironiquement, si elle n'avait pas une lettre à envoyer à son père. Confuse d'être ainsi devinée, la jeune fille ne répondit qu'en s'élançant vers le vestibule, où Jacques le facteur rural attendait les missives. Elle lui remit la sienne en tremblant et reçut en échange une lettre datée de Paris, adressée à la comtesse de Fia-velle, et dont l'écriture fine et serrée annonçait une femme, tandis qu'un certain parfum s'en échappait. Pour tout cachet une R monumentale modelait la cire d'un vert pâle. En remettant cette lettre à sa grand-mère, Suzanne se sentit devenir curieuse pour la première fois; elle resta debout devant la comtesse, attendant une réponse; mais celle-ci mit tranquillement la lettre dans son tiroir sans la décacheter et dit à Suzanne qu'elle pouvait sortir. Mlle de Monerville, si vaillante la veille, paraissait faible et souffrante et s'appuya sur le bras de Clotilde, qui ne manqua pas de mettre cette indisposition sur le compte de l'accident. Thomas suivait à quelque distance, tenant deux pliant sous son bras et le tartan de la gouvernante. Arrivée au haut des falaises, la jeune fille n'aperçut pas Wilhelm, comme elle s'y attendait presque, et ce fut avec une certaine impatience qu'elle dit à Mlle Clotilde qu'elle ne voulait pas s'asseoir et que la marée montante était une vue monotone et désagréable. On revint vers le château: à peine sur la grand' route, le bruit d'une voiture venant de

Saint-Aubin fit tressaillir Mlle de Monerville; elle se retourna vivement, au moment où un élégant phaéton, traîné par deux beaux chevaux, passait à côté d'elle. Le jeune homme qui conduisait la salua;; à côté de lui était un autre jeune homme qui la salua aussi et se pencha pour la voir. mais le phaéton disparut bientôt en tournant la route, tandis que Suzanne stupéfaite restait à la même place.

—Hé quoi! Mademoiselle, dit Clotilde, vous ne saluez pas le vicomte de Querlain?

—C'est donc lui qui vient de passer?

—Certainement c'est lui qui vient de passer, et il y avait à ses côtés un jeune homme distingué qui n'est pas du pays.

—Ah! c'est pour cela que je ne l'aurai pas reconnu, reprit Suzanne, qui craignait que sa gouvernante ne s'aperçût de son trouble; puis, reprenant son bras, elle murmura tout bas:

—Wilhelm avec Querlain! qu'est-ce que cela signifie?...

Bientôt un coupé jaune, doublé de violet, traîné par deux chevaux blancs tachés de noir, passa aussi près d'elle, tandis qu'une tête maigre et pâle la saluait d'un air affairé.

—Monsieur de Saint-Aubin, dit Clotilde.

—Cette fois, je l'ai reconnu, répondit la jeune fille en riant.

Une autre voiture suivait encore celle-là; cete fois c'était une victoria démodée, dont la doublure blanche se trouvait en morceaux; elle était traînée par deux rosses, dont les fers mal attachés résonnaient lourdement sur le pavé. Un jeune homme blond campé fièrement dans cette carriole semblait jeter un regard dédaigneux sur tout ce qui l'entourait; cepen-

dant, quand il vit Mlle de Monerville, il quitta sa pose noble pour saluer gravement la jeune fille.

—Ah! ce cher baron de Valère, comme il est maigre! s'écria Mlle Clotilde dès qu'il fut passé.

—Mais où vont-ils donc comme cela tous ces Messieurs? demanda Suzanne, d'un air plus inquiet que sa prudence n'aurait voulu le faire paraître.

—Il y a sans doute une partie de chasse au château de Fontaine-Henry. Dernièrement on disait que la vicomtesse de Querlain avait fait venir du vin, du pâté et des conserves pour traiter ses invités, et surtout un jeune étranger qui, dit-on, a des millions et qui passera quinze jours chez eux.

—Quinze jours! répéta Suzanne, comme si elle répondait à une question posée intérieurement. Ah! ce sera bien beau ces fêtes! s'écria-t-elle involontairement et avec un soupir.

—Mais vous irez aussi, Mademoiselle...

—Comment cela?

—Madame la comtesse m'a dit ce matin de préparer vos jolies toilettes. Elle compte que vous assisterez aux chasses, Mme de Querlain l'en ayant instamment priée.

—Es-tu sûre, Clotilde?

—Certaine, Mademoiselle...

La jeune fille, tout heureuse, quitta lestement le bras de sa gouvernante, et, une fois la grille du parc franchie, elle se mit à courir vers le château.

—Ah! ces enfants, disait la vieille gouvernante, en la voyant s'éloigner, c'est à la mort, un jour, et il ne faut qu'un bal pour les réveiller!...

Quand Mlle de Monerville entra dans le salon, ce fut d'un pas ferme, le sourire aux lèvres et les yeux brillants; elle connaissait le secret de sa grand'mère, qui

croyait savoir le sien. Mme de Fiavelle était persuadée que Suzanne aimait Charles de Querlain, et elle flattait cette affection que sa vieille amie d'enfance, la vicomtesse de Querlain, avait rêvée et avait inventée, car Charles et Suzanne ne s'aimaient ni l'un ni l'autre. Suzanne avait presque gagné la partie, puisqu'elle était maîtresse du terrain; c'était à elle à s'y maintenir. Elle ne dissimula donc nullement sa joie d'aller à Fontaine-Henry, et comme la vérité était qu'elle en mourait d'envie, la comtesse, trompée de plus en plus par la sincérité de sa petite-fille, ne mit aucun obstacle à ses projets.

Le surlendemain la calèche de Monerville quittait Bernières, se dirigeant vers Fontaine-Henry. La vieille Clotilde était auprès d'elle et l'admirait, ne comprenant pas pourquoi elle trouvait si belle. La toilette de Suzanne était bien simple: une amazone d'alpaga blanc la drapait, sans atténuer la grâce de ses formes sveltes et élégantes. Une toque de paille de riz blanc était posée sur sa forêt de cheveux blonds, tandis qu'une plume bleue de ciel enroulait sa tête d'un léger turban.

Le trajet de Bernières à Fontaine-Henry fut parcouru en moins d'une heure par les vigoureux chevaux de Mlle de Monerville. Au bruit de la calèche entrant dans la cour du château, le vicomte de Querlain qui était en train de se ganter, s'empressa d'aller offrir la main pour descendre de voiture à Mlle de Monerville, et la mena auprès de sa mère. La vicomtesse de Querlain la reçut à merveille, l'embrassa tendrement.

—Chère enfant, chère Suzanne, dit-elle, que je suis reconnaissante à la comtesse de vous avoir laissée venir pour assister aux chasses, il ne manquait que vous pour que la fête fût complète, n'est-ce pas, Querlain?

—Certainement, ma mère, fit le vicomte qui boutonnait ses gants.

—Maintenant, chère, dit la vicomtesse, en faisant asseoir Suzanne auprès d'elle, permettez-moi de vous présenter à mes invités.

A ce mot "d'invités", Suzanne leva la tête. Pour elle il n'y avait d'invité que Wilhelm, mais elle comprit que la circonspection la plus grande était de rigueur, elle répondit donc en souriant:

—Bien volontiers, Madame.

En rentrant dans le salon, la jeune fille avait bien remarqué six ou huit personnes assises, mais accaparée par la vicomtesse, elle n'avait pu reconnaître Wilhelm, ce fut cependant bien lui que la vieille dame lui présenta le premier, en disant:

—Chère belle, voici le duc Wilhelm de Hohenfillen qui brûle du plaisir de vous être présenté. Il ne restera malheureusement que peu de jours parmi nous...

Suzanne regarda Wilhelm avec de plus doux yeux qu'elle ne l'aurait voulu, et le duc fit un salut si respectueusement tendre que la jeune fille en devint toute joyeuse.

—Voici encore MM. de Saint-Aubin et de Valère que vous connaissez, continua la vicomtesse, ce sont nos voisins; puis le chevalier de Ruver et sa charmante femme, le comte et la comtesse de Noizy, Mlle de Noizy.

La jeune fille salua successivement toutes ces personnes, regarda plutôt les femmes qui étaient laides et retourna la tête du côté de la vicomtesse en disant:

—Que je vais passer d'heureux jours parmi vous, et que je me réjouis à l'idée de ces belles fêtes que vous nous promettez, et dont vous savez si bien faire les honneurs!

La vicomtesse demanda alors à ses invités si une partie à cheval dans le parc ne

serait pas de leur goût; sur leur réponse affirmative, Querlain quitta vivement le salon pour aller commander les chevaux.

Tandis que les dames se levaient pour aller s'habiller, la vicomtesse s'excusa auprès de Suzanne, qu'elle laissa avec Mlle Clotilde, Wilhelm, le comte de Noizy, le chevalier de Ruyet et M. de Saint-Aubin. Ces trois messieurs, assis dans un coin fort reculé du salon, causaient politique avec un feu et une verve dignes d'une tribune. Mlle Clotilde s'était approchée d'une fenêtre pour admirer le parc, bien tranquille sur la surveillance qu'elle devait observer par un ordre formel de la comtesse de Fiavelle, puisque le vicomte de Querlain n'était pas là, et qu'il ne restait près de Suzanne enfouie dans un petit fauteuil bas, que le "duc autrichien", comme elle appelait Wilhelm, qui feuilletait un album.

—Que ces gravures sont bien dessinées! voyez donc un peu, Mademoiselle, dit celui-ci en allemand, en s'approchant de la jeune fille.

—Etes-vous donc ami des Querlain? répondit-elle dans la même langue, prenant machinalement l'album des mains du duc.

— Votre gouvernante sait-elle l'allemand?

—Pas un mot.

—Alors vous me permettez de causer, n'est-ce pas?

En entendant parler une autre langue que le français, Mlle Clotilde s'était vivement retournée; mais, voyant qu'il s'agissait d'un album, Wilhelm reprit:

—En venant une semaine à Bernières, je n'avais nulle intention d'y rester, aussi, avais-je gardé l'incognito à l'hôtel où j'étais descendu à Caen, sans prévenir de mon arrivée Querlain, que j'ai connu lorsqu'il voyagea à Vienne, il y a quatre ans. Mon dessein étant de repartir immé-

diatement, il m'eût été désagréable de le rencontrer et de lui expliquer mon séjour dans ce pays. Mais une personne que vous connaissez de nom déjà, ma cousine Rotride, étant revenue à Paris pour une affaire importante, m'a écrit que je pouvais rester encore dix jours, si mes recherches n'avaient pas abouti. Je me garde bien de lui dire le succès de mon entreprise (grâce à vous), et, heureux de rester encore, vous devinez peut-être pourquoi, j'écrivis mon arrivée à Querlain, qui vint me chercher solennellement jeudi dernier, le jour où je vous ai rencontrée sur la route. Depuis deux jours j'ai appris mille choses: d'abord que le vicomte compte vous épouser, c'est le vœu de votre grand'mère et de sa mère à lui; qu'enfin ces chasses où vous venez assister ne sont qu'un préliminaire à vos fêtes de fiançailles...

—Mes fiançailles, monsieur le duc, sont encore loin d'être célébrées, dit lentement Mlle de Monerville, dont le cœur s'était plusieurs fois serré, pendant que Wilhelm parlait. Dieu sait que si je viens ici, ce n'est pas pour le vicomte de Querlain... Puis, croyant en avoir trop dit.

—C'est pour obéir à ma grand'mère, ajouta-t-elle.

—Ah! j'aime mieux ça, s'écria vivement le duc.

—Votre cousine Rotride est à Paris? demanda Suzanne, dont la pensée se reporta involontairement à la lettre que Mme de Fiavelle avait reçue.

—Oui; nous sommes venus ensemble de Vienne; je l'ai laissée à Paris pour lui éviter la peine de voyager jusqu'ici, et ne pas éveiller de soupçons: je ne sais quelle affaire importante lui est survenue; tout ce que je sais, c'est que j'en suis enchanté.

Mlle de Monerville allait répondre,

mais ces dames rentrèrent. En même temps, le vicomte de Querlain vint offrir la main à Suzanne pour la mener à son cheval. Elle ne put donc interroger plus amplement Wilhelm sur cette Rotride qui l'inquiétait si fort; cependant elle se promit d'interroger Querlain et d'apprendre de lui ce qu'elle voulait savoir.

Bientôt tout le monde fut en selle et on se mit à chevaucher deux par deux: le duc en tête, puis le baron de Valère et Mme de Rouyer et M. de Noizy avec Clotilde. Suzanne et de Querlain fermaient la marche. Le vicomte s'était campé droit et raide sur un tout petit cheval bai, ce qui faisait que ses deux jambes touchaient presque terre, tandis que le pauvre animal ployait sous le poids du formidable vicomte, qui était grand, fort, et brun comme un Turc.

—Que ce parc est bien situé et cultivé! dit Suzanne en manière d'introduction: la forêt est aussi, dit-on, pleine de gibier...

—Oh! quant au gibier, c'est vrai, il y en a beaucoup, répondit de Querlain.

—Etes-vous grand chasseur, vicomte?

—Quand il y a du monde, oui; j'aime la chasse à plusieurs.

—Ah! et votre ami le duc doit être aussi chasseur, je pense?

—Pourquoi cela?

—Je me le figure.

—Vous vous trompez, Mademoiselle: quand il était à son château de Hohenfillen, un magnifique domaine (foi de roi!), il ne chassait jamais, il herborisait, ce qui ne m'amuse guère, comme vous le pensez, ajouta le vicomte d'un gros

rire, car je n'ai de goût que pour les fleurs animées...

Suzanne n'eut pas l'air de prendre garde à cette galanterie à son adresse et continua:

—Il n'a donc pas de famille, de soeur?

—Rien qu'une cousine, charmante personne au mariage de laquelle j'ai assisté.

—Ah! elle est mariée! s'écria Suzanne ravie.

—Certainement, elle a épousé un vieux général autrichien, M. Von... Von... foi de roi! j'ai oublié.

Mais Suzanne n'en demandait pas davantage. Rotride était mariée, donc elle n'était pas à craindre, et, pour ne pas éveiller les soupçons du vicomte, elle parla d'autre chose. Le soir à dîner, un heureux hasard la plaça en face du duc, qui occupait la place d'honneur, à côté de la comtesse. Par un sentiment qui lui était encore inconnu jusque-là, elle fut gracieuse avec de Querlain, à côté duquel elle se trouvait, tout ne adressant ses regards et ses saillies à Wilhelm; elle avait placé dans ses cheveux une touffe de roses, dont l'éclat n'égalait pas ses joues, et ses yeux fauves brillant sous le feu des lumières avaient un éclat extraordinaire. Mlle Clotilde, placée au bout de la table, écoutait ébahie le gentil babil de Suzanne, tandis que Wilhelm, qui écoutait parler de Querlain et sa voisine, se laissait influencer involontairement par cette animation que Suzanne avait peu à peu répandue parmi les convives. Quand Wilhelm se leva de table,

Mlle de Monerville avait pris son coeur; il n'en était pas bien sûr, il ne se l'avouait pas à lui-même, mais s'il avait bien examiné le fond de son âme, il aurait vu quel empire venait d'y prendre Suzanne.

On dansa le soir au château de Fontaine-Henry; de nombreux voisins étaient venus se mêler à la fête, qui fut bruyante et pleine de gaieté. De Querlain, qui n'aimait pas Suzanne, et ne se sentait attiré vers elle que par les regards suppliants de sa mère, l'invita deux ou trois fois par politesse, tandis que Wilhelm était son cavalier assidu. Il serait difficile ici de rapporter leur conversation, elle était insignifiante, mais pour deux âmes qui s'aiment, les plus petits mots ont une valeur, et un soupir vaut quelquefois tout un chapitre. Ils trouvèrent la soirée trop courte et se séparèrent charmés l'un de l'autre.

IV

Lorsque tous ses invités se furent retirés dans leurs appartements respectifs, la vicomtesse appela son fils, et, le faisant asseoir en face d'elle, à une petite table où étaient déposés son chapelet et son livre de prières, elle lui dit, en étendant sa main longue et sèche vers lui:

—Eh bien! Charles, Mlle de Monerville vous aime-t-elle?

—Ah! ma mère! en un jour...

—C'est vrai, il lui faut le temps de vous apprécier. Soyez toujours galant et aux petits soins près d'elle... Dieu me pardonne! il me sem-

ble que vous êtes plus empressé auprès de Mlle de Noizy?

—Foi de roi, ma mère...

—D'autant plus qu'elle est affreuse, cette Noizy, avec ses gros yeux ressortants et ses cheveux roux.

—Ah! ma mère, ne dites rien de ses chevaux roux, ils sont splendides! et m'est avis qu'un attelage pareil est unique dans le Calvados.

—Eh! qui est-ce qui vous parle de ses chevaux? Mon Dieu, Querlain, vous n'êtes occupé que d'écuries, d'équipages, de sport et de régates! ne pourrez-vous fixer un instant votre esprit sur des choses moins matérielles et plus dignes de vous?

—Le cheval est une noble bête que je défendrai partout.

—Et une femme est une noble créature que l'on doit aimer, vénérer et épouser.

—Qui vous dit, ma mère, que je ne veux pas épouser? je ne demande pas mieux, moi; qu'est-ce que cela me fait, Mlle de Monerville ou une autre? quoiqu'à vous dire vrai, elle a l'air d'une camée antique, qui me rappelle la broche que vous portez toujours; par parenthèse, cela évitera de faire faire son portrait.

De Querlain se mit à rire en tournant ses breloques de montre.

—Que vous avez l'esprit futile, mon fils!

—C'est celui qui plaît aux femmes, ma mère; n'avez-vous pas remarqué à table quelle verve déployait ma charmante future? j'avais peine à la suivre, quoique l'esprit d'à-propos soit assez mon fort.

—Cela est vrai, Suzanne a été d'une gaieté...

— Et au bal donc! comme elle était animée!... Mlle de Noizy en était tout émue, elle en est jalouse, je parie.

—Qu'est-ce que cela fait encore? au nom du ciel! ne vous occupez plus de cette petite. que toutes vos attentions soient pour Suzanne...

—Je n'y manquerai pas, ma mère, dit le vicomte en se levant et baisant obséquieusement la main de la vicomtesse... Bonne nuit!

—Bonne nuit, mon Charles!

Et quand il fut parti:

—C'est égal! se dit-elle, ce n'est pas par vanité maternelle que je dis cela, mais mon fils c'est le plus bel homme que j'ai vu, et Suzanne aurait bien mauvais goût si elle ne le choisissait pas au bout de ces huit jours qu'ils vont passer ensemble.

Pendant que la vicomtesse faisait ces réexions quelque peu incertaines, le vicomte, en montant les degrés de l'escalier qui le menait à sa chambre, se disait:

—Ma mère me prend pour un enfant sans volonté; foi de roi, je n'aimerai jamais Mlle de Monerville, car elle monte affreusement à cheval et ne m'a pas seulement parlé du succès qu'a obtenu ma jument Minette aux dernières courses de Caen; Mais Mlle de Noizy, elle, quelle bonne amazone! comme elle sait faire caracoler son cheval avec grâce!... et son attelage roux, qu'il est beau! comme le baron de Valère jette sur lui des yeux d'envie... C'est égal, quoi qu'en dise ma mère, je préfère Mlle de Noizy.

Les jours qui suivirent celui que

je viens d'esquisser se ressemblaient presque, comme pour faire mentir le proverbe; seulement Suzanne et Wilhelm se plaisaient de plus en plus, et le vicomte de Querlain, voyant ses frais inutiles après de Mlle de Monerville, se montra résolûment le cavalier assidu de Mlle de Noizy, au grand chagrin de la vicomtesse.

La vieille gouvernante Clotilde, qui voyait le duc autrichien mille fois plus aimable pour Suzanne que de Querlain, trouvait ce dernier d'une inconvenance révoltante, et se promettait de le détruire à jamais dans l'esprit de Mme de Fia-velle.

Les chasses furent belles et fructueuses. Mlle de Noizy tua pour sa part cinquante pièces de gibier, et Suzanne, ayant demandé grâce de la vie pour une perdrix, acheva de se perdre à jamais dans l'esprit du vicomte par cet excès de sensibilité. Le comte de Saint-Aubin ne perdait pas son temps, et quand il armait son fusil, il parlait des prochaines élections, en glissant quelques mots adroits avec une pièce de monnaie aux garde-chasse, qui, s'ils ne comprenaient pas les discours politiques du comte, entendaient en revanche parfaitement sa générosité.

Quant au baron de Valère, il suivit les chasses au petit trot pour ne pas fatiguer son paisible cheval blanc. Le temps se passa ainsi rapidement.

Quand Suzanne fut prête à monter dans sa calèche pour se rendre à Bernières, la vicomtesse tenta un dernier effort pour ramener le fu-

tile vicomte.

— Mon fils, dit-elle, vous aurez l'honneur de reconduire à cheval Mlle de Monerville jusqu'à Bernières, pour remercier de vive voix la comtesse de Fiavelle en mon nom, et lui rappeler toute mon amitié. Et elle poussa de Querlain vers son cheval sellé.

— Pardon, ma mère, dit-il, mais j'ai promis d'accompagner le comte et la comtesse de Noizy jusqu'à leur château, où ils m'ont invité à passer quelques jours, et je ne pourrais sans être malhonnête...

— Certainement, vicomte, dit avec empressement Mlle de Monerville, je vous prie de ne pas faire attention à moi; j'annoncerai à grand-mère la visite de la vicomtesse, dont elle sera charmée. Et, lui tendant franchement la main : Vous viendrez aussi nous voir, n'est-ce pas, vicomte ?

— Avec beaucoup de plaisir, dit le jeune homme, en s'inclinant respectueusement.

— Adieu, Madame, dit la jeune fille en embrassant Mme de Querlain; je ne saurais trop vous dire combien j'ai passé une heureuse semaine près de vous...

— Chère enfant, dit la vicomtesse, qui se méprit au sens de ces paroles.

— Au revoir, duc ! dit Mlle de Monerville, se retournant à moitié vers Wilhelm, debout sur le perron. Et, montant lestement en voiture, elle fit un dernier salut qui s'adressait plus particulièrement à lui. La calèche s'éloigna rapidement, faisant écrier le sable des allées du parc.

Une fois que Wilhelm se trouva

seul, après le départ de Suzanne, au lieu de rentrer au salon, il descendit lentement les marches du perron et se mit à marcher rêveur dans le parc; il paraissait péniblement préoccupé, et de ses doigts distraits arrachait des feuilles et des fleurs aux arbustes qui l'entouraient, les laissant ensuite tomber sur le sol.

— Si vous continuez ainsi à rava-ger le parc, dit tout à coup la voix joyeuse du vicomte de Querlain, Fontaine-Henry sera bientôt à vos pieds.

— Ah ! c'est vous, Charles ?

— Je vous dérange dans vos rêveries, mon cher !

— Moi ? ah ! pas du tout...

— Savez-vous que je viens de faire un grand sacrifice en votre honneur, et que tous vos remerciements ne suffiront pas pour me satisfaire ?

— Que voulez-vous dire ?

— Ne m'avez-vous pas entendu refuser l'honneur d'accompagner Mlle de Monerville parce que je suis invité à Noizy ?

— Oui, après ?

— Après, après, mon cher duc, vous voyez clair, ou vous êtes aveugle, et si vous n'avez pas deviné que j'épouse Mlle de Noizy...

— En effet, il m'a semblé !... Mais, Mlle de Monerville, avez-vous renoncé... ?

— Je n'ai rien renoncé du tout, Mlle de Monerville ne m'aime pas, ni moi non plus, on voit tous les jours des choses pareilles. Mlle de Noizy, c'est différent : elle m'aime, je l'aime, ah ! mais là, franchement, et il faut que je vous porte une

bien grande amitié, pour me priver de si charmants instants que je devais passer près d'elle et que je vous consacre.

—A moi?

—A vous, à un ingrat ami, qui a un si épais bandeau devant les yeux qu'il ne voit pas qu'il est aveugle; mais je ne le suis pas, moi, diantre! et Mlle de Monerville non plus! N'avez-vous pas entendu ses derniers mots à moi adressés: Vous viendrez nous voir, n'est-ce pas, vicomte? C'est une phrase qui paraît bien française, et cependant qui veut dire: "Vous nous amèneriez le duc, n'est-ce pas?" Vous n'aviez pas deviné cela, hein, Monsieur le rêveur?

Wilhelm leva vers de Querlain un regard étonné, mais où se peignait une vive reconnaissance.

—Alors c'est convenu, Wilhelm, dès demain je vous présente à Bernières.

—Ah! mon cher vicomte, que vous êtes bon! dit le duc en serrant les mains de son ami.

—Pardi, je le sais bien que je suis bon... et que tu rêves d'épouser une belle et noble Française! ajouta le vicomte en aparté.

V

Lorsque Suzanne rentra au château de Bernières elle était véritablement heureuse. Elle trouva le château rajeuni sous un dernier rayon d'automne; la chambre sombre où se tenait la comtesse de Fia-
velles lui parut moins triste qu'à l'ordinaire, et l'expression du visage de la jeune fille exprimait telle-

ment le bonheur et la sérénité, que la vieille comtesse en fut frappée; un mince sourire glissa sur ses lèvres pâles, elle assembla autour d'elle les plis de son vêtement fourré, et ses yeux gris qui se fixaient sur sa petite-fille avaient un pétilement inaccoutumé.

—Eh bien, ma chère enfant, lui dit-elle de sa voix mordante, comment avez-vous passé le temps des chasses chez les Querlain?

—Admirablement bien, répondit sans nul embarras la rieuse Suzanne, en s'asseyant vis-à-vis de la comtesse et appuyant ses deux petites mains croisées sur le bord de la table. Les chasses étaient splendides, grand'mère, les hôtes charmants, et je vous suis vraiment reconnaissante des heures agréables que vous m'avez procurées.

—Le vicomte Charles a été surtout d'une amabilité, appuya la gouvernante, en faisant de gros yeux à la comtesse. N'est-ce pas, demoiselle Suzanne, que c'est un charmant cavalier?

—Et qui dit le contraire? interrompit avec hauteur Mme de Fia-
velles, en regardant la gouvernante d'un oeil courroucé. Mlle de Monerville doit-elle remarquer si un gentilhomme est bien ou non, quand elle n'a pas l'approbation de son père?

La comtesse appuya ironiquement sur cette dernière phrase.

Mlle Clotilde resta interdite de ce changement dans les idées de la vieille dame, et Suzanne sentit comme un frisson glacé parcourir ses veines.

—Auriez-vous reçu des nouvelles

de mon père, Madame?

Pour toute réponse la comtesse tendit froidement une lettre à Suzanne, qui ne la prit qu'en tremblant. L'enveloppe de cette lettre écrite d'une main de femme et scellée aux initiales R. D., était la même que le facteur lui avait remise avant son départ pour Fontaine-Henry; la lettre venait de Paris, et Suzanne étonnée regarda sa grand-mère avant de tirer la lettre de l'enveloppe.

— Lisez, lisez, dit-elle.

La lettre contenait ces mots, toujours écrits de la main féminine:

Stradschin, le 16 oct. 1838...

Chère comtesse,

Etant tombé de cheval dernièrement je me suis foulé le poignet et prends un secrétaire pour vous écrire, ne pouvant le faire moi-même. La vie me semble bien triste loin de ma chère Suzanne, ma fille unique, et il me serait bien doux de l'avoir au moins pour quelques mois: qu'elle se prépare, car bientôt j'enverrai à Bernières un de mes bons amis, à qui vous pourrez la confier en toute sûreté. Je veux que Mlle Clotilde l'accompagne aussi.

Pardonnez-moi, comtesse, de vous priver momentanément de votre petite-fille, mais vous êtes si indulgente que vous absoudrez un père qui meurt d'envie de voir sa fille chérie.

Marquis Bertrand de
Monerville.

— Eh bien! interrogea Suzanne lorsqu'elle eut achevé de lire le message de son père; qu'en pensez-vous, Madame?

— Il n'y a rien à penser, chère enfant, dit froidement la vieille; il faut obéir au marquis, puisqu'il ordonne.

— Ah! Madame, il n'ordonne pas, il prie!...

— Je serais curieuse de savoir, par exemple, à quel bon ami votre père pense confier une jeune fille de dix-sept ans, naïve et sans expérience!

— Mais moi, Madame, je l'accompagnerai, ajouta timidement Clotilde.

— C'est vrai, dit rudement la comtesse en tournant vers Clotilde un regard où la haine se mêlait à la colère, vous avez tous trois raison, je n'ai plus rien à dire.

D'un geste elle congédia la gouvernante et la jeune fille. Dès que la porte du salon fut refermée sur elles, Suzanne saisit vivement le bras de la grosse Clotilde, qui allait pleurer, et, l'entraînant gaiement dans sa chambre:

— Allons, ma chère Clotilde, vas-tu te faire de la peine à présent pour un peu de fâcherie dirigée contre toi? N'es-tu pas contente de faire un aussi beau voyage avec ta petite Suzanne?

Et la jeune fille l'embrassait, plutôt par besoin d'épancher sa joie et aussi par tendresse réelle pour cette brave gouvernante.

— C'est un si beau pays, la Bohême! continua Suzanne; puis en elle-même: Lui aussi va en Bohême, et nous nous reverrons toujours; et

qui sait!... papa est si bon ! nous nous aimons tant; ne serais-je pas un jour Mme de Hohenfillen?...

Suzanne ne douta pas un instant que la lettre qu'elle avait envoyée à son père l'eût déterminé à la faire venir à Strdaschin. Strdaschin était, elle le savait par le vicomte de Querlain, à quelques lieues de Hohenfillen. Qui sait? le marquis de Monerville connaissait peut-être le jeune duc ? Pourquoi donc, en ce cas, Wilhelm ne s'en était-il pas fait un mérite auprès d'elle?

Toutes ces pensées tourmentaient fort Suzanne qui n'osa pas le lendemain descendre chez la comtesse. Celle-ci était dans une grande colère et faisait tirer des greniers une dizaine de malles que les filles de service étaient occupées à remplir depuis le matin; moitié riant, moitié pleurant du départ de leur jeune maîtresse, départ qui était une délivrance pour Suzanne, mais une tristesse pour les gens de la maison qui avaient souvent recours à sa bienveillante intervention auprès de sa sévère grand'mère.

Vers trois heures de l'après-midi le bruit d'un phaéton roulant sur le sable de l'avenue fit courir Suzanne à la fenêtre. Le vicomte de Querlain et le duc Wilhelm en descendirent et entrèrent au château. La jeune fille émue craignait que sa grand'mère ne reçût pas ces Messieurs. A son grand étonnement, un domestique vint lui dire que la comtesse la priait de descendre au salon. En entrant dans la chambre d'où elle avait presque été chassée la veille, Suzanne sentait

battre violemment son cœur de crainte et d'espoir, mais l'espoir reprit bien vite le dessus quand elle vit l'air aimable avec lequel sa grand'mère dissimulait sa fureur intérieure.

Après les salutations d'usage et quelques paroles banales prononcées de part et d'autre, la comtesse dit en s'adressant à Suzanne:

— Hélas! mon enfant, vous allez me quitter beaucoup plus tôt que je ne le croyais. L'ami que votre père accrédite près de moi pour vous accompagner, est le duc de Hohenfillen, et ce méchant duc, ajouta-t-elle en souriant, m'annonce qu'il part vendredi.

Suzanne stupéfaite, regardait alternativement la comtesse et le duc, sans comprendre; quant à de Querlain, il était rayonnant. Ce fut ce brave garçon qui dit à la jeune fille, en ôtant méthodiquement ses gants:

— Il est vrai, belle demoiselle, vous nous quittez, vendredi sous la conduite de ce cher Wilhelm; hier encore il ignorait l'honneur qui l'attendait, c'est une lettre de votre père, adressée de Gratz, qui l'en a prévenu ce matin.

— Comment, duc, vous connaissez mon père et ne me l'aviez pas dit? demanda Suzanne en se retournant vers Wilhelm jusque-là silencieux.

— Je n'ai pas l'honneur en effet de connaître le marquis de Monerville; profitant de l'occasion qui me fait me rendre en Allemagne, une de mes parentes, une amie de votre père, Mademoiselle, me prie instamment, en son nom, de me considérer comme votre frère, ce qui ne

m'est pas difficile, ajouta tendrement le jeune homme.

L'esprit de Suzanne, troublé un instant par cette nouvelle inattendue, devina aisément que cette amie de son père, celle qui avait écrit la lettre, ne devait être autre que Rotride; aussi lui fut-elle intérieurement reconnaissante et se reprochait-elle déjà les soupçons qu'elle avait eus contre elle.

Pendant toute la visite de Wilhelm, qui ne dura pas moins d'une demi-heure, la comtesse fut presque aimable; le duc et Suzanne furent à peu près silencieux, et de Querlain seul, par sa verve intarissable quand il s'agissait de sport, entretenait tant bien que mal la conversation.

Enfin les deux jeunes gens prirent congé de Mme de Fiavelle. un mince sourire glissa sur ses lèvres. Wilhelm s'inclina respectueusement devant Suzanne tandis que de Querlain lui serrait affectueusement la main; la jeune fille répondit à cette étreinte amicale par un de ses plus doux sourires.

Restée seule avec la comtesse, Suzanne se trouva bien troublée; mais sans avoir l'air de remarquer l'embarras de sa petite fille, Mme de Fiavelle s'inquiéta d'un air de sollicitude si les préparatifs du départ s'avançaient, et, sur la réponse affirmative, elle la pria de jouer au piano une sonate de Beethoven qu'elle affectionnait particulièrement et voulait entendre au moins une dernière fois... La soirée se passa ainsi, calme en apparence, mais bien orageuse si l'on avait consulté les coeurs des hôtes du

château de Bernières.

Le lendemain, vers dix heures du matin, Suzanne fut bien surprise quand on lui apprit que le vicomte de Querlain avait passé la matinée avec la comtesse, et que que celle-ci, après le départ du jeune homme, avait ordonné d'ouvrir le grand salon de réception situé au premier étage du château et qui était fermé depuis la mort de la marquise de Monerville.

Ouvrir le salon de réception! Suzanne n'en croyait pas ses oreilles, et cependant, en se penchant à la fenêtre, elle vit effectivement que tous les volets du salon qui dominaient le perron étaient ouverts, et les domestiques secouaient et époussetaient les meubles.

— Mon Dieu, mon Dieu, que va-t-il arriver? se demandait Suzanne toute émue et tremblante; quelle visite importante peut faire sortir ainsi grand'mère de ses habitudes! J'ai peur d'une entrave, je redoute un événement fâcheux que je ne puis prévoir.

Mlle Clotilde, entrant en ce moment chez Suzanne, doubla l'inquiétude de la jeune fille par ses soupirs et ses propos.

— La comtesse va monter au salon, dit-elle, Annette lui a mis sa robe de moire dauphin et son bonnet en point d'Angleterre, sans compter, ajouta-t-elle, que tous les valets ont mis la livrée de gala et que le jardinier a râtissé l'avenue du château. On a lavé les marches du perron, enlevé les toiles qui couvraient le tapis du grand escalier et mis des fleurs dans les vases: ah! mademoiselle, il va se passer ici

quelque chose d'extraordinaire!

Et la vieille gouvernante roulait de gros yeux dans de petits orbites, ce qui paraît difficile et se voit pourtant assez souvent.

— Sans compter, reprit Suzanne, vraiment affectée, sans compter que grand'mère ne m'a pas donné l'ordre, à moi, de m'apprêter, ce qui dit clairement que, si l'on ne veut pas que je paraisse, c'est que ce que l'on trame est contre moi.

— Évidemment...

La jeune fille et la gouvernante, égales en ce moment dans le péché qu'on nomme la curiosité, et qui est si bien ancré dans l'esprit des femmes que nulle n'a pu s'en défaire jusqu'à ce jour, se tourmentaient, se lamentaient jusqu'à l'heure où la comtesse était montée dans le salon, les domestiques à leur poste, la grille de l'avenue ouverte, elles virent entrer un élégant coupé, qu'elles reconnurent immédiatement pour celui du vicomte de Querlain. Il s'arrêta au perron, avant que Suzanne ait pu retenir un cri de surprise; le duc Wilhelm descendit du coupé et disparut par la porte, précédé par un valet qui courait l'annoncer.

— Le duc autrichien!

— Wilhelm! s'écrièrent à la fois les deux femmes, et, tandis que Clotilde s'éclipsait pour tâcher d'avoir auprès des domestiques de plus amples renseignements, Suzanne, troublée au dernier point, n'écoulant que son cœur plutôt que sa raison, se glissa hors de la chambre, longeant le couloir à pas de loup, arriva sans être vue au haut du grand escalier, à la porte du salon

même. Indécise, elle s'arrêta un moment, sachant qu'elle faisait mal... mais, poussée par une force invisible qui la dominait en ce moment, elle colla son oeil à travers la serrure; elle voyait tout aussi bien que si elle eût été dans le salon même.

VI

Wilhelm était assis sur un pliant vis-à-vis de la comtesse, tandis que la vieille Mme de Fiavelle, blottie dans un grand fauteuil Louis XV, en brocart de satin jaune, agitait machinalement un des glands de soie de la fenêtre auprès de laquelle elle se trouvait. Suzanne voyait pour la première fois de sa vie ce grand salon, veuf de ses housses et éclairé par le beau jour de cinq hautes fenêtres. Les meubles, les tentures d'un luxe digne du règne somptueux de Louis XIV étaient de satin jaune et or. Un tapis de Gobelins aux armes des Bernières couvrait le plancher, tandis que, sur le mur tendu de satin faisant face à la vaste cheminée de marbre guillochée d'or, le portrait de la belle marquise de Monerville semblait présider par son sourire et son doux regard à l'entretien qui devait avoir lieu.

Suzanne embrassa d'un regard tout cet assemblage de luxe pour elle bien peu intéressant, et ses yeux se fixèrent sur Mme de Fiavelle comme pour lire sa pensée; mais le visage de la vieille dame était impassible comme celui du portrait de la marquise, seulement l'un était dur, l'autre était doux et triste.

Dans le premier moment l'émotion de la jeune fille était trop forte pour qu'elle pût entendre la conversation, et les battements précipités de son cœur couvraient le bruit des voix en absorbant ses forces; cependant peu à peu elle reprit le dessus et entendit la voix claire de la comtesse, qui disait:

—Certainement, monsieur le duc, je ne doute pas de la valeur du choix que le marquis a fait en vous confiant sa fille; permettez qu'en mère prudente et dévouée je vous entretienne au sujet d'une visite que m'a faite ce matin le vicomte de Querlain.

A ces mots, le duc s'émut visiblement.

—Chales de Querlain, continua la comtesse, est presque mon enfant; mon estime pour sa mère, mon amitié pour lui, m'avaient fait espérer qu'une union cimenterait notre affection: en envoyant Mlle de Monerville assister aux chasses, je pensais avancer le mariage; ... mais il n'en a pas été ainsi: je le sais à présent, le vicomte de Querlain renonce à la main de Suzanne, il m'a prié de vous regarder comme plus à même de faire le bonheur de ma fille...

—Comtesse...

—Il m'a fait part des sentiments plus qu'affectueux que vous lui avez exprimés au sujet de Suzanne. Une Monerville est digne par son rang et sa noblesse des plus illustres alliances... et comme le marquis m'a écrit dernièrement une longue lettre d'éloges à votre sujet, "lettre que je me suis bien gardée de montrer à ma petite-fille, je sens

qu'il est tout disposé à vous accorder une haute marque d'estime; je pense, monsieur le duc, qu'il est mille fois plus convenable, ayant de l'affection pour Suzanne, que vous l'accompagniez comme son mari, et non comme son tuteur, ce qui ferait sourire, car vous êtes bien jeune encore.

A peine Mme de Fiavelle eut-elle achevé cette tirade, que Suzanne transportée fut sur le point d'ouvrir la porte et de se jeter dans ses bras pour la remercier; mais, voulant assister jusqu'au bout à cet entretien si cher à son cœur, elle se contenta d'envoyer des baisers à sa vieille grand'mère, ce qui était bien rare, pour ne pas dire unique jusqu'à ce jour. Cependant Wilhelm gradait le silence; l'émotion sans doute, oui l'émotion, car des larmes roulaient dans ses yeux.

—Ah! Madame la comtesse, s'écria-t-il enfin en se jetant aux genoux de Mme de Fiavelle, et saisissant sa main, ah! Madame, que vous me déchirez le cœur sans le savoir!

La comtesse, ébahie, le regardait sans comprendre.

—Hélas! que tout ce que vous me dites est bien dans ma pensée! que je serais heureux si...

—Que veut dire cela? Monsieur, dit la comtesse en retirant froidement sa main.

—Dieu m'est témoin, dit le jeune homme avec admiration, sans quitter son humble posture aux pieds de la vieille dame, Dieu m'est témoin que je n'ai rien fait pour être aimé de Mlle Suzanne, et elle ne m'aime pas certainement... Quant

à moi, oh! dès que je l'ai vue, mon coeur a été et sera toujours à elle, ma fortune; mon nom, tout cela n'est rien à l'idée trop belle pour moi de la posséder...

—Eh bien! puisque je vous dis...

—J'ai bien entendu, Madame, vous êtes mille fois bonne (le pauvre duc sanglottait et baisait le bas de la pelisse de la comtesse), mais ce bonheur m'est interdit, je ne puis... je ne dois... je suis déjà fiancé, Madame.

—Alors M. le duc de Hohenfillen s'est joué de nous! s'écria la vieille comtesse d'une voix retentissante, en se soulevant sur le coude, le regard hautain et enflammé; vous avez oublié qui vous outragez, monsieur l'Allemand, et c'est la première fois que nos ancêtres rougiront d'une insulte!

Sous le regard de feu de la comtesse irritée, Wilhelm se redressa de tout son haut, et levant fièrement la tête:

—Pardon, Madame, vous vous trompez, personne n'est insulté ici; s'il y a une victime, c'est moi; permettez-moi de m'en expliquer, les ducs allemands savent ce qu'ils vous doivent. Si de Querlain ne m'avait trahieusement arraché mon secret, il serait resté caché au fond de mon coeur pour ne mourir qu'avec moi. Le vicomte m'a trahi, il est venu sans mon consentement; il ne sait pas les graves empêchements qui me lient, il ignore ma vie. Puisqu'il faut m'expliquer, je ne crains pas de me fier à votre discrétion, et je pense que, lorsque vous saurez pourquoi je ne puis épouser Mlle de Monerville, vous

me rendrez votre estime.

—Parlez, Monsieur le duc.

Wilhelm se laissa tomber sur le coin d'un sofa et dit:

—Il est inutile, comtesse, de vous parler de mon enfance, qui s'écoula sans incident jusqu'au jour où mon père mourut dans ce même château de Bernières en 1815. Le duc de Hohenfillen, riche héritier d'une des plus belles terres de la Saxe, n'avait d'autres héritiers que moi et une petite nièce, fille de son frère, alors âgée de cinq ans! Cette enfant, orpheline et confiée aux soins de mon père, fut privée de sa dot, s'élevant à deux cent mille florins, qui sont les trois quarts de notre fortune, jusqu'à sa majorité, par une fantaisie de mon père; par une fantaisie de lui aussi, je ne dois toucher le restant de ma fortune que si j'épouse ma cousine Rotride, veuve. Si le duc n'avait pas été un homme qui fût renommé par son génie et son grand coeur, nous aurions pu supposer qu'un accès de folie avait pu seul le disposer à de si étranges exigences. Pourquoi épouser ma cousine quand elle serait veuve? Etait-ce pour me priver totalement de ma fortune si elle mourait avant son mari? Etait-ce pour me forcer au célibat? Quoi qu'il en soit, Rotride épousa, il y a trois ans, le général von Despfert, riche propriétaire des environs, qui est mort l'année dernière d'un coup d'apoplexie: voici Rotride veuve, et elle a vingt-huit ans; il faut que je l'épouse, car la malédiction de mon père me poursuivrait toute ma vie, et toute la Bohême me désapprouverait. Malgré mon coeur qui sai-

gne, malgré l'avenir plein de bonheur que vous m'offrez, il faut obéir à cet ordre d'outre-tombe, ordre fatal qui menace de me dérober ou mon honneur ou mon amour. A présent, comtesse, ne me croyez-vous plus digne de votre estime, et pardonnez-vous ma faiblesse? Quand tout à l'heure, en voyant si près de moi cette réalisation de mes rêves, j'ai été presque fou de désespoir...

— Je vous rends mon estime, duc, dit la comtesse en tendant sa main à baiser à Wilhelm, qui la saisit et la baisa respectueusement.

Pendant ce temps, Suzanne, spectatrice invisible, avait assisté à toute cette scène. Pâle, anxieuse, les paroles de Wilhelm étaient entrées dans son cœur comme des coups de poignard. La douleur, la désillusion étriquaient son front de leurs doigts inflexibles, courbant sa jolie tête affaissée sur le panneau de la porte, à laquelle ses mains se cramponnaient; les larmes jaillissaient de ses yeux et troublaient sa vue, sa respiration devenait difficile et, à peine eut-elle entendu le nom de Rotride que, par respect pour elle, voulant fuir, elle tâcha de s'éloigner; ses genoux fléchirent, elle fut obligée de se soutenir au bouton de cuivre de la porte du grand salon. Lorsque Wilhelm eut achevé de parler, comme si ses paroles seules l'animaient encore, Suzanne perdit tout à fait connaissance; ses mains se crispèrent par une dernière volonté autour du bouton de la porte, soutenant tout le corps inerte de

la jeune fille, mais bientôt ses forces la trahirent, et elle tomba lourdement sur le plancher...

Au bruit de sa chute, la comtesse tressaillit, et Wilhelm s'élança pour ouvrir la porte; le corps de Suzanne lui barra le passage.

— Hélas! hélas! s'écria-t-il en prenant la jeune fille dans ses bras et la portant sur un sofa près de Mme de Fiavelle; elle a tout entendu.

— Alors elle vous aime, ajouta la comtesse d'une voix émue, en promenant son regard sur le visage bouleversé de sa petite-fille. Si vous êtes véritablement un bon gentilhomme, je ne vous demande qu'une chose, monsieur le duc.

— Parlez, Madame.

— Vous partirez immédiatement seul pour l'Allemagne, vous direz au marquis que sa fille est souffrante; je me charge du reste.

— Ah! Madame, croyez-vous que?

— C'est votre devoir, monsieur le duc.

Le pauvre Wilhelm s'inclina sans rien dire, jeta un dernier regard sur le corps inanimé de sa bien-aimée et, descendant vivement l'escalier, se jeta dans son coupé, en ordonnant d'aller à Caen au triple galop.

VII

Qu'il est doux de voyager lorsqu'on est emporté rapidement dans une molle berline, dont les quatre chevaux font voler les pierres du chemin sous les fers de leurs pieds, et entourent la voiture d'un tourbillon de poussière; lorsque les

routes sont larges, la vue pittoresque, que l'on traverse avec la vitesse d'un rêve les collines et les vallons, rasant les précipices, traversant le pont sonore des rivières qui sillonnent la campagne, et tout cela sans fatigue pour le corps, doucement étendu sur les coussins de la voiture; les grelots des chevaux, le cliquetis du fouet, interrompant seul la monotonie de votre solitude momentanée. Certes il est bien doux de voyager ainsi, et lorsque dans le lointain, de quelque castel environnant un châtelain ennuyé voit passer une chaise de poste ainsi emportée par le galop des chevaux, il laisse son livre s'échapper de ses mains, oubliant pour un instant ce cher castel, où tout lui appartient, lui sourit; il envie le sort de cet inconnu qui est dans la berline et, sans savoir le but de cette course furibonde, il s'écrie: Ah ! qu'il est doux de voyager !

Cependant ceux qui auraient pu formuler ce désir en voyant passer une semblable berline vers la fin du mois d'octobre dans les vallons fertiles de la Bohême, ne se seraient pas écriés à tort.

Au fond de la berline bleue, la tête appuyée sur les coussins de la voiture, laissant errer son regard à travers les vitres fermées, une belle jeune femme était assise. D'innombrables cheveux bruns encadraient son visage frais comme une rose de Bengale; ses grands yeux noirs, aux longs cils soyeux, ne manquaient ni de tendresse ni de charme, et sa bouche souriante laissait entrevoir des dents blan-

ches. Cette jolie compagne ne semblait pas avoir pu dérider le voyageur qui l'accompagnait, et dont la figure triste et morose contrastait avec le gai visage de la jeune femme.

—Quelle heure est-il, Wilhelm ? demanda-t-elle en se tournant vers son compagnon. Voyant qu'il ne répondait pas, elle tira la montre du jeune homme du gousset de son habit et l'ouvrit. Trois heures ! Enfin dans quelques instants nous serons à Hohenfillen...

—Ah ! pardon, Rotride, dit le jeune homme en saisissant la montre, pardon, vous vouliez savoir l'heure, je n'avais pas entendu; il est...

—Trois heures, je vous l'ai dit, mon cher cousin.

—Et quel jour ?

—Comment quel jour ?

—Oui, quel jour sommes-nous aujourd'hui ?

—Mais vendredi, mon cher Wilhelm ! vous me faites peur vraiment avec vos questions; ne savez-vous plus que nous sommes partis de Paris lundi dernier ?

—Ah ! c'est vrai.

—Et quel jour avez-vous quitté Bernières ?

—Bernières ?

—Oui.

Le jeune homme se souleva dans la voiture et regardant sa compagne :

—Rotride, ne me parlez jamais de... ce village.

—C'est bien, mon cousin.

—Une fois pour toutes.

—Oh ! mon Dieu, que vous m'effrayez, Wilhelm ! vous êtes fou, mon pauvre ami, fou à lier, et j'ai

fait cinq jours de voyage avec un fou! ah! mon Dieu, moi qui en ai si peur!...

Cette fois le visage de la jeune femme prit une expression de terreur profonde.

—Voyons, chère Rotride, dit plus doucement Wilhelm de Hohenfillen, ne dites pas de choses pareilles; je ne suis pas fou, et la preuve que j'ai toute ma raison, c'est que j'aperçois notre cher domaine sur le haut de la colline là-bas.

En effet, sur le sommet du coteau la masse imposante du château de Hohenfillen se profilait sur le ciel pur.

—Mon bon Wilhelm, puisque vous n'êtes plus fou, reprit en souriant la jeune femme, il faut que je vous annonce que vous trouverez de charmants voisins près de chez vous. Un entre autres que je me promets de vous présenter, mais dont je veux garder le nom secret; il vous connaît déjà, tant j'ai parlé de vous lorsque vous étiez à Vienne.

—C'est ce fameux "vieil ami", que vous aimez tant et dont vous me parliez si souvent dans vos lettres?

—Lui-même.

—Et pourquoi ne m'en avez-vous pas parlé une fois que nous nous sommes rencontrés à Vienne?

—Je n'y ai plus pensé...

—Ah! Rotride, vous me cachez quelque chose?

—Mais, mon cher cousin...

—Son nom, au moins?

—Vous le saurez bientôt.

En ce moment la berline touchait au village de Hohenfillen et s'arrê-

ta. Au commencement de la route un élégant break, dans lequel se tenait un monsieur à l'air distingué, attendait. En voyant arrêter la berline, le monsieur sauta hors du break et, ouvrant la porte de la voiture, aida Rotride à sortir, tandis que celle-ci s'écriait: "Ah! cher marquis, que c'est aimable à vous d'être venu à notre rencontre!"

—Chère dame, je soupire depuis trop longtemps après votre arrivée pour ne pas être accouru au-devant de vous, dit le marquis en baisant tendrement les mains de Rotride.

—Et voici mon cousin Wilhelm, que je vous présente, dit-elle, en se tournant vers le duc, qui était resté à l'écart, examinant le marquis d'un air effaré. Mais à peine celui-ci eut-il vu le duc de Hohenfillen qu'il s'écria:

—Comment, il vient avec vous et il n'amène pas Suzanne?

—Suzanne! s'écria Wilhelm en bondissant vers le marquis, qui parle de Mlle de Monerville!

—Moi, Monsieur, qui suis son père... Ne lui avez-vous donc pas dit que j'étais le marquis de Monerville, chère dame?

—Je gardais cette surprise à mon cousin, je lui ai parlé de vous, je lui ai écrit d'amener mademoiselle votre fille puisqu'il était à Bernières, et, au lieu de me répondre, il est arrivé le lendemain à Paris, pâle et défait, ne me disant qu'un mot: "Partons, partons!" Je n'ai pu en savoir davantage.

Ce disant, Rotride monta en break.

—Que veut dire cela, Monsieur? interrogea le marquis en s'avan-

cant vers Wilhelm; je serais curieux de savoir quel empressement vous a fait si vite quitter Paris ou plutôt fuir Bernières?...

—Malgré tout le désir que j'aurais de vous satisfaire, monsieur le marquis, j'ai promis à Mme de Fia-velle de ne rien vous dire avant qu'elle ne vous ait écrit; elle vous dira pourquoi mademoiselle votre fille ne m'a pas accompagné.

—Ah! de grâce, duc, ne faites pas ainsi languir un pauvre père; mon enfant est morte peut-être?...

—Pour cela, je puis vous assurer que Mlle de Monerville est très bien portante.

En disant ce mensonge pour rassurer le marquis, Wilhelm se rappelait la pâle figure de Suzanne étendue sur le sofa du grand salon de Bernières.

—Alors?... un caprice de la vieille grand'mère?

—Sans doute, Monsieur le marquis.

—Ah! elle me le paiera, par exemple, dit le gentilhomme rassuré et prenant place en face de Rotride; je trouverai bien un moyen de la faire venir ici.

—Je l'espère, Monsieur, dit simplement le duc, en s'asseyant près de M. de Monerville.

Le break partit au galop, et le marquis entretint toujours la conversation avec Rotride, qui lui répondait par de gais sourires et de spirituelles saillies. Toute la grâce féminine se trouvait réunie dans cette charmante veuve, qui brillait par son esprit tout autant que par sa beauté.

On arriva ainsi au château de

Hohenfillen. C'était un domaine du moyen-âge, dont les fossés, jadis pleins d'eau, étaient comblés de gazon, que tapissaient les tardives fleurs de l'automne. Les hauts murs gris, percés de rares fenêtres, en forme d'ogives, étaient littéralement couverts de vigne vierge, rouge comme le bronze, dont les reflets miroitaient aux rayons du soleil. Dans la cour principale, les laquais, les femmes de service, quelques paysans, accourus au-devant de leurs maîtres, s'empressèrent autour du break. Le marquis de Monerville, qui semblait être de la maison, offrit son bras à Rotride pour franchir le seuil de l'auguste demeure.

Le dîner était servi dans la grande salle à manger, ornée de ces magnifiques tapisseries dont le moyen-âge a laissé de si beaux échantillons. Trois couverts sur l'immense table de chêne auraient paru tristes peut-être, si les fleurs et les bougies n'avaient animé le repas. Rotride fut enjouée comme toujours, le marquis de Monerville galant comme un vrai gentilhomme Louis XV. Wilhelm seul faisait tâche sur ce gai tableau d'un retour longtemps souhaité. Et le marquis de Monerville, auquel Rotride avait sans doute fait un portrait flatteur de son cousin Wilhelm, le trouvait moins aimable qu'il ne le supposait.

Mais le duc de Hohenfillen pouvait-il être souriant et indifférent quand il pensait à tous les événements survenus pendant son séjour à Bernières? pouvait-il de gaieté de coeur choquer son verre de Bo-

hême contre celui du marquis, qu'il aurait tant voulu appeler son père!

Rotride ni le marquis ne pouvaient supposer le chagrin qui rongea le cœur du pauvre jeune homme; ils le trouvaient maussade, et il n'était que malheureux. Que de gens passent ainsi dans le monde pour avoir un caractère froid, et sont antipathiques parce que leurs douleurs intérieures se reflètent confusément sur leur visage!

Après le dîner, on s'assit auprès de la haute cheminée où brûlaient déjà de grosses bûches de sapin; on était à la veille de novembre, et le vent gémissait dans les longs couloirs du domaine de Hohenfilten, apportant avec leur triste plainte l'annonce de l'hiver.

Malgré sa préoccupation, Wilhelm remarqua la sympathie que sa cousine Rotride semblait éprouver pour M. de Monerville, les innocentes coquetteries qu'elle lui adressait, sans s'inquiéter de la présence de son fiancé. Il vit aussi que le marquis, qui pouvait avoir à peine quarante ans, était un homme encore charmant et digne d'être aimé, qu'il était fort poli pour sa cousine, et que, si un testament ne les liait l'un à l'autre, malgré eux et contre leur goût, Rotride n'aurait pas été fâchée de rendre la liberté à Wilhelme pour épouser le marquis de Monerville.

Lorsque dans la soirée, M. de Monerville ayant pris congé de ses hôtes, Rotride vint s'asseoir auprès de son cousin, celui-ci lui dit franchement:

—Avouez, ma chère amie, que

mon père a eu une bien triste pensée le jour où il a voulu nous unir...

—Le fait est que pour moi, cher Wilhelm, j'abandonnerais les deux cent mille florins qui me reviennent pour avoir la liberté...

—D'épouser M. de Monerville?

—Pourquoi pas! dit simplement Mme de Derspfert. Je suis d'un caractère fort gai, vous êtes triste comme un bonnet de nuit, le marquis a des sentiments qui s'accordent parfaitement avec les miens, et je suis sûre que, si je me mariais avec lui, vous seriez l'homme le plus heureux du monde.

—Peut-être...

—Pourquoi ne pas l'avouer aussi franchement que moi, Wilhelm? dit la jeune femme en posant amicalement la main sur l'épaule de son cousin. Craignez-vous de blesser ma susceptibilité féminine, en avouant que vous préférez une autre personne?... Depuis votre voyage à Vienne, où vous êtes resté un an, et celui de Bernières où vous êtes resté dix jours, vous avez complètement changé d'allures envers moi. Lorsque j'étais mariée, vous me traitiez aussi affectueusement qu'une soeur, et j'étais fière de votre amitié, mon cher Wilhelm, car je vous aime comme mon frère.

—Et depuis mes voyages, que suis-je devenu? demanda le duc qui essaya de sourire.

—Depuis que je suis veuve, vous êtes avec moi d'une réserve extrême, contraint et malheureux, cela se voit; la peur de m'épouser vous saisit au cœur et vous paralyse... Pauvre cousin, ne craignez rien, vous ne m'épouserez pas...

—Et ma fortune, et la volonté de mon père?

—Vous obtiendrez l'une et j'obtiendrai à l'autre, soyez-en certain.

—Comment cela?

—C'est mon secret! dit gaiement Rotride en s'en allant. Bonsoir, Monsieur le duc.

VIII

Le duc de Hohenfillen était vraiment très inquiet de savoir ce qui s'était passé à Bernières après son départ; malgré sa réserve habituelle, il ne put s'empêcher d'écrire à son ami Charles de Querlain, pour avoir des nouvelles de Mlle de Monerville.

Pendant que Wilhelm envoyait son message en France, la comtesse de Fiavelle écrivait la lettre suivante au marquis, son gendre:

Bnières, 30 Oct. 1838.

Monsieur le marquis,

Vous devez être étonné que Suzanne n'ait pas accompagné le duc de Hohenfillen et sa cousine Mme de Derpfert, ainsi que vous en avez exprimé le désir. Quant à moi, malgré la peine que je ressentais à me séparer de ma petite-fille, j'avais tout hâté pour son départ. La veille, M. de Querlain (dont vous connaissez l'attachement à ma famille), me prévint que le jeune duc auquel je devais confier Suzanne jusqu'à Paris ressentait pour elle un vif attachement, et que cette sympathie était réciproque. Vous pensez, Monsieur le marquis, qu'après

cette confiance je ne pouvais consentir à faire partir votre fille sans avoir eu préalablement un entretien avec le duc. Cet entretien, très pénible pour mon orgueil, m'apprit que M. de Hohenfillen était fiancé avec sa cousine. Qu'auriez-vous fait à ma place, Monsieur le marquis? Je priai le duc de partir seul et de renoncer à servir de tuteur à Suzanne. Au moment où il franchissait le seuil de la porte du grand salon, le duc aperçut Suzanne évanouie; elle avait écouté à la porte, et avait été punie bien cruellement de cette curiosité, car elle savait à présent que le duc n'était pas libre...

J'ai prodigué à ma chère petite-fille tous les soins possibles; elle est mieux aujourdhui, mais encore bien triste et bien faible. Ecrivez-moi, Monsieur le marquis, ce que vous déciderez au sujet de Suzanne, et recevez en attendant mes salutations distinguées.

Signé: **Clorinde**,
comtesse de Fiavelle.

On comprend qu'une pareille nouvelle émut le marquis; il était loin de s'attendre à ce que sa chère Suzanne eût de l'affection pour le duc de Hohenfillen. Bien embarrassé sur ce qu'il devait faire, M. de Monerville résolut de demander conseil à son amie Mme de Derpfert.

La comtesse Rotride était une femme supérieure comme esprit et d'un coeur excellent. Depuis deux ans qu'il la connaissait, il découvrait en elle des qualités éminen-

tes: la piété, la charité, l'oubli d'elle-même, autant de droits au respect et à la sympathie. M. de Monerville se disait qu'en réalité le duc de Hohenfillen était bien heureux d'avoir une semblable fiancée et ne voyait qu'elle capable de lui donner un bon conseil.

Le lendemain du reçu de cette lettre qui l'avait si profondément étonné, le marquis monta un de ses meilleurs chevaux et se rendit à Hohenfillen. La distance qui séparait Hradschin, le village où vivait l'ex-roi de France et ses fidèles, du château de Rotride, pouvait être franchie en moins d'une heure. M. de Monerville, excellent cavalier, arriva au moment où la châtelaine, vêtue d'une élégante amazone de drap et coiffée d'un chapeau à haute forme, s'apprêtait à faire une promenade à cheval.

—Je ne veux pas vous priver d'une excursion chez vos pauvres, dit le marquis, après avoir salué la comtesse; je sais que vous ne sortez que pour faire des heureux, et, plus favorisée que Titus, vos journées ne s'écoulaient jamais sans avoir accompli une bonne action...

—Eh bien! cher marquis, dit en souriant Rotride, vous en êtes aujourd'hui pour vos frais d'amabilités et vos compliments: je n'allais pas voir mes chaumières, mais rendre une visite d'affaire au notaire de notre famille, qui est à Prague. Si vous voulez m'accompagner jusque-là, le chemin me semblera bien plus court...

—C'est un honneur que je n'aurais garde de refuser...

Le marquis chevaucha donc aux

côtés de la comtesse; ils étaient suivis tous deux par leurs grooms.

—Vous êtes bien pressée de connaître l'issue du testament de feu votre oncle, dit M. de Monerville, qui devinait le sujet de la visite que Rotride allait faire à son notaire; je comprends votre impatience de vous unir à votre cousin, continua le marquis avec un soupir; c'est un charmant garçon...

La comtesse éclata de rire.

—Décidément, cher marquis, vous êtes peu perspicace aujourd'hui; vous croyiez que j'allais chez mes pauvres, et c'est à Prague que je me dirige; à présent vous pensez que je vais chez le notaire pour presser mon mariage, quand, au contraire, je vais tâcher de le reculer indéfiniment...

—Serait-ce possible?

—Je vous ai raconté, n'est-ce pas, l'étrange fantaisie de feu mon tuteur, le duc de Hohenfillen, qui désirait que j'épousasse son fils quand je serais veuve, c'est-à-dire le plus tard possible, ou peut-être jamais, car le général Derspferf aurait pu me survivre.

—Sans aucun doute, voilà une singulière clause de testament, dit le marquis rêveur.

—Enchaîner son fils, tout en me laissant ma liberté, continua la comtesse, c'était là sans doute le désir de mon tuteur... Mais dans quel but? j'y ai pensé longtemps, sans trouver la pensée qui avait pu le guider.

—Une question d'intérêt sans doute, fit le marquis, que cette affaire préoccupait beaucoup, on le

pense, tout autant pour sa fille que pour lui...

—J'y ai songé comme vous, répondit Rotride; mais ce n'est pas cela: le duc de Hohenfillen tenait à ce que Wilhelm suivit la carrière des armes, et une femme, vous le savez, empêche quelquefois de s'y adonner tout à fait... Il espérait que son fils arriverait à un haut grade comme lui, et se marierait tard ou jamais... Le duc de Hohenfillen, très malheureux en ménage, avait horreur du mariage.

—Et pourquoi le duc de Wilhelm n'a-t-il pas embrassé la carrière de son père? demande M. de Monerville.

—L'homme propose et Dieu dispose, vous le savez, marquis; cet enfant que le général de Hohenfillen destinait à la guerre, a toujours eu horreur des armes; les sciences mécaniques voilà tout son bonheur; il s'occupe de la construction de ces lignes ferrées, qui, dit-on, couvriront toute l'Europe, en ralliant entre eux tous les pays qui la composent...

—Vous pouvez parler des chemins de fer?

—Dui. Le duc Wilhelm est un des promoteurs de cette affaire en Autriche; il use de toute son influence auprès du gouvernement pour obtenir la concession de quelques lignes de chemin de fer, démontrant leur utilité pour l'extension du commerce et les relations extérieures... Je vous avouerai que pour moi, dit la comtesse Rotride, en cinglant doucement son cheval, je ne me déciderais que difficilement

à voyager ainsi enfermée dans un wagon traîné par une singulière machine... j'aurais peur... je préfère ma bonne berline ou mon cheval...

—Ainsi le vœu du général s'est trouvé anéanti, malgré la clause de son testament relative au mariage? demanda M. de Monerville, intéressé à connaître l'issue de cette révélation.

—Mon Dieu, oui, et c'est pour-quoi je vais voir aujourd'hui mon notaire et mon avocat, tous deux hommes fort capables, pour tâcher de savoir si je ne pourrais pas libérer mon pauvre cousin de la rude nécessité de m'épouser...

—Oh! que dites-vous, comtesse, "rude nécessité!" il doit être si heureux au contraire...

—Non, il est bien triste, le pauvre garçon, surtout depuis son dernier voyage à Bernières...

—Pourrais-je sans indiscrétion vous demander ce que le duc allait faire dans le Calvados? Chère madame, ... pardonnez-moi si je vous semble si indiscret; mais il s'agit d'un événement qui me touche de fort près et dont je voulais justement vous instruire aujourd'hui...

—Vous m'effrayez! je suis prête du reste à vous répondre sans détour, cher marquis, car si vous vous trouvez mêlé à mon secret, je suis sûre à l'avance que vous serez discret...

—Vous pouvez y compter.

—Le duc de Hohenfillen n'allait pas à Bernières uniquement pour assister aux chasses de son ami le vicomte de Querlain, non plus que mon voyage de France n'avait

pour but l'état de ma santé, (je me suis, grâce à Dieu, toujours bien porté), il s'agissait, je puis vous l'avouer maintenant, d'aller retrouver une forte somme d'argent cachée dans le parc de la comtesse de Fiavelle, votre belle-mère...

—Voilà qui est romanesque...

— Et presque'incroyable, n'est-ce pas? il n'y a que les bohémiens, peuple poétique et tranquille pour avoir l'idée de laisser un trésor enfoui pendant de longues années...

Ah! je crois me rappeler en effet, dit M. de Monerville, que le château de Bernières ofrit l'hospitalité à des nobles officiers, lors de l'entrée des armées alliées...

—Justement. Le duc de Hohenfillen mourut à Bernières, et confia à son ordonnance le soin d'enterrer un coffret qui contenait une assez forte somme. Cet argent m'appartenait, et mon tuteur exigea qu'il ne me fut remis qu'à ma majorité. Voilà pourquoi Wilhelm m'a accompagné en France, et est allé à Bernières...

—Où il a rencontré ma fille, ma chère Suzanne qui avait découvert son coffret...

—Que dites-vous? s'écria Rotride surprise, Wilhelm ne m'a pas soufflé mot de cet incident...

—Quoi! il ne vous a pas parlé de la scène du pavillon et de sa visite à la comtesse de Fiavelle!

— Pas du tout! Lorsque je lui écrivis votre désir de nous voir accompagner votre fille, il me répondit qu'il avait eu l'honneur d'être présenté à la comtesse de Fiavelle, et que la semaine suivante il arriverait à Paris avec Mlle de Monervil-

le. Simple lettre, qui ne me donnait point le moindre soupçon sur une rencontre fortuite... La semaine suivante, Wilhelm arriva en effet à mon hôtel, mais il était seul. Son air agité, ses paroles incohérentes, quand je lui demandai pourquoi Mlle de Monerville ne l'accompagnait pas, me semblèrent un peu suspectes...

—Chère Rotride, dit le Marquis, en approchant davantage son cheval de celui de Mme de Derspfert, lorsque je venais aujourd'hui au château, c'était justement pour vous parler de l'issue de ce malheureux voyage à Bernières, je dis malheureux, car Wilhelm aime ma fille et en est aimé...

M. de Monerville s'attendait à une vive surprise de la part de la comtesse, il n'en fut rien. Elle était soucieuse et semblait réfléchir, le Marquis pensa un instant que cette brusque révélation lui avait peut-être fait de la peine, mais il fut bientôt certain du contraire, quand Rotride, élevant vers lui son beau visage que colorait un vif incarnat, dit en souriant:

—La Providenec est insondable dans ses desseins bénis, nous devons la respecter et l'admirer, tandis que le duc de Hohenfillen, par un caprice orgueilleux, liait nos deux vies, à Wilhelm et à moi, nous rendant insupportable l'un à l'autre, la Providence agit autrement, on a bien raison de dire, l'homme propose et Dieu dispose!

—Mais, chère madame, je ne comprends rien à ce que vous dites, murmurait le pauvre Marquis, suivant avec peine Rotride qui che-

vauchait au galop dans les rues larges et désertes de Prague, vous parlez pour moi d'une façon énigmatique, je vous jure...

— Vous comprendrez plus tard, Marquis, je vous dirai à vous, comme à Wilhelm, soyez gai et espérez en Dieu, la fin de nos épreuves n'est pas éloignée.

— Vous croyez, ah ! dites-moi comment?...

— Non, non, répéta Rotride pour la seconde fois, en descendant chez son notaire, et congédiant M. de Monerville d'un geste amical, tout cela est mon secret!

IX

Prague, (mes chères lectrices ne l'ignorent point), est la capitale de la Bohême, aujourd'hui simple capitaneat sous la puissance de l'Autriche. Ville forte, bien bâtie, et d'antique origine, qui fut le théâtre des troubles religieux des plus graves, suscités au commencement du XVe siècle, par Jean Huss, recteur de l'Université. Prague joua encore un très grand rôle dans la guerre de Trente ans, car c'est là qu'eut lieu la fameuse "défenestration", début de la guerre (1618). Fort bien fortifiée, Prague soutint plus d'une attaque contre les Autrichiens et les Prussiens. Depuis 1833, le roi Charles Xet sa famille avaient trouvé asile au château de Hradschin, près Prague, et c'est grâce à ce royal voisinage que la châtelaine de Hohenfillen avait eu l'occasion de connaître le marquis de Monerville.

Comme tous les exilés, (et parti-

culièrement les Français qui adorent leur patrie), le marquis était fort triste. Toujours aux ordres de son roi, il ne le quittait guère que pour faire une promenade à cheval dans les environs de Prague.

Bon et généreux, il n'éprouvait quelque joie que lorsqu'il allait soulager les malheureux. C'est en allant un jour dans une chaumière des environs de Hohenfillen que le marquis rencontra pour la première fois la comtesse. Depuis longtemps déjà, il entendait parler d'elle par ces braves paysans qui trouvaient en leur châtelaine une soeur affectionnée et charitable ; il apprit que, jeune et belle, Rotride n'avait d'autre bonheur que de faire des heureux. Son veuvage, en la condamnant à porter un long deuil, devint pour la comtesse une nouvelle source de charité: grâce à ses soins, des écoles s'étaient ouvertes dans les environs, et là les enfants trouvaient non seulement l'aliment de l'esprit et de l'âme, l'instruction et la religion, mais encore des vêtements propres, et de menus cadeaux distribués aux plus sages. Jamais hiver rigoureux ne vint apporter à Hohenfillen le désespoir et la maladie. Le bois était réparti également entre toutes les chaumières, le pain et la bière n'y manquaient pas; quant aux habits de laine, ils étaient confectionnés à l'avance par toutes les femmes du canton, lesquelles, payées pour cet ouvrage qui leur était destiné, tricotaient l'été les vêtements d'hiver.

Il se trouva naturellement que Rotride à son tour entendit nommer le marquis de Monerville com-

me le meilleur des gentilshommes, et lorsqu'ils se rencontrèrent par hasard un matin au chevet d'un vieillard auquel ils prodiguaient leurs soins, le marquis et Rotride se connaissaient et s'estimaient depuis longtemps.

Deux âmes aussi semblables dans la vertu ne pouvaient que sympathiser. La comtesse de Derpsfert autorisa bientôt le marquis à venir au château de Hohenfillen; elle recevait fort peu, mais il devint sans peine du nombre des privilégiés qui faisaient, avec le curé, sa partie de "tarok (Jeu de cartes allemand).

Franche et loyale, Rotride raconta au marquis la singulière fantaisie de son tuteur, qui la forçait à devenir contre son gré, l'épouse de Wilhelm, son cousin, lequel depuis près de deux ans, parcourait l'Autriche pour propager les chemins de fer.

Nos lecteurs savent maintenant comment le père de Suzanne et la fiancée de Wilhelm s'étaient connus; il ne nous reste plus qu'à continuer le cours de notre récit que nous avons abandonné au moment où Rotride mettait le pied chez son notaire.

Pendant que la comtesse se rendait à Prague, Wilhelm faisait atteler un petit poney-chaise, qu'il guida seul dans l'immense parc de Hohenfillen.

Il y avait deux ans que le due n'avait revu ce beau domaine paternel, où Rotride et lui pouvaient habiter, mais dont ni l'un ni l'autre ne devaient disposer, et qui, pour ainsi dire, les enchaînait con-

tre leur gré l'un à l'autre.

Tout en parcourant les avenues boisées, couvertes des dépouilles bronzées des vieux arbres, Wilhelm ne pouvait s'empêcher d'admirer son splendide domaine: il se rappelait machinalement ses jeunes années passées près de Rotride qu'il aimait comme une soeur; les jeux qu'ils avaient partagés dans ce parc, les études qu'ils avaient faites sous les yeux du même professeur, les duos mélodieux qu'ils organisaient, le soir quand, pour charmer les longues soirées d'hiver, ces pauvres orphelins, tous deux jeunes et beaux, nobles et riches, mais également malheureux, se mettaient l'un au piano tandis que l'autre prenait son violon pour interpréter la belle musique de Mendelssohn et de Mozart. L'institutrice de Rotride et le vieux gouverneur de Wilhelm, Frau Frédérique Heinemann et l'abbé Joseph Sandoz, faisaient pendant ce temps-là une partie de piquet. Qu'ils étaient loin d'eux ces jours de paix et de tristesse! Lui, Wilhelm, négligeant le désir paternel qui le destinait à l'armée, était entré à Vienne dans une école de mathématiques supérieure d'où il était sorti ingénieur. Elle, Rotride, avait épousé, à dix-huit ans, le général de Derspfert qui lui apportait en dot un million et des rhumatismes.

Jusqu'au jour où l'obligation d'épouser sa cousine ne s'était pas présentée, Wilhelm n'avait cessé d'éprouver pour elle la plus cordiale amitié, la plus profonde estime; aujourd'hui que Rotride était devenue veuve et que la volonté de son

père allait pouvoir s'exécuter, le duc s'était peu à peu éloigné de sa cousine; celle-ci le lui avait doucement reproché, et cependant que faire? que répondre? Obéir à son père et la rendre malheureuse tout le restant de ses jours en l'obligeant à vivre avec un mari si peu apte à lui plaire? ou bien fallait-il braver la colère d'outre-tombe, rendre la parole forcément donnée à Rotride et épouser Mlle Suzanne de Monerville?

Wilhelm était donc bien perplexe en conduisant les deux petits poneys à la robe alezan brûlé, qui trottaient dans le parc, et le conduisaient insensiblement jusqu'aux ruines d'une ancienne chapelle qui dominait le coteau boisé.

Le jeune duc mit pied à terre devant la porte cloutée qui se trouvait entrebâillée, et, laissant son attelage brouter l'herbe jaunie qui croissait dans l'avenue, il poussa la porte et entra dans la chapelle.— L'autel de marbre, veuf de ses chandeliers et de ses vases de fleurs, n'avait plus, sur le tabernacle désert, que les vestiges d'une croix de fer; les murs, nus et gris, suintaient l'humidité et semblaient pleurer leur abandon. Les vitraux étaient seuls intacts, et le soleil, glissant à travers leurs nuances variées, prenait des teintes de saphir et de rubis, qui traversaient en rayons ardents l'obscur petite chapelle.

Pourquoi cet asile de la prière était-il ainsi abandonné? Il y avait longtemps que Wilhelm n'avait mis le pied dans ces ruines, où la pluie et le soleil pouvaient plonger

également. Il se souvenait que, tout enfant, il avait entendu parler de "malheurs de la chapelle". Très éloignée du château, cette petite église servait de paroisse à un bourg composé de quelques centaines de paysans dépendant du seigneur de Hohenfillen. Un incendie terrible avait, en une nuit, rasé le village. L'église, devenue inutile faute de paroissiens, fut dépouillée de ses ornements sacrés, puis peu à peu abandonnée... oubliée...

Le duc se rappelait cependant qu'une sainte miraculeuse, sainte Suzanne, protégeait la petite chapelle, et que ses ossements pieux avaient séjourné pendant longtemps dans la cavité de l'autel.

En levant les yeux vers l'ogive qui dominait le maître-autel, Wilhelm resta frappé d'étonnement. Dans l'encadrement de la fenêtre ronde, une figure suave, aux yeux bruns, aux longs cheveux blonds, lui souriait... Ce visage si beau et si correct, à l'expression si noble et si pure, le jeune homme le connaissait... La Sainte Suzanne de la petite Eglise abandonnée, la patronne de la douce Suzanne de Monerville, était le portrait ressemblant de la jeune Française... Était-ce un effet de l'imagination romanesque de Wilhelm? était-ce un de ces hasards étranges comme il en arrive quelquefois? Je ne sais. Toujours est-il que, profondément impressionné, le duc de Hohenfillen s'agenouilla sur les marches brisées de l'autel, et à haute voix, dans ce sanctuaire isolé et béni, il fit une longue prière.

— Sainte Suzanne, patronne de

ma jeune amie, dit-il en terminant, je promets de réédifier cette chapelle en votre honneur, si vous nous protégez en déliant le serment qui me lie à Rotride!

Réconforté par cette prière et par l'espérance qui naît toujours d'un vœu sincère, Wilhelm sortit de la chapelle, et, montant lestement dans son poney-chaise, reprit le chemin du château.

X

Bernières a beau être un petit village, il s'y trouve encore assez de langues méchantes pour commenter un incident qui vient troubler l'ennui d'une vie uniforme. Les bons voisins de la comtesse de Fiavelle n'avaient pas été sans remarquer la visite d'un "jeune étranger" et les préparatifs du départ de Suzanne brusquement interrompus, les indiscretions redoutables des domestiques avaient bâti un roman où Mlle de Monerville ne jouait pas le plus beau rôle.

— Cette orgueilleuse petite marquise, disait-on, qui refusait tous les partis convenables du Calvados, a été bien punie à son tour ; elle jette les yeux sur un duc allemand, elle croit l'épouser, patatras ! voilà un scandale qui éclate : le duc est marié !

Mlle Clotilde avait dit que le duc était fiancé ; seulement, comme cette fin d'un brillant chapitre de médisance n'eût pas été assez dramatique, les âmes charitables avaient trouvé bon d'esubstituer le mot "marié" à celui de "fiancé", pour donner plus de relief à leur récit,

qu'elles regardaient volontiers comme une leçon pour les jeunes filles ambitieuses, qui veulent des maris idéals et introuvables.

Le fait est que la comtesse de Fiavelle partageait en cela l'avis des braves gens de Bernières. Suzanne n'était-elle pas folle de refuser le parfait Charles de Querlain pour s'enamourer d'un beau monsieur, qui était parti et ne reviendrait sans doute jamais ? — Mme de Querlain convenait aussi que Mlle de Monerville aurait dû être plus aimable pour son fils, et celui-ci ne se serait pas fiancé avec Mlle de Noizy.

Les deux pauvres dames se désolaient entre elles qu'un si beau projet d'union, formé depuis de longues années, n'eût pas abouti, donnant raison au proverbe :

"Le tout n'est pas de courir, mais d'arriver à temps".

Quant à Suzanne, cruellement déçue dans ses illusions chimériques peut-être, mais au demeurant très innocentes, elle affectait un calme bien loin de son esprit, une sérénité qui n'était au fond que le reflet de sa conscience droite et pure.

N'ayant pas de mère, éloignée de son père, élevée par une grand'mère sévère et acariâtre, Mlle de Monerville était plus excusable qu'une autre d'avoir osé jeter les yeux sur un étranger, car elle se sentait bien seule et bien isolée, bien pauvre d'affection surtout.

Depuis le jour où elle avait écrit au marquis sa rencontre avec Wilhelm, Suzanne évitait dans toutes ses lettres de parler du jeune duc.

Elle apprit pourtant par son père que M. de Hohenfillen était son voisin, qu'ils se voyaient souvent, et que la comtesse Rotride était la meilleure des femmes.

La sympathie que Suzanne éprouvait pour Wilhelm était si sincère et si vraie, que, sachant qu'elle ne pouvait l'épouser, elle éprouvait encore du bonheur à apprendre que sa fiancée était digne de lui. Cependant, du mariage de Wilhelm il n'avait jamais été question dans les lettres de M. de Monerville, on aurait dit que le marquis craignait de faire allusion à cette union... c'était sans doute pour ne point affliger sa fille.

Le duc de Hohenfillen était parti depuis un mois. L'hiver s'avancait à grands pas, amenant avec lui son manteau de givre doublé de frimas. Tous les baigneurs avaient fui les plages du Calvados pour rentrer dans les villes plus abritées. Le château de Bernières voyait depuis longtemps le feu pétiller dans ses grandes cheminées, et ses nombreuses fenêtres avaient été garnies de bourrelets protecteurs et d'épais rideaux. Malgré cette confortable organisation hivernale, le vent mugissait tristement dans les corridors, la pluie fouettait les vitres et les rumeurs de l'Océan en courroux parvenaient nuit et jour comme une complainte éternelle...

Jamais la mauvaise saison ne s'annonça comme cette année-là par de fâcheux pronostics : plusieurs bateaux avaient péri au large; une nuit d'ouragan détruisit le petit pavillon où Suzanne aimait tant aller s'asseoir pendant l'été ; des

pluies incessantes empêchaient de sortir, et on n'osait même pas faire atteler par un temps affreux, les chemins étaient devenus impraticables. Le dimanche à la grand-messe, on arrivait emmitouflé dans des fourrures, et une grange abandonnée servait de remise aux voitures qui attendaient, bêtes et gens ne pouvant rester sans danger exposés pendant une heure sous des trombes d'eau incessantes.

On conviendra que des intempéries semblables n'étaient point faites pour égayer les hôtes du château de Bernières, assez attristés déjà par les événements que nous avons racontés.

Suzanne de Monerville n'avait qu'une distraction, qui lui avait été inspirée par son pieux directeur, le vieux curé de Bernières: la jeune fille s'était mise à la tête des Enfants de Marie, de toutes les petites paysannes et bourgeoises de Bernières, qui après leur première communion, et par leur assiduité au catéchisme de persévérance, avaient mérité le cordon bleu des privilégiées de la Vierge. C'était une association de fillettes sages et pieuses que présidait la jeune châtelaine, et à laquelle elle apportait tous ses soins.

M. l'abbé de Verneux, le vénérable curé qui depuis trente-cinq ans restait oublié dans son obscur petit presbytère, était un gentilhomme pauvre, des plus dignes de respect et de vénération: car s'il était dénué de fortune, en revanche il était riche en vertu, la plus appréciable des richesses. Faisant le bien autant qu'il le pouvait, plus

que ne le lui permettaient son modique traitement et son âge avancé, M. le curé de Bernières était profondément aimé d'es paroissiens. Il était le père de ces familles auxquelles il était venu en aide, soit moralement, soit physiquement, il avait soigné celui-ci, secouru celui-là, encouragé celle-ci, protégé celle-là; bref, pour l'abbé de Verneux, il n'y avait pas de secret à Bernières, pas de cœur où il n'eût versé un baume consolateur, pas une main vers laquelle il n'eût tendu la sienne, pas une porte à laquelle il n'eût frappé, inspiré par sa divine charité.

Il n'y avait qu'une femme qui eût résisté à ses exhortations toujours si persuasives et si douces, à ses conseils, si désintéressés et si vrais, cette femme était la vicomtesse de Fiavelle.

La vicomtesse ne croyait plus à rien, ou plutôt elle feignait d'être au nombre de ces esprits supérieurs et sataniques, qui se disent assez forts pour ne point s'incliner devant Dieu. L'impiété de la vieille châtelaine désola plus d'une fois la tendre Suzanne et le brave abbé de Verneux, mais ni l'un ni l'autre ne purent triompher du caractère altier de Mme de Fiavelle.

Suzanne, toujours mal accueillie par sa grand'mère, s'était réfugiée sous la protection de la sainte Vierge, cette vraie mère des orphelins, des enfants abandonnés ou repoussés, et dans l'amitié du digne vieillard qui dirigeait les âmes de Bernières.

Le chagrin qu'avait éprouvé la jeune fille de ne pouvoir partir

pour Prague, où elle espérait retrouver son père et épouser Wilhelm, avait été confié à l'abbé de Verneux. Loin de gronder la jeune fille ou de l'accabler de sarcasmes, il avait été plein de bonté et d'indulgence; il n'avait pas désapprouvé ce jeune cœur trop prompt peut-être à s'enthousiasmer, mais il avait raisonné Suzanne, et, tout en regrettant de ne pouvoir aller plus souvent à Bernières (où il était très mal reçu), le curé imagina de distraire Mlle de Monerville en portant son affection et ses soins sur de jeunes enfants dignes de son patronage.

La vicomtesse de Fiavelle se montra d'abord très contraire à ce projet, tout simplement parce que, de parti pris, elle ne voulait rien entendre de ce que proposait M. le curé. Mais, malgré son caractère sombre et son énergie de fer, la vicomtesse dut céder à une main plus puissante sans doute que celle du brave ecclésiastique... la main bénie de la Providence...

Un dimanche, par le temps diluvien qu'il faisait, Suzanne était allée à la messe, accompagnée de Mlle Clotilde (la vicomtesse ne sortant jamais de sa grande chambre où la paralysie la tenait percluse). Avant sa sortie Mme de Fiavelle fit appeler Suzanne:

— Si vous voyez Mme de Querlain lui dit-elle, ne manquez pas de lui dire que l'attends pour faire une partie de bégigue chinois; ce sera "ma messe", ajouta-t-elle avec un mauvais sourire.

La jeune fille frémit de cette impiété; cependant, par respect pour

sa grand'mère, elle réprima un mouvement d'horreur, et après avoir tendu son front aux lèvres de Mme de Fiavelle, monta en voiture pour se rendre à l'église.

L'église de Bernières est un chef-d'oeuvre d'architecture Louis XV, un délicieux amalgame de dorures et de sculptures qui rappelle la coquette église de Brunoy. Ce n'est pas ce style banal des pauvres chapelles de village, ou la froide et imposante architecture gothique ; rien de plus gracieux que ses guirlandes de petits anges et de fleurs courants dans les arceaux des voûtes, son autel paré de vases dorés, de fleurs fraîches malgré la saison avancée, et de tapis précieux, légués par une ancienne châtelaine du village.

Suzanne s'extasiait sur son église bien-aimée, tout autant que le voyageur qui, poussant indifféremment la porte du sanctuaire, en admirait bientôt les contours, et puis n'était-elle pas pour quelque chose dans le soin apporté à cet asile de la prière?... La fine nappe d'autel ornée de guipure irlandaise, c'est elle qui l'avait faite... Ces roses et ces lis au feuillage d'or venaient en droite ligne de Paris, fruit de ses économies de toilette, qui lui permettaient d'orner l'autel de son Dieu! L'aube en tulle brodé que portait M. le curé en officiant, sa belle chasuble de moire blanche à bande de tapisserie brodée, et le fauteuil en tapisserie au petit point, tout cela était son ouvrage, tout cela recommandait hautement la gentille marquise à la bienveillance du bon Dieu...

Agenouillée sur son prie-Dieu de velours, à côté de sa fidèle gouvernante, Mlle de Monerville priait avec ferveur; la grand'messe était achevée, les cierges éteints, les fidèles dispersés, et la jeune fille ne s'en était pas aperçue; elle s'était abîmée dans cette prière sublime de la résignation que l'on trouve dans l'"Imitation de Jésus-Christ", qu'elle avait apprise par coeur, et qui commence par ces mots: "Accordez-moi votre grâce, ô très doux Jésus! qu'elle soit avec moi, qu'elle agisse avec moi et qu'elle demeure avec moi jusqu'à la fin".

Elle venait à peine d'achever sa prière, quand elle se souvint de la recommandation de sa grand'mère. Absorbée dans l'exercice de la messe, elle avait oublié de jeter les yeux sur la nef pour voir Mme de Querlain. Préoccupée de cette idée, elle se leva soudain et courut sous le portique, où quelques retardataires retroussaient leurs robes, mettaient leurs galoches et ouvraient leur parapluie, précaution indispensable par ce mauvais temps.

Suzanne aperçut Mme de Norvens, qui s'apprêtait à monter en voiture:

—Ah! chère madame, lui dit-elle, seriez-vous assez bonne pour me dire si la comtesse de Querlain était à la messe?

—A la messe, répondit Mme de Norvens d'un air étonné, mais vous ignorez donc, chère belle, l'accident survenu à la comtesse?

—Un accident? vous m'affligez!

—Tout Bernières sait cela depuis une heure: La voitruie de Mme de Querlain a versé sur le chemin de

traverse qui mène chez vous: elle a été blessé assez grièvement et conduite au château de Fiavelle...

—Chez ma grand-mère? Je vous remercie de vos renseignements, madame; je vais de ce pas rentrer au château, où je pourrai peut-être me rendre utile...

—En ce cas, Mademoiselle Suzanne, m'offrez-vous une place dans votre voiture? dit tout à coup une voix douce, bien qu'un peu chevrotante.

Suzanne se retourna et se trouva en face de l'abbé Verneux.

—Bien volontiers, Monsieur le curé, dit-elle en lui serrant respectueusement la main; où faut-il vous faire conduire?

—Mais, au château de Bernières, chère enfant!

—Bernières? répéta-t-elle d'un air craintif.

—Ne vous tourmentez donc pas, je n'y vais point de mon propre mouvement, je sais trop bien que ma visite n'y est guère agréable... c'est Mme de Fiavelle qui me fait demander.

—Ma grand-mère? c'est impossible!

—Doutez-vous donc de la Providence, mon enfant! La vicomtesse, si sceptique et si incrédule me fait appeler auprès de son amie Mme de Querlain; les esprits-forts ont ainsi, dans les grandes épreuves, des moments de repentir...

—Oh! si Dieu permettait que ma grand-mère se convertit...

—Qui sait! l'accident arrivé aujourd'hui à Mme de Querlain, répondit le vieux curé, est peut-être

un pas que votre aïeule fera vers le ciel...

XI

La comtesse de Querlain n'était point un esprit fort, comme son aime la comtesse de Fiavelle, mais c'était un esprit faible, et, par une singulière coïncidence des bizarreries de ce monde, il arrive que ces deux extrêmes s'harmonisent souvent. La comtesse de Querlain allait à la messe par convenance, parce que dans le Calvados une châtelaine qui n'irait pas à l'église serait prise pour une "rentière". Quant à ses autres devoirs de piété, elle les considérait comme oubliés, perdus, inutiles, de vieux amis avec lesquels on se serait brouillés et qu'on ne cherche pas à revoir.

Quand il fait beau, on peut bien passer une demi-heure à la grand-messe; on arrive après le prône, on s'en va avant le dernier évangile: c'est bien vite bâclé. Lorsqu'il fait mauvais, par exemple, et que les chemins sont détrempés, c'est beaucoup plus court d'aller chez ses amies pour y faire un long bézigue chinois, qui dure plus plus que deux grand-messes. C'est ainsi que pensait la mère du très spirituel sportman, Charles de Querlain, et pour quoi elle dit à son cocher de la mener tout droit à Bernières, sans passer par l'église. Elle avait compté sans les ornières profondes, les ravins et les dangers de ne pas prendre la bonne route, même pour se rendre chez une amie.

La voiture s'était renversée sur

un talus un des chevaux de poste ayant fait un écart, et la comtesse avait été jetée sur la route assez violemment. Quand le cocher, qui était tombé aussi, se releva tout meurtri, la maîtresse était encore étendue sans connaissance au beau milieu d'une grande flaque d'eau.

Des paysans, qui se rendaient à l'église, aidèrent le cocher à porter Mme de Querlain dans sa voiture, d'où on la mena au plus près, chez Mme de Fiavelle.

La vicomtesse fut toute saisie quand on lui amena son amie à demi évanouie, avec les poignets et le visage ensanglantés. Tandis qu'elle envoyait un domestique à la recherche du médecin, qu'on ne trouva pas elle fit transporter Mme de Querlain dans la chambre rouge, située à côté de la sienne et rouler son grand fauteuil au chevet de la comtesse. La femme de chambre de la châtelaine versa abondamment de l'eau de cologne sur le front de la pauvre femme qui gémissait péniblement.

Quand elle ouvrit les yeux et vit Mme de Fiavelle, inquiète, assise tout près de son lit, elle jeta un soupir de soulagement.

—Un docteur! balbutia-t-elle. Je souffre horriblement...

—Le docteur est à Caen dit la femme de chambre; on est allé chercher M. Valery, le médecin de Courseulles.

—C'est bien long à attendre en souffrant ainsi... Oh! Dieu m'a punie, comtesse, j'aurais dû aller à la messe au lieu de venir jouer ici aux cartes... La voiture n'aurait pas

versé dans les chemins de traverse...

—Ta ta, ta, cela est une idée absurde! croyez-vous que Dieu s'occupe de vous, ma chère? S'il prenait soin de l'humanité les choses n'iraient pas si mal, du moins je l'espère. La faute est à votre cocher, qui devait savoir que par un temps pareil les sentiers sont impraticables...

—Oh! je souffre, je souffre, continua Mme de Querlain... mes poignets sont brisés, j'en suis sûre, ils vont gonfler si on ne me vient en aide... De grâce, mon amie, faites appeler M. de Verneux, lui seul peut me secourir...

—M. de Verneux joint-il à l'état ecclésiastique le métier de chirurgien? fit en ricanant la vicomtesse.

—M. le curé soigne les pauvres, dit la femme de chambre (une brave paysanne qui, depuis six ans au service de Mme de Fiavelle, osait seule quelquefois la contredire]. Quand le docteur vient faire une visite, il veut qu'on la lui paie; M. le curé au contraire apporte les médicaments avec lui... aussi tous les indigents le chérissent, et plus d'un lui est redevable de la vie...

—Nous ne sommes pas des pauvres! dit la vicomtesse avec dédain.

—De grâce, Cunégonde, gémit faiblement Mme de Querlain, faites venir l'abbé... je me meurs...

Effrayée, bien que voulant paraître calme et indifférente, la vicomtesse envoya un exprès chez M. le curé.

Dix minutes après, le digne pasteur entra dans la chambre rou-

ge, suivi de Suzanne.

M. de Verneux salua profondément la vicomtesse, mais sans lui dire une parole, et s'approcha du lit de Mme de Querlain, à demi pâmée par la douleur.

—Vite, une cuvette remplie d'eau, chère demoiselle, fit le curé, en s'adressant à Suzanne.

La jeune fille apporta la cuvette, dans laquelle on plongea les poignets de la comtesse. L'impression de l'eau fraîche calma subitement ses souffrances; elle leva alors des yeux humides vers le bon curé, qui, à peine entré, la soulageait déjà.

—Je suis bien coupable! commença la comtesse.

—Chut! cela ne me regarde pas aujourd'hui, dit aimablement l'abbé de Verneux, il faut vous guérir, ce qui ne sera pas long, je l'espère, et ne pas songer à autre chose pour le moment.

—Qu'attendez-vous, Monsieur, pour remettre les poignets de la comtesse? demanda Mme de Fia-velle, étonnée que l'abbé n'eût pas molesté son amie.

—Le docteur ne peut tarder à venir, Madame, et je ne voudrais pas, pour tout au monde, qu'il me trouvât en train de faire sa besogne. Mme du Querlain ne souffre plus, les poignets dans l'eau fraîche ne peuvent gonfler, et l'on peut attendre ainsi l'arrivée du médecin; un membre brisé ou démis, rappelez-vous ceci, Mademoiselle Suzanne, car cela peut vous être plus tard utile, continua l'abbé en se tournant vers la jeune fille, un bras brisé ou une jambe démise doivent être mis dans de l'eau fraîche jus-

qu'à l'arrivée du chirurgien. L'eau empêche l'inflammation de se former et calme la souffrance.

—Il me semble pourtant, Monsieur le curé, dit aigrement la vieille châtelaine, que vous soignez volontiers les pauvres et ne leur faites pas attention, "à ceux-là", l'arrivée du médecin.

—En effet, Madame, les pauvres sont soignés par moi, justement parce que je ne crains pas chez eux la concurrence du docteur. La médecine est un métier lucratif dans les grandes villes, mais bien mesquin dans les villages; et, comme nos docteurs ne sont pas riches, ils cherchent naturellement à soigner les malades qui peuvent payer leur visite... Moi, qui ne suis pas obligé de vivre sur mes visites, je les prodigue à ceux qui ne peuvent payer.

—Vous êtes la bonté même, Monsieur le curé, dit Mme de Querlain; mon fils le dit bien. C'est vous qui lui avez fait faire sa première communion, n'est-ce pas? il en garde le plus vif souvenir...

—Ce cher enfant! il était pieux et digne d'affection... ce doit être un bon fils, et plus tard, il sera un bon mari.

—Oh! le plus tard possible, Monsieur l'abbé, je n'ai qu'un fils et je veux le garder...

—Système d'égoïsme fort mal entendu, chère dame. Votre mari est seul à Fontaine-Henry, il s'y ennuie souvent, et n'y reste que peu de jours, car il est en route, ce me semble?

—Hélas! soupira la comtesse.

—Eh bien, si à Fontaine-Henry une femme aimable, de gentils en-

fants retenaient M. Charles, je vous assure, comtesse, qu'il ne quitterait plus le château. Et pour vous, quelle joie, quelle animation que ce jeune ménage remplissant de bruit et de mouvement votre demeure silencieuse ! Plus d'hiver triste et long à passer; au sein de la famille, il fait toujours chaud et bon ! le temps passe rapidement, on vie de la vie de ces êtres qui vous entourent de respect et vous donnent, en échange d'un peu de tendresse, un véritable bonheur.

— Quel brillant tableau vous peignez là, Monsieur de Verneux, interrompit la comtesse de Fiavelle; :sangdioux !" comme disait feu mon père, cela vous donne envie de marier vos enfants pour essayer ce bonheur-là !

— Ce n'est pas un tableau fantaisiste que je retrace, Madame, c'est la copie exacte de toutes les familles chrétiennes... Je suis bien vieux, et j'ai déjà souvent admiré la bonté de Dieu dans l'union d'une famille pieuse... J'espère que vous aurez toutes deux, la comtesse de Querlain, et vous-même, Madame, la même joie dans l'avenir...

En ce moment le docteur entra dans la chambre et coupa court aux dissertations de l'abbé de Verneux. Celui-ci voulut prendre congé de la vicomtesse, mais il paraît que tout à coup le curé avait changé d'aspect à ses yeux; "ce vieillard ennuyeux et sévère", comme elle l'avait souvent appelé, lui apparaissait aujourd'hui bien différent de ce qu'elle le croyait. Sans s'en douter, le curé avait fait vibrer la seule corde sensible dans son cœur re-

froidi: l'amour maternel, cet amour dans lequel elle avait été si éprouvée en perdant sa fille unique.

Tandis que le médecin, aidé de Suzanne et de la femme de chambre, entourait de bandages les poignets de la comtesse, Mme de Fiavelle prenait en aparté l'abbé de Verneux dans l'embrasure de la fenêtre, où elle fit pousser son fauteuil.

— Vous croyez donc, Monsieur, dit-elle, qu'il pourrait exister sur terre encore du bonheur pour moi, le seul bonheur dont je jouissais jadis: le foyer de famille ?

— Dieu a été bien sévère, madame, en vous prenant une fille si jeune et si belle (j'ai eu l'avantage de voir plusieurs fois la marquise de Monerville), répondit le curé, mais encore faut-il bénir toujours les desseins de la Providence, aussi obscurs qu'ils puissent nous sembler, aussi cruels qu'ils puissent nous paraître... Il vous reste encore une grande consolation, une charmante fille pleine de grâce et de qualités...

— Que son père appellera en Allemagne un jour ou l'autre, et dont je devrai me séparer, comme j'ai failli le faire il y a un mois... Voilà pourquoi je ne veux pas m'attacher à elle, continua amèrement la comtesse, voilà pourquoi j'ai toujours été si froide pour elle en apparence... Suzanne m'eût aimée comme sa mère, je l'eusse aimée comme ma fille, et M. de Monerville serait venu tout à coup briser notre affection.

— Vous jugez bien sévèrement le marquis de Monerville, Madame,

si Suzanne était... (permettez-moi de vous dire cela franchement) heureuse auprès de vous, sous votre toit, il ne penserait point à vous la reprendre. On n'a guère d'espoir que le roi Charles X revienne en France, ses amis les plus dévoués ne se font plus illusion à ce sujet; le marquis ne quittera donc l'Allemagne qu'à la mort de son souverain... que Dieu tient en ses mains.

La vicomtesse de Fiavelte, la tête abaissée dans ses fourrures, paraissait plongée dans une profonde méditation. L'abbé de Verneux l'observait à la dérobée, et intérieurement priait Dieu de l'éclairer.

Tout à coup, la vieille châtelaine releva son front pâle, ombragé de cheveux blancs, et tendant au curé sa main aristocratique, quoique jaune et desséchée:

—Vous qui croyez encore aux miracles, Monsieur l'abbé, dit-elle, tâchez donc d'en accomplir un sous mes yeux pour que j'y croie aussi. Transformez ma demeure triste et glaciale, rendez-moi le coeur de Suzanne, et j'aurai la foi en Dieu!

—Je suis sûr qu'avec son aide nous arriverons à faire ce que vous appelez un miracle, répondit M. de Verneux, qui s'aperçut que la vicomtesse venait pour la première fois de l'appeler: "M. l'abbé." Alons, madame, ouvrez votre coeur à la grâce, elle ne demande pas mieux que d'y entrer; qui sait depuis combien d'années elle attend, grelottante, au seuil de ce coeur qui ne voulait pas l'accueillir?... Voulez-vous, pour commencer, que Mlle de Monerville soit la protec-

trice des Enfants de Marie?

—Qu'elle soit tout ce que vous voudrez, dès qu'elle se plaît ici et qu'elle m'aime, répondit la vicomtesse.

Et voilà comment, depuis une semaine déjà, Suzanne de Monerville était la directrice des Enfants de Marie. Elle leur donnait de l'ouvrage, elle leur faisait de pieuses lectures, elle les réunissait le soir, autour de la grande cheminée du château, pendant que Mme de Fiavelte faisait avec Mme de Querlain, complètement remise, mais encore son hôtesse, une partie de tric-trac ou de bézigue, Suzanne présidait le cercle des jeunes filles, un ouvrage en main, leur donnant ainsi l'exemple du travail.

Ce n'était pas une mauvaise idée qu'avait eue le brave curé. Peu à peu la froideur qui existait entre la grand'mère et la petite-fille disparut, comme la neige qui se fond aux rayons du soleil. Mme de Fiavelte devenait plus tendre, Suzanne plus expansive, celle-ci moins rigide, celle-là moins triste. Le curé surprit un jour Suzanne assise aux pieds de sa grand'mère, la tête posée sur ses genoux. Quand le digne pasteur entra, il s'arrêta, charmé de ce consolant spectacle, et la vicomtesse lui jeta un regard de sincère gratitude; depuis cette époque l'abbé de Verneux devint l'ami de la vicomtesse.

Le mariage de Charles de Querlain avec Mlle de Noizy, retardé jusque-là par les menées de sa mère, fut conclu pour le 30 novembre. L'exemple de la paix qui régnait au château de Bernières avait tenté

la comtesse, voulant à son tour céder aux conseils de l'abbé, qui avait soumis "L'esprit fort", comme elle appelait Madame de Fia-ville.

Suzanne, occupée par ses nouvelles amies, écrivait des lettres moins tristes à son père, qui, de son côté lui disait vaguement d'espérer... Espérer? Mlle de Monerville ne comprenait plus ce que cela voulait dire, elle croyait avoir oublié Wilhelm à tout jamais.

XII

Malgré l'hiver rigoureux qui régnait en France, malgré la neige qui couvrait les chemins, et le ciel triste qui chassait toute idée de plaisir, on n'était pas trop à plaindre à Bernières. La société innocente des jeunes compagnes de Suzanne, amollissait le coeur dur de la vicomtesse, elle prenait plaisir maintenant à s'entretenir avec elles, et de ces âmes candides et pures, dévouées à Marie, s'élevait comme un parfum céleste, qui embaumait la vieille demeure.

Pendant que la conversation de la châtelaine s'opérait doucement, le château de Hohenfillen près de Prague, non moins enseveli sous les neiges que le domaine de Fia-ville, se préparait à une grande réception. On devait lire le testament du duc de Hohenfillen, et le contrat de mariage de son fils Wilhelm, avec Rotride sa nièce.

Toute la noblesse du pays était conviée à cette réunion, pour laquelle on fit de brillants préparatifs, car il devait y avoir, après les

deux lectures confiées au notaire de Mme de Duspfert, un souper et un bal splendide.

—Les dames des environs, femmes et filles de margraves, qui aimaient les fêtes, occasion recherchée d'exhiber de belles toilettes—ne manquèrent point de répondre à l'appel de la châtelaine de Hohenfillen.

On était au 25 novembre. La neige avait été soigneusement balayée dans les grandes cours et dans les chemins conduisant au château. On avait allumé de grands feux de résine, au milieu des écuries, pour réchauffer les laquais, et une table couverte de gâteaux allemands et de vin chaud était mise à leur disposition.

Les salons de Hohenfillen (galeries immenses, ornées de meubles géants, en bois sculpté, d'un travail exquis,) étaient chauffés par un calorifère; une température douce et égale régnait dans toutes les pièces, au plafond élevé, aux murs tendus de tapisseries ou de tableaux anciens.

De nombreux équipages, berlins ou chaises de poste, venaient déposer sur leur perron, couvert de tapis d'Orient, les visiteuses emmitouflées dans leurs manteaux de fourrure.—Le duc Wilhelm de Hohenfillen, un peu pâle peut-être pour un fiancé, recevait les invités au haut de l'escalier.

Rotride, vêtue d'une robe de velours scabieuse scintillante de jais, ses cheveux bruns enroulés dans un filet de perles fines, coiffée de gardénias naturels, debout près de la grande table où étaient déposés

les actes, accueillait les dames avec un sourire charmant. Jamais plus brillante expression de joie n'avait embelli ce jeune visage. Cette gaieté radieuse contrastait avec le maintien fier et embarrassé du jeune duc.

En quinze jours, Mme de Duspfert avait bâclé ses affaires et décidé le "grand jour". En vain son cousin avait-il tâché de gagner du temps, de prétexter une maladie, un voyage, la jeune comtesse avait été inflexible, et ni Wilhelm, ni le marquis de Monerville, aussi désolés l'un que l'autre n'avaient compris l'impatience de la comtesse.

Wilhelm supposait que sa cousine voulait finir au plus vite avec une situation pénible, le marquis voyait avec désespoir s'éloigner les chances probables d'une rupture entre Wilhelm et Rotride. Et cependant, Mme de Duspfert, toujours souriante, toujours énigmatique, donnait de l'espoir à tous les deux, et ne pouvant écrire directement à Suzanne, comme elle l'avait fait une fois, dictait les lettres que le marquis lui écrivait, sans y rien comprendre.

Cette Rotride, si bonne, si charitable, était-elle donc un démon de coquetterie et de cruauté? voulait-elle faire souffrir ces deux hommes en les maintenant tous deux dans l'espoir possible d'un avenir inespéré?

Il était à peine deux heures de l'après-midi, et déjà une foule élégante se pressait dans les salons du château. Rien n'était plus joli que cette profusion de toilettes veloutées, ces étincelles de diamants, ces

pluies de fleurs et ces cascades de dentelles, émergeant sur les épais tapis de Smryne. Les nobles seigneurs avec leurs uniformes aux brillantes dorures, leurs décorations et leurs chapeaux ombragés de plumes, ajoutaient à la beauté de ce coup d'oeil. Et, comme si la fête eût été incomplète par un temps sombre, le soleil avait daigné paraître, soleil blafard, il est vrai, jetant sur les talus de neige ses rayons nacrés.

On s'était groupé autour de la table, où Me Heinemann, le notaire, entouré de ses clercs, s'était assis. Au premier rang, dans un fauteuil de cuir de Cordoue au dossier de chêne, la comtesse de Duspfert, s'était assise. Près d'elle, Wilhelm, plus mort que vif, tâchait de ne pas perdre contenance, faisant pour cela appel à son énergique volonté de Bohémien.

Perdu dans la foule, le marquis de Monerville avait l'air d'être au supplice, supplice imposé par Rotride, qui lui avait fait jurer de venir. Il était venu pour tenir sa promesse, mais attendait avec impatience la fin de la lecture des actes, pour retourner au château de Hradschin, et ne plus jamais mettre les pieds à Hohenfillen.

Au milieu d'un profond silence, Me Heinemann se leva; il lut à haute voix le testament de feu le général Johann de Hohenfillen, tuteur de sa nièce, la comtesse Rotride de Hohenfillen, instituant celle-ci sa légataire universelle, à la condition qu'elle épouserait son fils, étant veuve.

—A ce testament, continua le no-

taire qui, les lunettes sur le nez, dominait l'auditoire, à ce testament nous avons retrouvé un codicille.

—Un codicille! murmurent en même temps le duc de Hohenfillen et le marquis de Monerville, tandis que Rotride restait impassible... souriant toujours.

—Voici en quels termes est conçu ce codicille, écrit le matin même de la mort du général: "Ma nièce et pupille Rotride de Hohenfillen sera libre toutefois de refuser sa part dans les domaines de Hohenfileln si elle ne consent pas à épouser son cousin".

Le duc Wilhelm, après avoir entendu ce codicille, dirigea un regard anxieux vers sa cousine, tandis que le marquis se rapprochait de Rotride.

—Madame la comtesse de Duspfert, continua Me Heinemann, refuse sa part dans les biens et domaines de son cousin, car elle se dispose à prendre pour époux le très noble marquis de Monerville, ex-chambellan de S. M. le roi Charles X de France.

Une rumeur de surprise parcourut toute l'assemblée; de pâle qu'il était, Wilhelm devint pourpre, et le pauvre marquis, ne sachant pas s'il rêvait, restait encore à l'écart, lorsque Rotride, prenant la parole, dit au notaire:

—Veuillez, je vous prie, maintenant, monsieur, lire les deux contrats de mariage que vous avez devant vous...

—Mais, ma cousine, dit enfin Wilhelm, qui reprit son sang-froid, je ne puis accepter votre générosité, vous refusez là plus d'un million...

—Que le marquis apporte en dot. N'est-ce pas, Monerville? répondit la comtesse en riant. Voyons, arrivez, monsieur mon fiancé, vous vous tenez trop modestement en arrière...

Le marquis se plaça à côté de Rotride sans pouvoir dire un mot, tant il était ému et surpris; il écouta tout au long le contrat de mariage entre la noble Rotride Marie-Frédérique de Hohenfillen, veuve comtesse de Duspfert, et le marquis André-Louis-Bertrand de Monerville.

Les deux fiancés avaient chacun une fort belle fortune; Rotride signa d'une main ferme la teneur du contrat, et passa ensuite la plume au marquis, lequel ne s'attendait guère, en venant à Hohenfillen, à signer son contrat de mariage. Mais quelle ne fut pas la surprise du brave gentilhomme, quand il vit que l'acte avait été déjà paraphé de la royale main de son auguste souverain!...

Décidément Rotride était une fée.

Lorsque les principaux invités eurent apposé leur nom au bas du contrat, Me Heinemann se leva encore:

—Je vais, dit-il, faire la lecture du second contrat regardant le noble seigneur Wilhelm, duc de Hohenfillen, et la noble demoiselle Suzanne, marquise de Monerville... Mais où est donc la fiancée? ajouta le notaire, tandis que le jeune duc étouffait un cri de joie.

—Vous allez pouvoir commencer la lecture de l'acte, dit la comtesse de Duspfert, car voici la charmante

promise de mon cousin, qui est en même temps ma chère belle-fille...

Le marquis de Monerville et Wilhelm regardèrent Rotride, comme s'ils ne comprenaient pas bien le sens de ses paroles; mais ils s'élançèrent tout à coup, unis par un même mouvement, quand, par la porte qui venait de s'ouvrir, ils virent entrer Suzanne de Monerville, accompagnée de Mlle Clotilde.

Suzanne, ravissante dans une robe de satin rose, se jeta dans les bras de son père. Ils restèrent ainsi quelque temps embrassés, puis, les yeux humides, le marquis de Monerville mit la main de sa fille dans celle de Wilhelm, qui était resté à deux pas de lui, tremblant, et n'osant croire à son bonheur.

—Où est la comtesse? demanda le marquis, en se tournant vers les invités, étonnés d'assister à un tel coup de théâtre, où est Rotride pour que nous la remercions tous trois, car c'est à elle seule que nous sommes redevables de notre joie...

—Joie égoïste que je partage et dont j'ai ma part, dit en souriant la jeune châtelaine; venez, ma chère Suzanne, venez, que je vous présente à tous nos amis, car vous êtes apparue comme une vision, je tenais à faire sensation: les Allemands ont de ces idées romanesques. Puisque mon roman a réussi, il faut à présent saluer nos hôtes.

Prenant le bras de Suzanne, la comtesse fit le tour du grand salon, présentant la future châtelaine de Hohenfillen à la noblesse bohémienne.

La beauté parfaite de la jeune fille, la douce expression de son vi-

sage charmèrent tous les invités. Puis, la figure morne du duc Wilhelm s'étant tout d'un coup éclairée, on comprit que Rotride avait raison de faire des heureux, et d'unir des sympathies qui devaient vivre chrétiennement devant Dieu.

Me Heinemann reprit sa lecture et l'on signa le second contrat.

Une salle à manger splendidement éclairée fut ensuite ouverte aux convives; on porta le toast aux quatre fiancés, et tandis qu'une valse de Strauss dispersait, après le dîner, les invités dans les galeries où devait avoir lieu le bal, Rotride emmenait Suzanne, Wilhelm et le marquis dans un petit boudoir solitaire.

—Nous direz-vous enfin, chère Rotride, dit Wilhelm en saisissant les mains de sa cousine, nous direz-vous par quel étrange hasard nous nous trouvons tous quatre réunis ici ce soir, heureux, étonnés, encore incrédules sur des événements si nouveaux et si inattendus...?

—Je pensais à cela depuis longtemps, répondit la jeune femme, qui s'était assise sur un divan turc, à côté de Suzanne, qui tenait dans sa main celle de son père charmé. Oui, chers amis, je vous avais dit d'espérer, parce que mon secret à moi, c'était ce fameux codicille dont je connaissais l'existence... Ah! Wilhelm, vous me trouvez cruelle, sans doute! quand d'un mot je pouvais vous rendre votre liberté, vous vous demandez pourquoi j'ai attendu jusqu'à aujourd'hui pour le faire?

—J'avoue que cette fête de con-

trat avec tous ces invités me semble un peu théâtrale, dit en riant Wilhelm.

— Mon cousin, je vous ai avoué que je suis romanesque; c'est peut-être un tort, mais en tout cas ce n'est pas un défaut. Vous m'avez tenu si cachée votre affection pour Suzanne de Monerville, vous avez si bien gardé pour vous votre séjour à Bernières, et les incidents qui l'avaient marqué, que, sans l'amitié du marquis et les confidences qu'il a bien voulu me faire, j'aurais toujours ignoré que vous aimiez sa fille...

— Je n'osais, chère Rotride, vous avouer que je préférerais une autre femme...

— Je ne vous en veux pas, Wilhelm, vous aviez votre secret; et bien, moi, j'ai eu aussi le mien!

— Et moi, moi qui avais tant de confiance en vous! vomtesse, demanda le marquis, pourquoi ne pas m'avoir initié à vos projets?

— Je voulais, avant de vous en faire part, être sûr de la réussite, je voulais que la vicomtesse de Fia-velle, avec laquelle vous m'aviez mise en correspondance, voulût bien me seconder.

— Mme de Duspfert est une excellente diplomate, dit à son tour Suzanne, restée jusque-là silencieuse; je vous conterai plus tard comment j'ai quitté Bernières à l'improviste et suis arrivée ici en héroïne de roman...

— Mais, allons rejoindre nos hôtes, interrompit Rotride, je tenais à ce que la noblesse du pays jugeât mes oeuvres et qu'elle sût que c'était bien moi qui avais refusé d'o-

béir aux volontés étranges de mon tuteur, et choisi un époux digne de leur estime.

Avant de quitter le boudoir, Suzanne embrassa Rotride avec tendresse en lui disant: Pourrai-je assez vous remercier d'avoir fait mon bonheur et celui de mon père!

XIII

Dix jours avant la fête qui réunissait à Hohenfillen les principaux personnages de cette histoire, Suzanne de Monerville se trouvait dans la chambre de sa grand'mère. Elle tricotait des fichus de laine pour les indigents, et Mme de Fia-velle, pour la première fois de sa vie, l'aidait dans ses pieux ouvrages.

L'abbé de Verneux était stupéfié du résultat prompt et efficace de ses conseils; quelques semaines avaient suffi pour transformer l'intérieur du château de Bernières. La bonne volonté est-elle donc si d'accord avec la grâce divine que l'une apporte aussitôt la possession de l'autre?... Il n'avait pas fallu grand'peine à la vicomtesse pour devenir charitable et bonne. Elle avait ouvert son coeur aux bons sentiments et ceux-ci s'y étaient précipités en foule; les conversions ont vu souvent de ces miracles: l'espérance engendrant la foi et la charité!

Suzanne était en train de parler de son père; il y avait longtemps qu'elle n'avait reçu de ses nouvelles, et la vicomtesse lui faisait observer avec justesse que cet hiver rigoureux apportait de grands re-

tards dans le service postal, que du reste le temps semblait devenir meilleur, et qu'elle ne tarderait pas à recevoir un message du marquis.

Mme de Fiavelle parlait encore, lorsqu'une berline attelée de quatre vigoureux chevaux fit son entrée dans la cour du château.

—Une visite! s'écria Suzanne en courant à la fenêtre, ou plutôt un voyageur, qui cela peut-il être? se demanda-t-elle avec une vague expression d'inquiétude.

La voiture s'était arrêtée devant les marches de marbre qui surélevaient le péristyle, une dame âgée en descendait. Elle était inconnue de Suzanne.

—Grand'mère! fit la jeune marquise avec un accent d'angoisse impossible à décrire, j'ai peur! n'est-ce point une mauvaise nouvelle qui nous arrive d'Allemagne?

—Mais non, chère enfant, calmez-vous, fit la vicomtesse, nous allons bientôt savoir ce que nous veut cette étrangère.

Un domestique apporta à Mme de Fiavelle une lettre, que celle-ci parcourut promptement; puis adressant un sourire des plus encourageants à sa petite-fille:

—Ce sont de bonnes nouvelles, chère enfant, n'ayez aucune crainte: la personne qui demande à être reçue, vient de la part de votre père.

—Qu'elle entre vite alors! s'écria Suzanne, qui s'élança elle-même au-devant de la visiteuse, pour l'introduire plus vite auprès de sa grand'mère.

La dame qui entra avec Mlle de Monerville avait l'air fort conve-

nable et très respectueux: c'était la femme de charge de la comtesse de Duspfert.

La vicomtesse s'attendait peu à cette visite; que pouvait-il y avoir désormais de commun entre elle et la comtesse?

—Madame, fit la gouvernante en saluant la vicomtesse, je suis porteur d'un message très délicat, et qui vous sera peut-être pénible... Mais ne craignez rien, ce que j'ai à vous dire n'est au fond que de la joie: le marquis de Monerville vous demande sa fille pour quinze jours.

—Pour quinze jours... c'est-à-dire pour toujours! s'écria la comtesse avec véhémence; voilà donc à quoi ont abouti les belles promesses faites par l'abbé de Verneux... les joies de famille ne peuvent exister pour moi...

—Excusez, madame la vicomtesse, reprit l'envoyée de Rotride, d'une voix calme qui contrastait avec la colère de la vieille châtelaine. J'ai dit "quinze jours", et la comtesse de Duspfert vous donne sa parole que ce ne sera pas un jour de plus.

—Et que veut-on faire de Suzanne? répondit-elle avec humeur, tandis que la jeune fille buvait avidement les paroles de l'étrangère.

—Le marquis de Monerville désire fiancer Mlle Suzanne au duc de Hohenfillen.

—Encore! dit la vicomtesse avec dépit.

—Ah! grand'mère, ne dites pas cela! s'écria Suzanne en se jetant dans les bras de la vicomtesse, écoutez plutôt jusqu'au bout ce que vous veut Mme de Duspfert...

—Mme la comtesse de Duspfert m'a priée de vous dire, madame, que cette union ne vous éloignerait pas de votre petite-fille... le duc de Hohenfillen se fixera en France, à Bernières, si vous le désirez...

—Non, non, je ne veux pas être égoïste à ce point, dit tout à coup la vicomtesse; que Suzanne soit heureuse, c'est tout ce que je demande... Mais comment se fait-il que le duc de Hohenfillen soit libre? N'est-il pas fiancé à sa cousine?

—La comtesse renonce à sa main pour épouser...

Ici la dame hésita à continuer.

—Pour épouser M. de Monerville, n'est-ce pas? acheva la vicomtesse; je m'en étais doutée d'après les lettres enthousiastes qu'il écrivait de cette Rotride qui doit remplacer ma fille...

Mme de Fiavelle cacha son visage dans ses mains, Suzanne les lui détacha doucement et l'embrassa, en disant:

—Ce pauvre père a tant souffert! il a été veuf si jeune; il est à présent exilé volontaire, loin de sa fille qu'il vous abandonne, grand'mère; pouvez-vous le blâmer de se choisir une famille à l'étranger?

—Tu as raison quand même, toi, dit la vicomtesse, qui tutoyait sa petite-fille, ce qu'elle n'avait pas fait depuis bien longtemps. Mais me reviendras-tu, au moins? Maintenant que tu vas être heureuse, m'apporteras-tu, comme l'abbé de Verneux me l'a promis, le foyer de famille?

—Je reviendrai, grand'mère, je vous en donne ma parole, comme la

comtesse de Duspfert.

Suzanne ne demanda pas par quel étrange hasard elle allait épouser Wilhelm, rien ne l'étonnait de la bonté de Dieu, elle se confiait depuis longtemps en sa providence.

Malgré le mauvais temps, Suzanne partit donc le lendemain en berline, accompagnée de Mlle Clotilde, à laquelle la vicomtesse avait fait mille recommandations.

L'abbé Verneux était venu saluer Suzanne, en l'engageant à revenir à Bernières pour achever la conversion de sa grand'mère.

Pendant le voyage, Mlle de Monerville fut instruite des projets secrets de Mme de Duspfert, auxquelles elle se prêta de bonne grâce.

Le mois de novembre ne s'écoula pas sans voir célébrer à la chapelle de Hohenfillen le double mariage de la jeune fille et de la jeune veuve. Seulement il fut apporté quelques modifications dans les questions d'avenir.

Le château de Hohenfillen, loué à Wilhelm par sa cousine Rotride, resta pour quelques années encore l'apanage de la châtelaine et de son mari. Quant à Suzanne, elle arriva à Bernières avec Wilhelm, où elle trouva le château transformé pour la recevoir. Elle avait été absente un mois au lieu de quinze jours, et ce temps avait été employé par la comtesse à l'installation des appartements des nouveaux mariés. La vieille dame, aidée de l'abbé de Verneux, orna un si joli nid à Suzanne que celle-ci ne songea guère à le quitter.

Quelques mois d'été cependant

furent consacrés à Hohenfillen. Selon le vœu de Wilhelm, la petite chapelle de Sainte-Suzanne avait été réédifiée, et les châtelains assistèrent à la première messe. Le comte de Querlain et sa femme vinrent également passer leur villégiature à Prague; la vicomtesse de Fiavelle et la comtesse de Querlain, ne pouvant suivre les jeunes gens, se contentaient de grouper autour d'elles les charmants bébés que leur confiait l'amour de leurs enfants. Jamais grand'mères ne furent plus

aimées jusqu'à leur dernier jour. Les deux vieilles douairières, devenues pieuses et douces, disaient souvent à l'abbé de Verneux qui vécut aussi longtemps qu'elles : "Les esprits forts et les esprits faibles, qui repoussent le flambeau de la foi, ressemblent à des aveugles qui refuseraient la vue qu'on pourrait leur rendre: sans la foi, l'espérance et la charité, ces trois vertus essentielles, il n'est ni paix, ni joie, ni bonheur sur terre.



FINIS..



LES CUISINES DU DIABLE

A quelques kilomètres de la capitale du Danemark se trouve un bourg qui porte le nom de Frederikssund. Près de ce bourg s'élèvent quelques gros tas de pierres, d'une forme particulière, qu'on nomme dans le pays les "Cuisines du Diable."

Une légende, qui remonte à l'époque la plus reculée du moyen âge, et qui s'est transmise de bouche en bouche jusqu'à nos jours, raconte qu'un matin le saint roi Olaf fit rencontre, à cet endroit, d'une bande de moissonneurs qui sortaient de leur village pour se rendre aux champs.

—Approchez! leur cria-t-il. Venez! que je vous annonce la bonne parole.

—Sire, lui répondirent-ils, nous avons des femmes et des enfants à nourrir; si nous nous arrêtons ici pour vous écouter, nos femmes et nos enfants courront le risque de ne point manger aujourd'hui, car nous ne vivons que de notre labeur. En n'allant point moissonner le champ dont le propriétaire a loué nos faux et notre travail, nous ne recevrons pas l'argent nécessaire à l'achat du dîner de notre famille.

—Eh bien! répliqua saint Olaf, je payerai à chacun de vous le prix de sa journée. Asseyez-vous sur ce tertre et écoutez-moi!

Le roi tira de son escarcelle tout l'argent qu'elle contenait; mais l'excellent monarque avait déjà fait tant d'aumônes, que le peu qui lui restait suffit à peine à payer la journée de la moitié des moissonneurs.

Ceux qui avaient reçu de l'argent s'assirent consciencieusement sur un tertre autour du roi; les autres partirent, malgré les instances et les prières du prince, et non sans même lui reprocher avec des injures de leur avoir fait perdre leur temps. Il y en eut en outre qui maugréèrent contre lui.

Ces derniers avaient à peine marché cent pas, qu'ils rencontrèrent un autre personnage. Au rebours du roi, il était jeune, fringant, alerte, et monté sur un excellent cheval. Il arrêta les moissonneurs pour leur demander ce qui les mettait si fort en colère. Les moissonneurs racontèrent leur déconvenue au cavalier, qui se mit à rire et à hausser les épaules.

—Eh quoi! dit-il, vous vous contentez d'injurier ce vieux fou qui se moque de vous, et, tout roi qu'il est, vous ne le chassez point à coups de pierre, lui et les imbéciles qui l'écoutent. Allons, il n'est pas trop tard pour bien faire; venez avec moi; voici de quoi passer votre journée.

Et il jeta dans la poussière des poignées

de pièces d'or que les moissonneurs s'empressèrent de ramasser, tout en courant vers le lieu où ils avaient laissé saint Olaf.

Ils ne retrouvèrent point toutefois l'apôtre royal. La parole de ce dernier était si puissante, qu'il lui avait suffi de quelques instants pour conquérir à la vraie foi les paysans qui l'écoutaient et qu'il les emmenait, en chantant des cantiques, vers une chapelle rustique construite à quelque distance de là, sur une colline.

Les autres moissonneurs, excités par



celui qui se montrait envers eux si prodigue d'argent et dont ils espéraient de nouvelles largesses, se mirent à poursuivre leurs acamarades en leur lançant des pierres; ils allaient même les atteindre, lorsque Olaf se retourna tout à coup et fit le signe de la croix.

Aussitôt le cavalier noir tomba dans la poussière, pâle, tremblant et à demi mort.

—Ce n'est rien! dit-il; rien que les symptômes d'un mal auquel je suis sujet depuis bien des siècles... depuis bien des années, veux-je dire.

Il se releva lestement, reprit son allure ardente et sauvage; puis faisant mettre en cercle autour de lui les moissonneurs qui l'entouraient:

—Or çà, dit-il, je vous ai payés pour m'accompagner à mon gré. Maintenant il me prend fantaisie de vous payer pour m'écouter. Gardez-vous de croire que je veuille, comme ce rabâcheur, vous enseigner la charité envers les pauvres, le respect des vieillards, la douceur, la sobriété et la chasteté. Non, maugrebleu! je serai plus amusant. J'offre quatre pièces d'or à qui me jurera, par le salut de son âme, de m'écouter jusqu'au bout de mon discours.

Je n'ai pas besoin de vous dire que tous acceptèrent cette offre, reçurent les quatre pièces d'or, les mirent dans leur escarcelle et s'assirent pour écouter l'in-

Celui-ci commença un discours dans le-

quel il démontra: 1o qu'il n'y a rien de plus noble au monde que l'orgueil; 2o que l'avarice est de la sagesse; 3o, que, sans la luxure, la gourmandise et la paresse, la vie ne serait qu'une chose insipide, et 4o que la colère et surtout sa soeur la vengeance valent tous les ragoûts les plus friands de l'âme. Sans ces passions, continua-t-il, l'existence de l'homme ne deviendrait qu'une longue suite de souffrances et d'ennuis. Les vices seuls peuvent rendre heureux sur la terre. Il faut suivre ses instincts et se rire du reste.

Pendant que parlait de la sorte cet étrange orateur, un de ses auditeurs se sentit frapper sur l'épaule, se retourna, et vit le roi Olaf qui lui faisait signe de regarder derrière lui, vers le village.

O terreur! la plupart des maisons de ce village tombaient en ruine, et les herbes sauvages croissaient partout au milieu d'une profonde solitude.

Au cri que jeta le moissonneur, ses voisins se regardèrent mutuellement. Jugez de leur épouvante!... ils s'étaient assis l'un près de l'autre jeunes et vaillants, et ils se retrouvaient des vieillards blanchis et courbés par l'âge!

Tous se levèrent dans un trouble que je n'ai pas besoin de dépeindre, vous le comprenez sans peine. Les uns pouvaient à peine se soutenir sur leurs jambes; les autres, le corps courbé vers la terre, fai-



saient de vains efforts pour se redresser.

—Adieu, mes compères! s'écria le cavalier qui interrompit enfin son abominable sermon; adieu, ou plutôt au revoir! car, je l'espère bien, vous profiterez comme il faut de ma pieuse conférence qui a duré soixante-dix ans.

Et, déployant deux ailes immenses de chauve-souris, il s'élança dans les airs, se dirigea vers un volcan, aujourd'hui éteint, alors en pleine éruption, se plongea dans le cratère et disparut.

Les malheureux se trainèrent comme ils

le purent, à la suite de saint Olaf, jusqu'à leur village. Il n'y restait plus que des ruines inhabitées, et des pierres funèbres qui recouvraient les restes des femmes et des enfants des moissonneurs, comme ne l'indiquaient que trop les inscriptions que portaient ces tombes.

— Qu'allons-nous devenir? s'écrièrent-ils; qui prendra pitié de nous?

—Celui qui n'attend qu'un signe de repentir pour pardonner et pour tendre les bras à l'enfant prodigue revenant vers son père, dit le roi. Abjurez vos erreurs, demandez pardon à Dieu, et Dieu vous réunira à vos femmes et à vos enfants qui ont écouté la vraie parole, ainsi que vous l'atteste la croix gravée sur la pierre qui les recouvre.

Tous tombèrent à genoux, criant merci à Dieu. Olaf les bénit, les baptisa, et à quinze jours de là pas un seul d'entre eux ne survivait. Tous avaient quitté une vie purifiée par le repentir et par l'eau du baptême.

Quand on fouille certains terrains des "Cuisines du diable", on retrouve non-seulement les restes des maisons, des moissonneurs, mais encore des débris de vases, des outils étranges, des ossements et divers objets d'un aspect particulier et bizarre: preuve irrécusable de l'authenticité de la légende qu'on ne manque jamais de raconter aux rares voyageurs que leurs affaires amènent à Frederikssund.

Or, il y a une vingtaine d'années environ, un jeune homme à cheval, accompagné d'un grand chien noir, arriva le soir dans ce bourg, mit pied à terre devant l'unique auberge qui s'y trouvait, et demanda tout d'abord qu'on le conduisit vers les "Cuisines du Diable".

Un enfant, moyennant une pièce de monnaie, s'acquitta de ce soin et mena près de l'amas de ruines le voyageur, qui

revint de son excursion rêveur et préoccupé.

Il prit silencieusement place à la table où se trouvait dressé son souper. Le grand chien noir sauta sur le banc qui servait de siège à son maître, s'y assit à côté de lui et se mit sans autre cérémonie à prendre sa part du repas. De temps à autre le jeune homme déposait un morceau de viande fumée ou de poisson salé dans une assiette placée près de la sienne. Alors le chien, gravement, ne témoignant point de hâte, et accoutumé sans doute à cette manière de faire, allongeait le museau, prenait sa provende, et, quand il avait fini, regardait fixement son maître de ses deux grands yeux intelligents. Si celui-ci ne songeait plus à remplir l'assiette, le chien le rappelait à ce soin en lui posant doucement la patte sur l'épaule.

Il en fallait beaucoup moins dans une petite auberge danoise pour éveiller l'attention et exciter la curiosité.

L'hôtesse, voyant le voyageur prêt à quitter la table, suivant l'usage, s'avança vers lui une bouteille d'eau-de-vie à la main.

—Merci! lui dit le jeune homme: je ne bois jamais que de l'eau, et la vôtre est excellente. J'ai reconnu de suite qu'elle provenait d'une fontaine d'une exquise pureté:

Et sans prendre garde à la stupéfaction de la digne femme:

—Maintenant, Thor, continua-t-il en caressant son chien, il s'agit d'aller nous coucher, car nous avons fait une longue promenade, et il y a loin de Copenhague à Frederikssund. Mais auparavant j'ai besoin de demander à notre hôtesse si je pourrai me procurer demain matin, au petit jour, quatre menuisiers pour me fabriquer quatre grandes caisses en bois de sapin, bien solides, munies de fortes serru-

res et fermant comme il faut à clef. J'aurai, en outre, besoin de six hommes intelligents qui puissent me seconder dans des fouilles que je veux entreprendre aux "Cuisines du diable".

—Des fouilles? miséricorde! Et que comptez-vous retirer de ce lieu maudit?



—Ceci est mon affaire, ma chère hôtesse. Veuillez prendre le soin de me procurer les huit ouvriers que je désire. Quant au prix du travail des premiers et de la journée des seconds, je m'en rapporte à vous pour le régler. J'accepte à l'avance les engagements que vous prendrez en mon nom.

—Je tâcherai de m'acquitter de ce soin à votre satisfaction, monsieur.

—Merci, ma chère hôtesse. Et là-dessus allons nous coucher, mon ami Thor! Je lis dans tes yeux que nous dormirons tous les deux comme on dort après une journée de fatigue, et à la veille d'une grande entreprise.

Et le chien et le jeune homme se retirèrent dans la chambre qu'on avait préparée à ce dernier.

Je n'ai pas besoin de vous dire quelle sensation produisit l'arrivée du jeune homme et de son chien, d'abord dans l'auberge peu habituée à recevoir des voyageurs, surtout aux premiers jours du printemps, et ensuite dans Frederikssund, où l'apparition d'un visage qui n'était pas indigène attirait inévitablement tous les habitants de la ville, les uns derrière les vitres des fenêtres, les autres sur le seuil de leur maison.

Sans s'en douter, M. Olaüs Petersen—c'était le nom du voyageur—jouit de ce dernier genre de triomphe. Le soir, en revenant des "Cuisines du Diable", il se trouva le héros de toutes les conversations, surtout quand on sut—et on le sut avec une rapidité à faire honte au télégraphe électrique—les projets de fouille qu'il voulait réaliser le lendemain.

—Quel est ce jeune homme? d'où vient-il? que compte-t-il trouver dans les profondeurs que recouvrent les mystérieux monticules?—S'agit-il d'un trésor? se demandait-on dans la classe bourgeoise.—S'agit-il de s'emparer d'un talisman? se demandait-on parmi le populaire.

—Après tout, il n'a de la jeunesse que les apparences. Pour peu qu'on le considère avec attention, on reste surpris de sa physionomie sérieuse et pensive. Sans compter qu'on ne l'a vu ni tirer une pipe de sa poche, ni même allumer un cigare,

soit pendant son excursion aux "Cuisines du Diable", soit avant, soit après son souper. Et puis, autre phénomène! il n'a point bu une seule goutte de liqueur forte, ni cognac, ni eau-de-vie, ni genièvre, ce qui n'est guère d'une chrétien... Et son chien, ce chien noir dont les yeux semblent tantôt de l'or, tantôt de l'ambre! ce chien aussi grave que son maître, qui marche toujours sur les talons de ce dernier, qui semble comprendre la langue humaine, et qu'on sert à table dans une assiet-



te! Il y a, je vous le répète, de la sorcellerie là-dessous, disaient les plus superstitieux.—A l'aide du magnétisme, on peut découvrir bien des trésors cachés, insinuaient les esprits forts, et qui sait s'il n'y a pas des trésors cachés sous les "Cuisines du Diable?" concluait-ils tous.

Aussi, moitié par curiosité, moitié par appât du salaire, Olaüs, en se levant au point du jour, trouva-t-il dans la cuisine de l'auberge, sans compter les menuisiers, douze ouvriers au lieu de six qu'il avait demandés.

Il donna d'abord ses ordres aux menuisiers et leur promit un salaire double de celui qu'ils réclamaient, si les caisses se

trouvaient apportées à deux heures de là aux "Cuisines du Diable".

—Mes amis, dit-il ensuite aux ouvriers, un trop grand nombre de personnes, au lieu de me servir, ne ferait que m'embarasser. Je n'ai besoin que de quatre d'entre vous. Cependant je ne veux point vous avoir inutilement dérangés.

Et après avoir désigné quatre de ceux qui lui parurent les plus intelligents, il distribua aux autres une somme assez forte pour que le prix de la soi-disant journée de travail dépassât de beaucoup le salaire que l'on donnait à Frederikssund pour une semaine de labeur aux champs.



Il partit ensuite suivi de ses quatre hommes. Les autres, après avoir vidé quelques verres d'eau-de-vie que l'hôtesse de l'auberge s'empressa de leur proposer dès qu'elle leur vit de l'argent dans les mains, se répandirent dans la ville, où ils racontèrent à qui voulut l'entendre la manière de faire de ce singulier étranger qui prodiguait l'argent et payait les ouvriers sans les employer.

—Saint Olaf agissait ainsi, faisaient observer les uns.

—Et le diable encore plus! ajoutaient les autres.

Olaüs et sa petite brigade arrivaient

pendant ce temps sur le terrain des "Cuisines du Diable".

Le mystérieux étranger fit mettre aussitôt ses hommes à l'oeuvre, et indiqua l'endroit où l'on devait commencer à creuser la terre et de quelle façon il fallait s'y prendre pour ne rien briser de ce qu'il comptait en exhumier.

D'abord on ne trouva que des pierres.

Olaüs, dédaigneusement et, pour ainsi dire, sans les regarder, ordonna de les rejeter de côté.

Quelques instants après, un ouvrier s'écria :

—Voici un os coupé dans sa longueur!

Aussitôt Olaüs accourut et prit l'os des mains de l'ouvrier. Ses traits, d'habitude calmes et sévères, s'épanouirent, et une légère rougeur colora même ses joues pâles. Il mit précieusement de côté l'os coupé, et apporta dès lors à surveiller les fouilles une attention des plus sérieuses.

Ces fouilles commencèrent à devenir plus fructueuses et amenèrent successivement au jour d'autres os occupés longitudinalement comme celui de tout à l'heure, des bancs de coquilles d'huîtres, des fourneaux en terre cuite, des vases en poterie grossière, des haches et des couteaux en pierre dure habilement équarrie, des arêtes de poissons de diverses espèces, des carcasses d'oiseaux et d'animaux.

Le chien Thor, assis sur ses deux pattes de derrière, considérait tous ces objets avec presque autant d'attention que son maître. A chaque nouvelle trouvaille, il remuait gravement la queue, et quand Olaüs ne pouvait réprimer un geste de satisfaction, il se levait, flairait du bout de son nez noir et brillant l'objet qui obtenait ce témoignage approbatif, et retournait dignement à sa place.

Cependant la matinée avançait, et un certain nombre d'habitants de la ville,

poussés par la curiosité, arrivaient de toutes parts et commençaient à former autour du monticule et des ouvriers un cercle qui, se rétrécissant de plus en plus, finit par gêner les travaux; sans compter que plusieurs, qu'enhardissait le silence d'Olaüs, commençaient à toucher aux objets qu'on tirait de la terre et à les manier avec plus de curiosité que d'adresse.

A la fin la patience échappa au jeune homme, qui ne put réprimer quelques énergiques exclamations de mécontentement.

A peine Thor, qui tenait, comme d'habitude, ses grands yeux attachés sur Olaüs, eut-il entendu ces exclamations, qu'il se dressa sur ses pattes, hérissa son poil noir, ouvrit la gueule, montra une double rangée de dents aussi blanches que peu rassurantes, et poussa un lugubre hurlement en tournant la tête vers les indiscrets. Puis il s'avança vers eux, toujours de plus en plus menaçant, et il les força à reculer à une distance respectueuse, de façon qu'ils n'importunassent plus son maître. Après quoi il regarda ce dernier, comme pour attendre ses ordres.

—Tiens les à distance! Encore un peu curieux, qui, peu désireux de faire connaissance avec les mâchoires du chien, finirent par se débander et par retourner à la ville.

Olaüs continua ses fouilles jusqu'à la tombée de la nuit. Alors il recueillit tous les objets qu'il avait exhumés et les déposa le plus soigneusement qu'il put dans les quatre grandes caisses apportées par les menuisiers. Il ferma ensuite ces caisses, en mit les clefs dans sa poche, fit charger de chacune d'elles les épaules de ses hommes, et revint à l'auberge, où, sur son ordre et sous sa surveillance, on déposa soigneusement ces fardeaux dans une chambre où il se retira seul en compa-

gnie du seul Tudor.

Tandis que l'hôtesse bavardait avec les nombreux visiteurs que lui valaient Olaüs, Thor, les fouilles de la journée et les quatre grandes caisses, on entendit tout à coup le bruit d'une berline de poste. Cette berline, après avoir parcouru au grand trot la rue principale, j'allais dire la rue unique de Frederikssund, s'arrêta devant la porte de l'auberge.

A peine l'hôtesse éperdue avait-elle eu le temps de se précipiter sur le seuil pour recevoir les étrangers, qu'elle vit sortir de la voiture un vieillard à cheveux blancs, d'une physionomie tout à fait vénérable, et une jeune fille d'une rare beauté. Déjà un domestique en livrée et une femme de chambre étaient descendus l'un du siège de devant, l'autre du siège de derrière, le premier pour déployer le marchepied et pour ouvrir la portière au vieillard, l'autre pour soutenir la jeune fille, qui ne paraissait guère éprouver le besoin de cette aide, car elle sauta de la voiture avec la légèreté d'un oiseau.

—Faites préparer une chambre à M. le baron, dit le valet de chambre.

—Conduisez-moi à l'appartement que vous destinez à mademoiselle, dit la femme de chambre.

L'hôtesse les regardait tous les deux d'un air effaré.

—Hélas! s'écria-t-elle enfin, je n'ai que deux chambres dignes de recevoir pareils hôtes, et l'une est déjà occupée par un voyageur.

—Donnez l'autre à ma fille, répondit le vieillard. Quant à moi, mon valet de chambre trouvera bien le moyen de m'installer un lit dans un coin de cette cuisine; au besoin même, je passerai la nuit dans ma voiture.

—Je ne souffrirai point chez moi de pareilles abominations!... repartit l'hôtesse.

Ce jeune homme ne voudra point, assurément, qu'un vieillard, un baron, passe une mauvaise nuit, tandis que lui dormirait à l'aise dans le meilleur lit qui se trouve à dix werstes à la ronde. D'ailleurs, s'il ne vous cédait point sa chambre de bonne grâce, je saurais bien l'y obliger. Il ne court déjà pas dans la ville de si bons bruits à son égard.

—Oh! oh! dit le vieillard; et quels bruits court-il donc sur son compte?

—Qu'il est un chercheur de trésors ou de talismans.

—Rien que cela! Attendez donc! N'a-t-il point écrit son nom sur votre livre?

—Si fait, monsieur le baron.

Et elle apporta un livre crasseux, sur les pages graisseuses duquel apparaissaient les rares noms des hôtes qui venaient de temps à autre faire une courte étape à l'unique auberge de Frederikssund.

—J'en étais sûr! dit-il à sa fille; c'est Olaüs. Il m'a prévenu dans mon dessein! Il est arrivé avant moi. Ah! la jeunesse, la jeunesse! qui pourrait lutter avec elle? Retire-toi dans ta chambre, et pendant ce temps je verrai Olaüs. Puisque je n'ai pu le devancer dans son dessein, il faut du moins que je tâche de l'obliger à partager avec moi ses trésors.

Et il heurta à la porte de la chambre qu'occupait le jeune homme.

Thor répondit par un aboiement formidable.

—Allons, paix! mon bon Thor, paix! C'est un ami qui frappe à la porte de ton maître.

En entendant la voix du baron, Olaüs ouvrit aussitôt et parut sur le seuil de sa chambre.

—Venez, mon cher baron, dit-il en embrassant le vieillard, venez! je vais vous montrer des trésors qui vous causeront tant d'envie, que vous n'en fermerez point

l'oeil de toute la nuit.

Quand le baron fut entré dans la chambre d'Olaüs, et qu'il en eut refermé avec soin la porte derrière lui, la maîtresse de l'hôtel porta autour d'elle des regards significatifs sur ceux qui l'entouraient. Il y avait là huit ou dix personnes attirées, beaucoup par le désir de voir les voyageurs phénoménaux arrivés en chaise de poste et le jeune chercheur de trésors, et un peu par le grand et beau poêle qui répandait une chaleur si grande et si puissante.

—Vous l'avez entendu! dit-elle, en s'assurant toutefois que les domestiques du baron ne pouvaient l'écouter; vous l'avez entendu! Maintenant il n'y a plus à en douter! Ce sont des trésors que ces gens-là viennent chercher dans notre pays! Ils ne rougissent pas de dépouiller de pauvres gens comme nous! Je ne m'étonne point qu'ils voyagent en carrosse et qu'ils payent de gros salaires aux ouvriers par les bras desquels ils font fouiller jusqu'au fond de ses entrailles la terre de notre pays!

—Mais, chère dame, objecta un des quatre ouvriers employés par Olaüs, vous ne donneriez pas un verre d'eau-de-vie en échange de tout ce que le jeune homme a tiré, non pas du sein de la terre, mais à cinq ou six pieds tout au plus de la surface du sol.

—Avez-vous des oreilles? Inventé-je ce que je dis? Ce jeune homme a-t-il parlé, oui ou non, de richesses inappréciables? Le vieux baron ne se lamentait-il pas de se voir prévenu par le chercheur de trésors? Tenez, mon garçon, buvez ce verre d'eau-de-vie que je vous offre gratis, et ne cherchez pas à vous montrer plus sage que les gens d'expérience comme moi, qui savent lire et écrire, et qui comptent, parmi leurs parents éloignés, un conseiller du

tribunal de Copenhague.

Tandis que la digne hôtesse parlait ainsi, le baron, debout devant les quatre caisses qu'Olaüs avait ouvertes, poussait à chaque instant des exclamations de surprise et d'admiration.

—Il n'y a point à le nier, confessait-il, jamais fouilles archéologiques n'ont produit des fourneaux de terre aussi complets! En voici un sans la moindre ébréchure! Il ne manque pres rien à ces pots dont le musée de Copenhague ne possède que des échantillons incomplets. Quelle quantité d'os d'animaux morts, tous ouverts longitudinalement pour en extraire la moelle! Voyons, essayons de déterminer les espèces auxquelles ces os appartiennent, car leur étude est de nature à jeter un grand jour sur l'histoire et sur l'industrie des peuples inconnus qui ont formé ces amas de précieux détritits.

—Baron, voici à ne pas s'y tromper, des arêtes de hareng, de morue et d'anguille.

—Done le peuple mystérieux qui a laissé là ces débris était pêcheur et construisait des barques, ne fût-ce que des troncs d'arbres creusés, et savait fabriquer soit des filets, soit des lignes et des hameçons.

—Voici des os de coqs de bruyère.

—Le coq de bruyère ne vit que parmi les forêts de pins. Donc il y avait alors des forêts de pins dans cette partie du Danemark, et les indigènes étaient chasseurs.

—Voici qui l'atteste, baron: regardez ce gros os de cerf, qui porte encore dans une de ses cassures de petits éclats de silex provenant de l'arme de pierre qui a tué la pauvre bête.

—Oui, vraiment! La chose me paraît irrécusable, et d'autant plus que les armes de silex ne vous manquent pas... Regardez celles-ci qu'on lançait évidemment avec la fronde ou avec la main; celles-là,

qu'on emmanchait dans de fortes branches d'arbres, comme font encore les indigènes de l'Océanie.

—Vous êtes un naturaliste trop habile pour ne point reconnaître du premier coup d'oeil ces os de cerf, de chevreuil, de sanglier, de loup, de lynx, de renard, d'ours et de chat sauvage. Mais ceux-ci, à quelle espèce appartiennent-ils?

—Attendez donc, attendez donc! répondit le baron. Oui, c'est bien cela... Aucun autre animal n'offre cette forme particulière de mâchoire et de pattes... Ce sont des os de castor!

—Et qui peut dire depuis combien de siècles le castor a disparu de nos contrées!

—Ah! mon Dieu! mon Dieu! voici une tête tout entière de "Bos urus", espèce de boeuf presque aussi gigantesque que l'éléphant. Jules César parle de ce boeuf dans ses "Commentaires", et cependant il n'en reste plus un seul individu vivant.

—Et ceci, baron! ceci? demanda Olaüs en tirant avec soin du fond d'une de ses caisses une carcasse d'oiseau précieusement placée dans un compartiment isolé.

—J'en reste confondu, je l'avoue, en reconnaissant un squelette complet de l'"Alca impennis" de Linné, de cet oiseau qui foisonnait au moyen âge dans les archipels voisins de l'Amérique du Nord, à Terre-Neuve, dans les îles Féroë, dont il n'existe plus aujourd'hui un seul individu vivant! Tous les historiens danois s'accordent à raconter que l'"Alca impennis" formait à lui seul la richesse des îles Féroë. On se servait en guise de lampe de son estomac, tant il contenait de graisse; il suffisait d'y introduire une mèche et de l'allumer. On employait souvent l'animal entier au lieu de bois, pour se chauffer; aujourd'hui, on en payerait dix fois son poids d'or un seul exemplaire vivant.

En ce moment, on frappa respectueusement à la porte.

—Qui est là? demanda le baron avec humeur.

—Je venais annoncer à monsieur le baron qu'il était servi, répondit la voix du valet de chambre.

—Il s'agit bien de souper, en présence de pareils trésors! L'admiration fait perdre l'appétit. Bien, tout à l'heure! qu'on attende!

—J'aurai l'honneur de faire observer à monsieur le baron, reprit une voix en fausset, et qui n'était rien moins que celle de la femme de chambre, j'aurai l'honneur de faire observer à monsieur le baron que mademoiselle attend déjà depuis cinq minutes monsieur le baron.

—Diantre! il ne faut pas faire attendre ma fille, Olaüs! Stierna est d'une santé délicate et qui exige de grandes précautions. Venez souper sans façon avec nous. Tout en mangeant, nous deviserons de vos découvertes et nous causerons archéologie.

En s'exprimant de la sorte, il mit son bras sous le bras d'Olaüs, et, précédés du valet de chambre, ils passèrent dans une pièce voisine destinée à servir à la fois de chambre à coucher pour mademoiselle Stierna, et de salle à manger pour son père.

A la vue d'Olaüs, quoiqu'elle fût prévenue de son arrivée, les joues blanches et roses de la jeune fille se couvrirent d'une vive rougeur.

—Vous avez bien mal agi, monsieur, dit-elle en lui tendant la main. Prévenir ainsi mon père dans ses fouilles archéologiques!

—Je ne saurais guère me repentir, je l'avoue, d'une faute qui me vaut l'honneur de m'asseoir à la table du baron, en

compagnie de sa charmante fille, répliqua Olaüs.

—Vous êtes bien bon d'appeler la table de mon père ces affreuses planches de sapin à peine rabotées et fort mal étayées sur quatre poteaux boiteux, et de vous féliciter de vous y asseoir dans cette auberge de village. Je pensais, ajouta-t-elle, que la table d'acajou et la salle à manger de notre hôtel de Copenhague valaient tout autant... Et cependant vous ne venez guère souvent vous y asseoir, monsieur Olaüs.

—J'arrive d'un si long voyage!

—En effet, vous voyagez beaucoup! ajouta-t-elle avec un peu de dépit mal dissimulé. Et de quel pays arrivez-vous en ce moment, monsieur Olaüs?

—De Suisse.

—Qu'avez-vous vu en Suisse? Des montagnes pittoresques? des sites merveilleux? une contrée aussi riante que notre cher Danemark l'est peu?

—Non pas, je suis allé voir tout bonnement les villages lacustres.

—Les villages lacustres? encore de l'archéologie, n'est-ce pas?

Olaüs continua:

—Les villages lacustres, qui appartiennent aux trois époques désignées par les noms d'"âge de pierre, d'âge de bronze et d'âge de fer," se composent tous de pilotis plus ou moins grossiers, plus ou moins perfectionnés et enfoncés dans la vase à une certaine distance de la rive, de façon à mettre ceux qui les habitaient à l'abri des attaques des bêtes féroces et probablement des surprises des hommes.

En fouillant autour de ces pilotis, à très peu de surface du sol recouvert d'eau, on recueille des ossements humains et des ossements d'animaux, des pierres noircies par le feu, des charbons à demi consumés, des vases de terre, des pans de muraille,

des restes de toitures et des débris de barques, qui ressemblent trait pour trait à la barque trouvée par M. Arthur Forgeais dans la Seine, et qui fait partie aujourd'hui du musée de Saint-Germain.

Les pilotis, la plupart du temps rangés d'une façon méthodique, semblent avoir servi à soutenir des habitations et même des ponts, qui, sans doute, tenaient lieu de rues, comme aujourd'hui dans la plupart des villes des Pays-Bas.

Des branchages entrelacés, des plaques d'argile durcies par le feu, et sur lesquelles on retrouve profondément imprimé le creux de ces branchages, apprennent comment se construisaient les murs et les plates-formes. Il existe encore presque entiers des toits coniques recouverts de chaume et de roseaux. L'eau a conservé ces végétaux de la même manière qu'elle les conserve dans les tourbières. Des pierres grossières, mais qui ne s'en ajustaient pas moins bien contre elles, de façon à former des foyers et des fours, gisent presque sous toutes les places occupées par chaque cabane, à côté de couches de mousse provenant des montagnes voisines et servant probablement de lits. De grands bois de cerfs, des têtes de taureaux sauvages, des armes en pierre, en bronze ou en fer, suivant les localités et suivant les profondeurs, s'y rencontrent encore :

—Quelle physionomie présentent ou devaient présenter les chaumières lacustres? Car, hélas! j'entends parler sans cesse archéologie autour de moi, et malgré moi il faut bien que je m'y intéresse, faute de mieux.

—Mademoiselle, répondit Olaüs, elles ne mesuraient guère que trois à cinq mètres en long et en large; un trou, ménagé en guise de cheminée dans le toit conique, au

dessus du foyer, donnait issue à la fumée.

C'est particulièrement dans la Suisse allemande qu'on rencontre des débris lacustres appartenant à l'âge de pierre.

Les haches qui caractérisent cette époque, et remontent peut-être à quarante siècles, sont en serpentine, et grandes de quatre à cinq centimètres. On sait que la serpentine est une pierre verdâtre et dure.

Les unes manquent de mortaise; elles étaient sans doute emmanchées comme celles des Indiens; les autres, au contraire, sont liées à des bois de cerf.

À côté de ces haches, on ramasse des couteaux, des tranchets affilés d'une manière surprenante, des scies, des mar-teaux, des enclumes, également en pierre, des poinçons, des aiguilles en os de cerf, et une multitude de vases, la plupart brisés; on peut toutefois reconnaître leurs grandeurs diverses et leurs formes constamment les mêmes.

—Ces vases se fabriquaient sans doute à la main? dit le baron.

—Oui, avec une argile grossière, noirâtre et mélangée de petits grains de quartz, évidemment pétris dans cette argile pour lui donner plus de solidité pendant sa cuisson et à l'usage.

Dans les habitations lacustres, où la fabrication des armes et des outils de bronze remplace la pierre, un certain bien-être relatif succède au grossier ameublement des chaumières. Une couche de graphite teint en noir les vases d'une pâte plus fine; des nattes de chanvre et de lin succèdent aux lits en mousse; enfin, les habitants savaient fabriquer des cordes en fibres d'arbres et même de la toile.

Vienne l'âge de fer, et ces hommes ont des épingles en os, des bagues en métal, des bracelets et des colliers formés de perles, de pierres trouées, de boucles en

bois de cerf et de dents d'ours; sans compter des rosaires de noisettes évidées et percées, des navettes de tisserands en os, des hochets d'enfants, des pendeloques en cristal, des parures en verroterie et en jais, de l'ambre et même du corail. L'ambre et le corail présentent les premières traces de produits étrangers importés, et indiquent des relations commerciales entre les indigènes et d'autres peuples.

Les hommes de l'âge de fer avaient encore des palets en grès, soigneusement polis, qui servaient sans doute à des exercices de gymnastique, et peut-être à des jeux. Ils savaient cultiver la terre, ainsi que le démontrent des amas presque intacts de végétaux domestiques, tels que de l'orge, du froment, des pepins de pommes, de poires et des noyaux de prunes.

On a même découvert, dans le lac de Constance, un ancien magasin contenant cent mesures d'orge et de blé en épis, et un pain à demi consumé par le feu et fait avec de l'orge grossièrement broyée.

Ce magasin, ce pain avaient sans doute été brûlés par un terrible engin de guerre qu'on retrouve dans les trois âges, et qui prouve que l'un des premiers moyens cherchés par les habitants de ces contrées sauvages a été le moyen de détruire leurs semblables.

Cet engin de guerre se compose d'une sorte de bombe en terre, à demi friable, que l'on remplissait de charbons ardents, et qu'on lançait sur les toits de chaume des villages ennemis, s'en rapportant pour le reste à la violence du vent, chargé d'allumer et de propager l'incendie.

Beaucoup de ces bombes, retrouvées dans la vase, où elles s'étaient éteintes, ont conservé intacts leurs formes et leurs charbons à demi consumés.

Les hommes lacustres avaient déjà su s'attacher le chien comme un gardien et

un berger, et le mouton comme un esclave et comme un aliment. Dès le premier âge, des squelettes entiers de chiens se mêlent aux ossements de brebis. Ces derniers ont été la plupart cassés, sans doute pour en extraire la moelle.

Enfin, ils ont l'épée de bronze et de fer, et la massue garnie de pointes des mêmes métaux.

Toutes les bourgades lacustres, sans exception, ont été ravagées et détruites par le feu, et ces incendies sont évidemment l'oeuvre fatale de la guerre. On doit à la demi-combustion des pilotis et des objets végétaux trouvés la conservation de tant de curieuses épaves d'âges si éloignés.

Presque toujours, à une certaine distance des villes aquatiques, on rencontre des tombeaux creusés dans le sol de la rive.

Ces tombes profondes, soigneusement faites, attestent à la fois le respect des indigènes pour les morts et leur horrible coutume des sacrifices humains.

On y voit, en effet, des charbons, des débris calcinés d'animaux domestiques, un lit de pierre sur lequel repose un squelette intact, et à côté de lui d'autres squelettes dont tous les ossements sont brisés à coup de hache. La nature de certains de ces derniers ossements, la forme des bassins, des crânes, des dents encore à demi développées, des dents de sagesse, des perles, des bracelets et des ornements attestent que non seulement les esclaves, mais encore les femmes du défunt ont été tuées et ensevelies à côté de lui.

—Voilà, objecta le baron, des tombeaux qui me rappellent celui qu'on a trouvé en Danemark, à Hevidegaard, et qu'on donne je ne sais trop pourquoi, comme la sépulture d'un sorcier.

Hevidegaard se trouve dans la paroisse

de Synbhy, à un myriamètre de Copenhague.

—Oui, répondit le jeune homme, je sais qu'en 1845 on fouilla ce tertre en forme



de cône, haut de cent mètres et large à sa base de cinquante.

Je sais encore qu'il consistait en un carré allongé, tourné du nord-ouest au sud-ouest; ses parois latérales, formées de

dalles perpendiculaires, mesuraient à l'intérieur deux mètres vingt-huit centimètres de long, soixante et un centimètres de large à l'est, et seulement quarante-sept à l'ouest.

A une profondeur d'un demi-mètre gisait un pavé grisâtre formé de cailloux de silex, sur lequel se trouvaient un linceul de laine grossièrement tissé, une épée dans son fourreau, enfin dessous une sorte de trousse, une petite fibule de bronze, et un amas d'or. Le linceul reposait sur une peau dont les poils étaient tournés en haut.

On se hâta d'enduire la trousse d'un vernis pour la préserver des influences délétères de l'air vif, et plus tard, quand elle fut consolidée, on l'ouvrit pour en examiner la forme et le contenu. Faite de cuir replié, ses deux extrémités viennent se rejoindre; elle se ferme comme un portefeuille, au moyen d'une broche de bronze qui passe à travers de petites oreillettes.

Elle ne mesurait que seize centimètres de long sur cinq de large. Une lanière de cuir fixée au côté, et de même largeur qu'un fragment semblable attaché à l'épée indique que ces deux objets se trouvaient jadis suspendus à un même ceinturon.

La trousse contenait une perle d'ambre et une perle de pierre rouge percée, un petit coquillage et le fragment d'un plus grand, un dé de bois, un éclat de silex, diverses racines desséchées, un morceau d'écorce, une queue de couleuvre, une griffe de faucon, une petite pièce de bronze, un couteau de bronze à lame recourbée, un rasoir de bronze à lame convexe, une pointe de javelot en silex. Sur l'un des côtés de la trousse était cousue une petite poche en cuir qui contenait un fragment de la mâchoire inférieure d'un écureuil.

La lame et la gaine de l'épée étaient as-

sez bien conservées; mais il ne restait de la poignée que la virole du bout. La lame a soixante-six centimètres de long sur cinq dans sa plus grande largeur. Le fourreau se compose d'une lanière de peau non tannée soutenue par deux planchettes de bouleau; le tout enveloppé de cuir.

Le tombeau de Hvidegaard daterait donc de la première période de l'âge de bronze et remonterait à plusieurs siècles avant l'ère chrétienne.

—Je vois dit le baron, que vous en savez sur ce tombeau autant que moi. Je me permettrai donc seulement de vous demander si le docte et antique Hérodote ne désigne pas des villages lacustres, quand il parle des habitants et des indigènes de la Thrace, près du lac Prasias?

“Leurs demeures, dit-il, sont construites sur le lac de la manière suivante: ils fixent sur des pieux élevés, enfoncés dans le lac, un échafaudage bien lié qui n'a d'autres communications avec la rive qu'un seul point étroit. Autrefois, les habitants plantaient à frais communs les pieux sur lesquels repose l'échafaudage ou la plate-forme; mais dans la suite ils firent une loi d'après laquelle on planterait trois pieux, apportés du mont Orbelus, à chaque femme qu'on épouserait, la polygamie étant en usage chez eux. Voici quel est leur genre d'habitation. Chacun, sur cette plate-forme, a sa cabane, où se trouve une trappe qui donne sur le lac, et, de peur que leurs petits enfants ne tombent à l'eau, ils les attachent par le pied avec une corde. Ils nourrissent leurs chevaux et leurs bêtes de somme avec du poisson en place de foin. Le lac est si poissonneux, qu'en y descendent un panier par la trappe on le retire à peu près plein de poisson.”

—Peut-être avez-vous raison, baron, reprit Olaüs; c'est, je le crois comme vous,

d'habitants de villages lacustres que parle Hérodote.

Tandis qu'Olaüs Petersen énumérait avec une complaisance évidente les études qu'il avait faites en Suisse et les trésors archéologiques qu'il en rapportait, le baron le regardait d'un air malicieux et même quelque peu narquois.

—Mon cher collègue et rival, lui dit-il en se versant un grand verre de vin de Xérès apporté dans sa voiture, en compagnie d'un certain nombre d'autres flacons “ejusdem generis”, vous m'avez prévenu dans les fouilles que je comptais faire à Frederikssund. C'est de bonne guerre, car je veux vous prévenir moi-même dans une autre expédition scientifique que je médite. Donc je m'avoue vaincu, et vaincu loyalement... Mais je ne m'y laisserai plus reprendre. Or, je sais par un paysan de Fionie que l'on a trouvé dans les marais et les tourbières d'Alsoë et de Neydam, près de la petite ville d'Odense, une quantité considérable de fers, de lances, de fragments de flèches, de javelots, et même de casques et de cuirasses. A l'heure qu'il est, cet excellent paysan fait, d'après mes instructions et pour mon compte, dans lesdites tourbières et marais que j'ai loués à beaux deniers comptants, des fouilles heureuses. Il m'a même envoyé, la semaine dernière, une forge de campagne, des tenailles, des marteaux et une enclume, exhumés des tourbières en question.

—Vraiment! s'écria Olaüs, avec un peu de dépit qu'il ne cherchait pas trop à dissimuler.

—En outre, j'ai trouvé dans les caisses rivales des vôtres qu'il m'a expédiées, des boucliers, des cottes de mailles, des instruments d'agriculture, des équipements complets de chevaux, une collection de vases de cuisine..., et, vous allez refuser de me croire, des vêtements en drap, oui, des

vêtements en drap! Le tout accompagné d'une date certaine, grâce à quelques médailles qui portent des millésimes se rapportant de l'an 60 à l'an 218 de l'ère chrétienne.

— Des vêtements! des vêtements en drap! mais cela ne s'est jamais vu!

— Mais cela se voyait dans les tourbières d'Alsoë, et se voit dans la collection du baron votre ami et serviteur.

Les armes portent tantôt des inscriptions runiques, tantôt des images d'animaux consacrés par la mythologie scandinave. Ce qu'il y a de plus curieux, c'est que les vêtements, ces vêtements qui vous étonnent tant, qui vous déconcertent tant, mon jeune ami, se trouvent en grand nombre, et non pas usés, déchirés et en lambeaux, mais soigneusement roulés et noués en paquets par des jones et des

m'occuper sur place de ces fouilles.

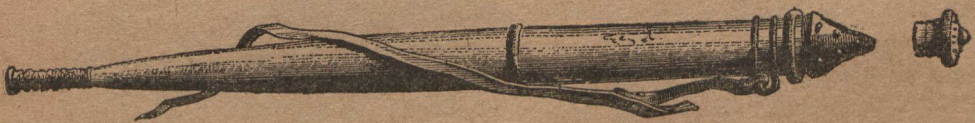
— Eh bien! si vous me le permettez, je vous y accompagnerai, baron. De vainqueur que je suis à Frederikssund, je passerai gaiement vaincu en Fionie.

— Va donc pour ce voyage avec vous! je ne saurais le faire en compagnie d'un plus savant et d'un plus aimable compagnon.

Là-dessus, il se versa un autre verre de xérès et le vida l'un seul trait au succès du voyage et des fouilles de Fionie.

Tandis qu'Olaüs et le baron devisaient de la sorte, Thor, après avoir fait un ample repas aux dépens de la desserte de la table, était venu se coucher entre son maître et Stierna, le plus près possible du poêle.

Il commença d'abord par tourner deux ou trois fois sur lui-même, afin de trouver



Epée du tombeau de Hvidegaard.

osiers que la tourbe a conservés intacts.

— Je m'avoue vaincu! dit Olaüs avec découragement. Cependant, je vous sais généreux, et je vous demande l'autorisation de partir pour la Fionie, et d'aller y diriger des fouilles pour votre compte. Tout ce que j'y trouverai, je n'ai pas besoin de vous le dire, vous sera religieusement remis.

— Mon jeune ami, repartit le baron, après un léger instant de silence et en luttant pour ne point céder à une violente envie de rire, mon jeune ami, je consens d'autant plus volontiers à vous laisser entreprendre et surveiller des fouilles dans mes tourbières de Fionie, que je pars moi-même demain matin avec ma fille pour

une position commode, et il se disposa ensuite à s'assoupir. La jeune fille, qui prêtait une oreille plus ou moins attentive aux récits d'Olaüs sur les habitations lacustres, quand elle entendit le projet de voyage arrêté par Olaüs et par son père, passa machinalement sa jolie main blanches aux doigts en fuseau sur la tête du chien. Quoique les yeux de celui-ci se tinsent déjà clos dans la torpeur du sommeil, il entr'ouvrit ses paupières, attachas ses grandes prunelles d'or sur la jeune fille, dressa les oreilles, frétille de la queue, se souleva sur ses pattes de devant, finit par se dresser tout à fait, par se rapprocher de celle qui le caressait, et

même par poser sur les genoux de Stierna son bon gros museau.

—Vous possédez depuis longtemps ce chien, monsieur Olaüs? demanda d'une façon distraite Stierna, qui pensait évidemment à tout autre chose.

—Depuis quatre ans, répondit Olaüs. C'est un noble bête, fidèle, tendre, soumis, courageuse et intelligente à faire rougir plus d'un humain. Thor justifiait en tout le nom du dieu scandinave que je lui ai donné. De plus, il descend d'une race qui commence à devenir fort rare, même en Norvège. Je l'ai acheté d'un fermier du Gudbrandsdal, cette immense vallée entourée de montagnes que baigne le Longen, et qui ne compte pas moins de cinquante lieues de longueur. Ce serait un beau pays à visiter, baron. A chaque pas on y rencontre de larges tumulus, et, je le tiens pour certain, on trouverait bien des trésors archéologiques sous ces tertres recouverts de gazon, et qui ont servi de sépulture à des héros dont chaque berger sait le nom, et entre autres le nom célèbre de Sneehaetten (chapeau de neige), l'ancêtre royal de mon chien.

—L'ancêtre de votre chien!

—Oui, baron! Le tertre où reposent ses restes s'appellent le "Tumulus de la douleur".

—Vraiment, je trouve la plaisanterie excellente!

—Ce n'est point une plaisanterie, baron. La vallée de Gudbrand, appartenant aux descendants d'un paysan du nom de Gudbrand, qui, dans un combat, s'était dévoué pour sauver le roi Deystein. Celui-ci, pour récompenser le brave soldat à qui il devait la vie, lui octroya autant de terrain que Gudbrand pourrait en parcourir pendant une journée. Gudbrand se mit aussitôt en marche,

et, au coucher du soleil, il terminait sa cinquantième lieue.

Or, quoique les descendants de ce rude marcheur gouvernassent avec beaucoup de douceur l'héritage de leur ancêtre, un jour, une révolte éclata contre l'un d'entre eux. Celui-ci rassembla aussitôt des troupes, vainquit les rebelles, et leur déclara que, puisqu'ils se montraient si indociles pour leur maître légitime, et qu'ils se conduisaient comme des chiens, ils seraient désormais gouvernés par un chien. "A dater de ce moment, dit-il, votre suzerain est mon chien Sneehaetten."

Aussitôt, sur son ordre, on décora Sneehaetten des insignes du pouvoir et on l'installa en grande pompe en qualité de baron du district.

On lui donna en outre un maître d'hôtel, des valets, et même une garde.

Le nouveau seigneur se montra bon prince et ne fit point, assure la légende, regretter le maître qu'il remplaçait.

Doux, équitable, il protégeait les faibles contre les forts, et un jour il étrangla de ses propres dents un misérable qui avait tué un berger pour s'emparer de son troupeau. Enfin, non seulement il comprenait la langue de ses sujets, mais encore—et c'est là le merveilleux—il voulut la parler lui-même. A force de travail, il parvint à articuler parfaitement deux mots, et il en étudiait un troisième, quand il mourut à la fleur de l'âge et victime de sa bravoure.

Sneehaetten, suivi de son état-major, se promenait sur une des montagnes qui ceignent la vallée, quand tout à coup apparut une bande de loups. Les hommes s'enfuirent, le chien resta et attaqua héroïquement les loups; mais il finit par succomber sous le nombre et périt étranglé.

Le baron suzerain de la vallée reprit

alors le gouvernement de ses anciens sujets; mais il voulut que le chien, qui avait si dignement gouverné le Gudbrandsdal, reçut une sépulture digne de son rang, de sa sagesse et de sa vaillance. Comme aux souverains de la vallée, il lui fit élever un "tumulus" funéraire, qu'on nomma le "Tumulus de la douleur", parce que, dit-on, le gouvernement du baron fit regretter le gouvernement du chien.



Heureusement Sneehaetten laissait des petits. On les éleva avec soin, on en conserva précieusement la race, et Thor, mon brave Thor, en provient en ligne directe.

—Ainsi, demande Stierna, qui avait fort peu écouté ce récit, mais qui n'avait cessé de flatter de la main la tête du bel animal et de jouer avec ses oreilles, ainsi, monsieur Olaüs, vous préférez les antiquités lacustres de la Suisse à notre parloir de Copenhague?

—J'aime les antiquités lacustres et j'aime le parloir, répondit Olaüs en souriant. Cependant...

Et il s'arrêta.

—Cependant? reprit Stierna avec une impatience mêlée d'émotion.

—Cependant je pense que ma collection d'archéologie figurerait avantageusement dans ce parloir, à côté de celle du baron.

—Je ne comprends pas trop comment votre idée pourrait se réaliser, fit-elle en rougissant et tandis qu'elle redoublait de caresses pour Thor, tout en se penchant vers lui de façon à cacher son visage ému aux regards du jeune homme.

—Rien ne serait plus facile. De ces deux collections, il faudrait n'en former qu'une seule.

—Et le moyen de le faire? s'écria le baron. Assurément, je ne vous céderai pas la mienne, et je ne pense pas que vous soyez disposé à m'abandonner la vôtre.

—Oui et non.

Le baron regarda Olaüs avec stupéfaction.

—Baron, continua Olaüs avec un sang-froid affecté que démentait le léger tremblement de sa voix, baron, je sais le moyen de tout concilier, je vous le répète. Pour que les deux collections n'en forment désormais plus qu'une, faites de moi... votre gendre!

Stierna s'inclina plus fort que jamais sur la tête de Thor, et le baron crut apercevoir qu'elle effleurait de ses lèvres la grosse tête de l'excellent chien.

—Or çà, dit-il un peu ému lui-même, je vois que, si le projet de réunion de nos collections ne me plaisait pas, je ne serais guère bien venu à le déclarer. En effet, ce projet convient à tout le monde, ce me semble; à vous d'abord, ensuite à maître Thor qui semble fort bien s'accommoder des caresses de ma fille, et ensuite à ma

filles elle-même qui rougit comme une pivoine. Allons, mes enfants, donnez-vous la main : vous êtes fiancés !

Olaüs et Stierna se tendirent la main, et tandis que leurs mains étaient encore enlacées :

—Maintenant ! reprit le baron, maintenant que nous voici associés, Olaüs, ferons-nous notre excursion aux tourbières de Neydam et d'Alsoë avant ou après le mariage ?

—Baron, je ferai cette excursion avec vous, comme votre gendre, s'il convient à Stierna...

—Qui le sait ? répondit la jeune fille, qui le sait ? Peut-être quelque rival scientifique de mon père songe-t-il à le prévenir dans ses projets de ofuilles, comme un autre l'a fait aux "Cuisines du Diable".

—Je vois, s'écria le baron, qu'il faut se hâter de conclure bien vite le mariage. Retournons dès demain à Copenhague, non sans emporter nos trésors désormais communs des "Cuisines du Diable".

—Et à ce propos, dit Stierna, ne pou-

vez-vous point laisser de côté le nom du diable dans tout ceci. Ce nom m'est odieux. Il vous faut donc trouver, séance tenante, un nom scientifique décent qui désigne désormais ces tas précieux de débris domestiques d'une époque inconnue.

—Oui, mais quel nom leur donner ?

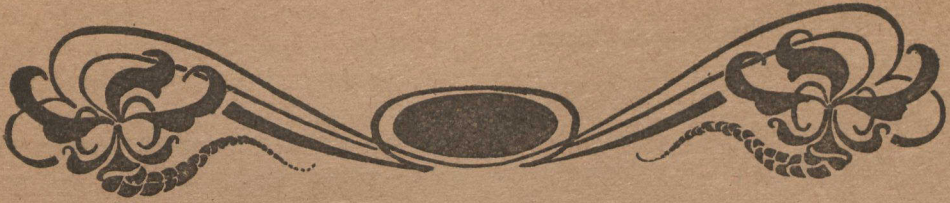
—Appelez-les "Débris de cuisine", conclut en souriant Stierna.

—Va pour "Débris de cuisine !" s'écria le baron.

En effet, cette singulière dénomination fut adoptée, non-seulement par le baron et par Olaüs Petersen, mais encore par tous les autres archéologues danois qui, encore aujourd'hui, emploient unanimement, pour désigner de semblables amas de ruines, la dénomination de "Kiochen-Moeddinger (rebuts ou débris de cuisine)."

Or, comme c'est chose assez rare de voir tous les savants unanimes sur un même point, nous nous empressons de constater ce fait, sans exemple peut-être dans les fastes de la science.





Les Premiers Habitants de Paris

L'AGE DE PIERRE

Premiers combats.—Représailles sanglantes.—Installation définitive.

Une peuplade barbare est venue s'établir dans l'île de la Cité sur les bords de la Seine, et au prix de constants efforts est parvenue à se créer un village lacustre. L'installation bien que fort rudimentaire, est cependant un progrès notable sur les habitations précédentes qui n'étaient que les excavations naturelles.

Déjà les habitants sous les ordres du chef, ont organisé leur existence ordinaire, adopté la religion du soleil, construit l'autel qui leur sert de temple, et l'avenir semble s'ouvrir pour eux plein de promesses, lorsque brusquement une terrible nouvelle jette d'émoi et la perturbation dans leur cité.

—o—

Vers la fin de l'automne, alors que la tribu songeant à l'hiver s'empres-
sait d'augmenter ses approvisionne-
ments, un fait grave vint jeter la pertur-
bation dans son sein et troubler sa quié-
tude.

Par une nuit sombre, un étranger venu des rives escarpées du fleuve, s'était glissé au milieu des roseaux qui bordaient la Seine, et longuement avait contemplé la nouvelle cité. Après avoir minutieusement exploré les plus petits recoins qui en commandaient l'accès, il s'était éloigné et s'é-

tait perdu dans la nuit, suivi de deux molosses énormes qui lui servaient de gardes du corps.

Cet homme suspect, dont les traces furent relevées le lendemain, appartenait à une horde venue des pays du Nord. Depuis de longs jours ces voyageurs cherchaient un endroit propice pour établir leur camp, et tout naturellement la vue de l'installation confortable de leurs voisins avait exercé sur eux une sorte de fascination.

Dès que la tribu fut avertie par le

Grand Chef du danger qui la menaçait, le conseil s'assembla et les mesures furent immédiatement prises pour assurer la défense du village. Les principaux guerriers organisèrent la résistance et bientôt chacun fut prêt pour le combat prochain.



D'après les ordres, ce fut dans le silence le plus profond que furent exécutés tous ces préparatifs, de façon à ce que rien ne put transpirer au dehors et que l'ennemi trompé par ce calme apparent tombât plus facilement sous les coups.

L'espion étranger, muni de ses pré-

cieux renseignements avait repris le chemin du camp ennemi. Rampant à travers les herbes hautes il paraissait fuir comme une ombre légère et lorsqu'il fut à distance raisonnable il bondit à travers les ravins et ne tarda pas à rejoindre son clan.

De suite il fut entouré, conduit devant le chef, et lorsque le conseil des guerriers fut assemblé, il leur fit part de sa découverte et de ses projets.

— Vous cherchez un lieu favorable pour vous y établir, dit-il. Caché au milieu des roseaux, j'ai pu, cette nuit, étudier la situation et les moyens de défense de ceux qui habitent une île qui se trouve là-bas au bord du fleuve. Vous y trouverez ce qu'il vous faut. Vous manquez de provisions, elles y abondent! L'ennemi est plus nombreux que nous, mais il ne soupçonne point notre arrivée, et il ne redoute point nos attaques. Profitons de sa sécurité. Cette nuit, voyez! la lune nous favorise: elle se cache sous les nuages, tandis que la pluie tombe. En avant!

Aussitôt les guerriers prirent leurs armes, attachèrent à leur ceinture des poignards en silex, fortement enchâssés dans des cornes de cerf ou d'aurochs, chargèrent chacun sur leurs épaules une barque d'écorce et se mirent en route.

Un certain nombre de femmes les suivirent, portant, dans des corbeilles attachées sur leur dos, les unes de la braise brisée en petits morceaux, et des boules de terre creuses et friables, semblables à celles dont on trouve encore un si grand nombre en Suisse, dans le lac de Zurich et dans les débris d'habitations lacustres. Les chiens marchaient en avant.

La petite armée, qui s'avancait sans bruit, ne tarda point à arriver en face de l'île. Là elle fit halte, tandis que les femmes, après s'être dépouillées de leurs vê-

tements, remplissaient de braise allumée, qu'elles attisaient de leur souffle, les boules de terre dont elles s'étaient chargées.

Ces préliminaires terminés, chacun des guerriers prit une de ces femmes dans sa barque d'écorce mise à l'eau, et s'approcha le plus possible de l'île. Aussitôt les femmes lancèrent leur engin de guerre embrasé sur les toits des huttes recouvertes de roseaux desséchés.

Ces roseaux prirent feu, l'incendie se



Haches emmanchés dans des cornes, demi-grandeur. (Musée Berthoud.)

déclara et les guerriers se ruèrent dans l'île, poussant des cris, tandis que leurs femmes se jetaient à l'eau et regagnaient l'autre rive.

Les assaillants se trouvèrent en face de tous les guerriers de la tribu qui, leur vieux chef en tête, les reçurent à coups de lance, de massue et de marteau de pierre, tandis que les femmes, apportant

tout à coup sur le lieu du combat des torches de bois résineux enflammées, faisaient voir le petit nombre des ennemis et rendaient plus sûr les coups de leurs maris et de leurs pères.

Aussi, malgré leur aharnement et leur valeur, ceux qui s'attendaient à une victoire facile ne tardèrent-ils point à succomber. A chaque instant l'un d'eux tombait mourant. Leur chef lui-même, frappé d'un coup de massue sur le front, fut mis hors de combat. Ceux qui restaient voulurent battre en retraite: ils rencontrèrent un mur vivant qui leur barra le passage, et, après une lutte désespérée, ils furent massacrés avec les chiens, qui ne se montrèrent ni les moins vaillants, ni les moins acharnés durant un combat, qui dura près d'une heure.

Une partie des femmes, certaines de la victoire de leurs maris, avaient laissé là leurs torches pour éteindre l'incendie produit par les boules de terre lancées sur les huttes. Quelque friable que fussent ces bombes grossières, peu d'entre elles avaient causé des ravages sérieux en se brisant par le choc sur les toits et en y répandant la braise incandescente qu'elles contenaient; en outre, beaucoup d'entre elles étaient tombées de dessus les huttes dans l'eau, qui les avait éteintes et englouties dans sa vase.

Quand pas un seul de leurs ennemis ne resta debout, les guerriers de l'île, dont la plupart se trouvaient blessés, achevèrent les mourants et jetèrent leurs cadavres à la Seine. Ils n'épargnèrent qu'un seul des agonisants, le jeune chef: les femmes, sur l'ordre du vieillard, le pansèrent comme elles le faisaient pour leurs propres blessés; seulement elles lui nouèrent les pieds avec de fortes courroies de cuir pour qu'il ne s'échappât point.

Tandis que leurs compagnes s'acquit-

taient de ces soins, d'autres, des torches à la main, parcouraient le champ du combat et relevaient silencieusement les morts, dont elles rangeaient les cadavres autour de la table de pierre. Il y avait là des filles, des femmes et des mères qui reconnaissaient le corps d'un père, d'un mari ou d'un fils, et pas une ne trahit sa douleur autrement que par des larmes silencieuses qui ruisselaient le long de leurs joues pâles.

les enfants et les vieillards.

Quand ils revinrent, il faisait grand jour. Les femmes de la tribu pleuraient près des cadavres, et le chef prisonnier, resté évanoui jusque-là, commençait, grâce aux soins qu'on lui prodiguait, à reprendre connaissance.

Alors le vieillard sortit de sa hutte et se prosterna devant le Soleil.

—En nous à faits vainqueurs, dit-il, reçois ta part du butin et de la victoire.



Sur ces entrefaites, un petit nombre de guerriers était descendu sans bruit sur la rive opposée pour surprendre et entourer les femmes ennemies cachées dans la forêt. Après une résistance courte et désespérée, sans d'autres armes que des lances qu'ils lançaient sur elles, ils les firent toutes prisonnières et les conduisirent garrottées dans l'île. Ils se rendirent ensuite à Meudon, d'où ils ramènèrent également

Il donna l'ordre de dresser sur ses pieds le chef ennemi que l'on soutint pour qu'il ne tombât pas, car ses blessures et la perte de son sang lui avaient ôté toutes ses forces.

—Regarde, lui dit le vieillard, tu nous as trahieusement attaqués, et te voilà vaincu! Regarde! les femmes de ta tribu sont les esclaves de nos femmes! Regarde! les vieillards et les enfants mâles de ta

tribu vont, comme toi-même, tre immolés au Soleil.

Aussitôt commença cet horrible sacrifice. On étendit chacune des victimes sur l'autel de pierre, et le vieillard leur enfonça dans la gorge un couteau de silex tranchant. Le chef ennemi subit le dernier le même sort, et la rigole ouverte sur la table du dolmen répandit tant de sang, que ce sang couvrit la terre d'une large et horrible nappes rouge et coula jusqu'à la Seine, dont il teignit au loin les eaux.

L'esclavage, chez les hordes barbares qui, les premières, prirent possession du sol de Paris, s'exerçait avec beaucoup moins de dureté qu'on ne serait tenté de le croire. Il tenait un peu de la manière dont on le pratique encore aujourd'hui en Orient, où il consiste en une sorte de degré inférieur de la famille. Il ne ressemblait point au misérable sort des noirs, toujours sous le fouet du commandeur et traités en bêtes de somme. Pour qu'il en advienne ainsi et qu'il y ait abus de la force, il faut qu'une race ignorante ait affaire à une race civilisée: hors de cette condition, il ne se trouve guère d'opprimés et surtout d'opprimeurs.

La nuance de condition, de mœurs et d'habitudes qui séparait les premiers habitants de Paris et leurs prisonniers était trop peu sensible pour qu'elle ne s'effaçât point peu à peu. Traitées d'abord rigoureusement pendant les premiers jours que durèrent l'orgueil du triomphe et l'exaltation de la victoire, les femmes et les filles des vaincus ne tardèrent point à voir leur sort s'adoucir et à prendre insensiblement une place presque égale à celles de leurs maîtresses. Elles habitaient sous le même toit, elles partageaient les mêmes travaux, elles menaient la même vie. Plus industrieuses que leurs nouvelles compagnes, elles se rendaient utiles par

une foule de recettes et de petites améliorations qu'elles apportaient dans l'existence commune; elles s'entendaient mieux à mille choses, et enseignaient la manière de les pratiquer. La tribu ne tarda point à leur devoir des tissus plus souples et plus facilement préparés, des secrets pour teindre en diverses couleurs les étoffes de peau avec des substances végétales ou minérales, des corbeilles commodas et mieux façonnées, des poteries moins fragiles, des formes de vêtements élégantes, et surtout l'art de disposer les chevelures des femmes en tresses soyeuses enlacées de façon à donner un nouveau charme aux beaux fronts, aux traits fins, au teint blanc et aux joues fraîches des habitants de l'île.

Deux mois ne s'étaient point écoulés qu'on n'eût pu distinguer les maîtresses des esclaves.

Ces dernières, de leur côté, se soumettaient avec résignation à leur nouvelle condition; insensiblement elles sentaient en elles s'amoindrir peu à peu le ressentiment des massacres du "dolmen", qui n'étaient qu'une inexorable conséquence des usages de la guerre en ces temps lointains, et que bien des fois elles avaient vu commettre par les leurs. Si les habitants de la Cité eussent succombé, ils eussent subi de la part des vainqueurs une pareille mort. Aussi les yeux de ces esclaves, qui d'abord se mouillaient de larmes, leurs sourcils qui se fronçaient de haine rien qu'à la vue de l'autel sanglant, finirent par s'habituer à son terrible aspect; l'impression qu'elles en ressentaient s'émoussa, s'affaiblit, et elles finirent même par passer devant le dolmen sans un soupir et presque sans un souvenir.

D'ailleurs, chez ces races, la manière de sentir ne ressemblait point à notre sensibilité exaltée et nerveuse, et qui pourtant n'en subit pas moins, hélas! les

effets du temps et de l'oubli!

En face d'un travail austère, de devoirs manuels de tous les instants, la pensée agit peu, surtout chez une robuste race en lutte incessante avec la nécessité.

Cependant le plus grand calme régnait aux alentours de l'île. Rien ne troublait les chasseurs dans leurs longues excursions à travers les forêts, et il s'en revenaient tellement chargés de gibier, qu'un jour le vieux chef de la tribu lui-même voulut les accompagner, pour donner à ses mains vaillantes encore le plaisir de décocher une dernière fois sa flèche sur quelque bête féroce, ou de porter de sa

batte sur le sable dans les angoisses de la mort. Un sanglier et un auroch ne tardèrent point à subir le même sort. Après cette dernière victoire, et comme le soleil avait atteint plus de la moitié de sa course, les jeunes guerriers, sur l'ordre que leur en donna l'heureux chasseur, chargèrent sur les hampes de leurs lances attachées en forme de civière les trois monstres abattus. Pour abrégier leur retour, ils se dirigèrent vers l'île par une partie de la forêt qu'ils n'avaient point explorée jusqu'alors et qui leur sembla devoir les conduire plus directement sur la rive de la Seine.

Tout à coup deux énormes chiens leur barrèrent le passage et se disposaient à se ruer sur eux, quand une voix leur donna l'ordre de s'arrêter; ils obéirent en frémissant de rage et sans reculer devant les armes qu'ils avaient reprises à la hâte les chasseurs.

En même temps une jeune femme apparut debout sur un rocher et tenant dans ses bras un enfant.

— Chef sacré, dit-elle en s'adressant au vieillard, au nom du Soleil, jure-moi d'épargner cet enfant et de ne point en faire un esclave; et je t'apporterai dans ta tribu des secrets de bonheur et de puissance qu'elle ne connaît pas! Je t'apprendrai à dompter les taureau sauvages, dont les femelles te donneront en abondance un lait délicieux; je t'apprendrai à faire du chien un ami, un défenseur et un gardien vigilant de tes troupeaux; je t'enseignerai quelles herbes adoucissent la douleur des blessures et quels baumes les guérissent. Fille d'un chef de tribu, prisonnière de ceux que tu as vaincus, j'enre depuis leur défaite dans cette forêt, disputant, grâce à ces deux fidèles animaux, mon fils aux bêtes féroces. Si tu écoutes ma prière, je deviendrai ta servante; si tu me refuses,



flamme de silex un sanglier.

Il partit donc, suivi de dix jeunes gens d'une adresse et d'une force à toute épreuve. Son visage rougit de joie, son cœur battit d'émotion quand tout à coup il se trouva face à face avec un lion, quand sa flèche le frappa mortellement en pleine poitrine et quand le monstre s'a-



...En même temps une jeune femme apparut debout sur un rocher et tenant un enfant dans ses bras.

je me précipiterai avec mon enfant du haut de ce rocher, car mieux vaut pour lui la mort que l'esclavage.

Le vieillard lui répondit :

— Tu n'as point de la race de nos ennemis, nous ne pouvons donc point te traiter en ennemie. Viens ! Désormais tu es ma fille et ton enfant est mon fils.

A ces mots, la jeune femme descendit du rocher et se prosterna devant le chef, qui la releva et prit l'enfant dans ses bras.

La petite troupe se dirigea ensuite silencieusement vers l'île ; les chiens suivirent, marchant sur les pas de leur maîtresse et tenant leurs yeux intelligents fixés sur elle.

Arrivés proche de la rive, le vieillard voulut que la jeune femme et son enfant prissent place à côté de lui sur la barque d'écorce, qui l'amena dans la Cité. Les jeunes gens qui l'accompagnaient sonnèrent, sur son ordre, à l'aide de cornes percées qu'ils portaient à leur ceinture, une sorte de fanfare sauvage, et toute la tribu, hommes, femmes et enfants se rassembla aussitôt.

— Voici ma fille et voici mon fils, dit le vieillard avec une simplicité solennelle. Conduisez-les à ma demeure.

On s'empressa d'obéir à cet ordre, mais la jeune femme, avant de suivre ses nouvelles compagnes, tira un son aigu d'un sifflet en os attaché à sa ceinture. A cet appel, de la rive où ils étaient restés, les deux chiens s'élançèrent dans la rivière, et accoururent près de leur maîtresse, au grand étonnement et presque à l'effroi des spectateurs.

Elle montra le chef aux chiens, et plaçant les mains du vieillard sur leur tête :

— Voici votre maître, leur dit-elle.

Les deux molosses, qui rappelaient la forte race des chiens des Pyrénées, lé-

chèrent les mains du vieillard et levèrent les yeux sur les siens comme pour lui demander des ordres. Il leur fit signe de suivre leur maîtresse ; ils l'accompagnèrent jusque sur le seuil de la cabane où on la conduisit, et ils s'y couchèrent en gardiens vigilants et fidèles.

— § —

A vingt années de là, l'accroissement de la population de la Cité l'obligeait à prendre possession des deux îles voisines, et même à installer ses colonies sur les rives de la Seine.

Chaque jour, les hommes se divisaient en deux bandes, les pasteurs et les chasseurs ; les premiers menaient paître d'immenses troupeaux de vaches qui, le matin et le soir, fournissaient leur lait en abondance aux femmes, à qui la fille adoptive du chef avait enseigné l'art de traire. D'autres troupeaux, composés de brebis, ajoutaient au bien-être de la tribu, dans laquelle régnait une abondance dont elle ne soupçonnait même point la possibilité lors de son établissement sur les bords de la Seine.

Grâce à celle qui leur valait tant de richesses, ils savaient maintenant cultiver plusieurs plantes qui leur fournissaient des aliments ou qui contribuaient à les guérir des maladies. Avec le houblon et le sureau elle composait une boisson à la fois amère et tonique, qui, après avoir subi la fermentation, devenait propre à donner des forces aux chasseurs fatigués par de longues excursions. Le noisetier dressait partout ses buissons, le chou prenait dans une terre bien fouillée une chair plus succulente, le gaïillet (galium) leur servait à transformer le lait en aliment solide, le blé lui-même commençait à couvrir des champs labourés avec un soc de silex et

une charnue formée de troncs naturellement recourbés. enfin, chacun possédait un chien, c'est-à-dire un ami et un serviteur dévoué.

Aussi la tribu devint-elle si puissante qu'aucun ennemi n'osa plus désormais l'attaquer, et quand le vieux chef mourut et qu'on l'eut enterré sous le dolmen, élut-on, pour le remplacer, l'enfant de sa fille adoptive.

On la regardait comme une sorte de divinité, car elle découvrait et enseignait chaque jour les vertus de certaines plantes.

La guimauve lui servait à calmer la toux que l'humidité du voisinage et les vents âpres du nord causaient à la plupart des enfants, la racine desséchée du gouet à procurer aux malades un aliment léger, et le millepertuis à former un baume pour guérir les contusions et cicatriser les blessures.

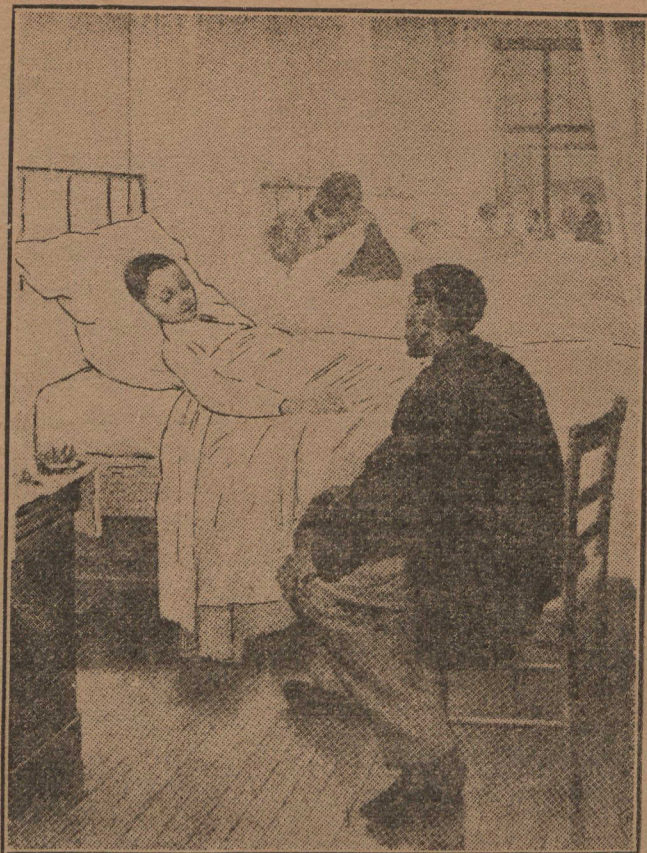
Elle enseigna encore à ses compagnes la

manière de donner aux viandes une saveur parfumée en associant à leur cuisson les tiges odorantes du thym et de l'hysope.

Son fils, docile à ses conseils, se montra aussi intelligent que courageux; il fortifia les îles, et les mit à l'abri de toute invasion, il équipa une flottille de barques qui permit d'entreprendre des excursions dans toute la partie de la contrée que traversait le fleuve; enfin il tenta même de dompter les chevaux sauvages, et il y parvint en les faisant prisonniers à l'aide d'un lasso, et en les dominant par l'audace et par l'énergie, comme on le fait encore aujourd'hui dans les pampas de l'Amérique.

Telle est l'histoire probable des premiers habitants de Paris. Ajoutons en terminant que la fantaisie entre beaucoup moins qu'on ne pourrait le penser dans le récit qu'on vient de lire.





LE JOUR DE LA VISITE A L'HOPITAL

Tableau de Jean Geoffroy

Dans la salle aux murs nus, côte à côte alignés,
 Les petits lits d'enfants, en perspective blanche,
 Se profilent plus gais en ce jour du dimanche
 Sous leurs draps bien tirés, de lumière baignés.
 Un enfant pâle, aux traits de douceur imprégnés,
 Les yeux mi-clos, la main inerte hors la manche,
 Repose. à son chevet son père, qui se penche,
 — Quoique les malheureux soient à tout résignés! —

Tout pénètre d'angoisse et d'affection tendre,
 Cherche sur ce visage un espoir où se prendre,
 Quelque signe meilleur, gage de guérison.
 Des yeux qu'on ne voit pas le regard se devine;
 Sec, brûlant il se rive à cette pauvre mine;
 Les larmes couleront ce soir, à la maison.

L.-R. AMIEL.



LA PARTIE D'ECHECS DU DIABLE

DEPUIS l'heure des matines, le sire de Clairemaïs était à la chasse. La châtelaine, son épouse, occupait les loisirs d'une longue soirée d'automne à broder, dans son oratoire, un voile de drap d'or, tissu précieux destiné à l'ornement de la châsse miraculeuse du bienheureux saint Bertin. Ses dames d'atour s'occupaient autour d'elle en silence; car leur maîtresse se montrait trop hautaine pour deviser avec des vassales, et même pour leur permettre d'élever la voix devant elles lorsqu'elle ne les en requérait point.

Depuis une heure le vent cessait d'apporter au château les derniers sons du couvre-feu tinté au beffroi de Saint-Omer, ville distante d'une demi-lieue environ, quand tout à coup on ouït à la poterne du manoir le son d'un cor. Il y avait dans cette fanfare je ne sais quoi d'étrange et de sauvage qui fit tressaillir la châtelaine et ses femmes. Un page alla s'enquérir de ce que c'était, et il revint apprendre à sa maîtresse qu'un chevalier de haute apparence, et se disant le sire Brudemmer, demandait l'hospitalité.

Si quelque pauvre manant en danger de vie eût été se lamentant au bord des fossés, la châtelaine n'aurait eu garde de faire abaisser le pont-levis pour lui donner asile dans le manoir; mais il en était

tout autrement d'un noble seigneur. Elle donna ordre qu'on l'admit dans le château et qu'on l'introduisit auprès d'elle.

Et puis elle s'émit, suivant la coutume, à préparer de ses propres mains l'hypocras que l'on doit offrir à ses hôtes en signe de bienvenue. Elle achevait de verser le breuvage dans une coupe d'argent, lorsqu'un page amena le sire Brudemmer.

Il s'avança vers la châtelaine avec cette courtoisie avenante qui appartient à un chevalier de haut lignage, et commença par remercier gentiment la dame de l'hospitalité qu'elle lui octroyait.

— Je me suis égaré dans votre domaine, dit-il. Jemaudissais naguère encore la fougue de mon destrier, qui, me séparant de mes veneurs, m'entraîna parmi des marais et des ravins au plus fort de ce bois; mais depuis que j'ai l'honneur d'être admis en présence d'une dame aussi merveilleusement belle, je ne compte plus pour rien fatigues, dangers, ni inquiétudes.

Au premier abord, la voix de l'étranger avait quelque chose d'amer et de rude, que faisait bientôt oublier néanmoins la grâce emmiellée de ses propos.

Les dames d'atour, qui, suivant l'usage, s'étaient retirées dans le fond de la salle, de manière à voir ce qui s'y passait sans toutefois entendre les discours que l'on pouvait y tenir, se faisaient tout bas

remarquer entre elles la richesse des vêtements de Brudemér, l'élégance de sa tournure, la régularité de sa physionomie, et l'expression sauvage de son regard de feu. Aussi n'était-il pas étonnant que la châtelaine trouvât un charme inexprimable dans la société de son hôte, elle qui n'avait d'autres compagnes que des vassalles sans naissance, et dont les entretiens se bornaient aux longs récits de batailles et de tournois du vieux seigneur son époux, meilleure lance que galant aimable.

Profitant avec habileté de ses avantages, Brudemér ne tarda pas à mêler dans ses discours quelque chose de plus flatteur et de plus tendre que ne le permettaient même les mœurs de l'époque. La châtelaine, ordinairement si dédaigneuse et si fière, subjuguée par un pouvoir inconnu, l'écouta sans colère, puis bientôt avec une émotion toujours croissante.

Se plaçant alors sans affectation, de manière à cacher la dame de Clairmarais aux regards de ses femmes d'atour, il s'empara d'une main qu'on ne songea pas à lui retirer, et la porta tendrement à ses lèvres.

Il serait difficile d'exprimer les sensations que ressentit la châtelaine : un feu âpre, infernal, circulait doucement dans ses veines ; il étreignait son front, il faisait haleter sa poitrine. C'était l'angoisse, la sueur froide et les frissons d'un pécheur qui trépasse ; c'était l'horrible stupéfaction d'un pèlerin qui voit s'attacher sur lui le regard mortel d'un basilic.

Dans son trouble, la dame de Clairmarais laissa tomber le voile qu'elle brodait.

— Oh ! si l'on m'octroyait le don d'une semblable écharpe, dit Brudemér, si la dame dont les belles mains l'ont façonnée me prenait pour son chevalier, que de lances je romprais en l'honneur d'elle, en champ clos et dans les batailles !

Elle la releva avec un mouvement convulsif, et lui dit :

— La voilà.

Brudemér porta l'écharpe à ses lèvres pour cacher un horrible sourire qu'il ne pouvait réprimer... Mais il la jeta soudain avec un frisson de terreur et comme si elle eût été de feu. Or, le chapelain l'avait examinée, le soir même, après vêpres, et les mains encore humides d'eau bénite.

Mais, remis aussitôt de son émotion, il se rapprocha plus encore de la châtelaine, et baissant la voix :

— J'ai été conduit jusqu'à votre castel par un vieillard ayant grand hâte de rencontrer le sire de Clairmarais. Il l'attend à la poterne pour lui révéler un secret important, et qui vous concerne.

La châtelaine pâlit à ces mots.

— Je me suis informé, continua Brudemér, des motifs qui lui faisaient rechercher votre époux avec tant d'empressement :

— "C'est, m'a-t-il répété, pour lui découvrir un mystère ; un mystère qui amènera bien du changement dans le manoir de Clairmarais.

"La châtelaine m'a fait chasser ignominieusement du château. Elle m'a menacé d'un cul de basse-fosse si j'y revenais. L'ingrate ! Eh bien ! moi ! son père, je la dépouillerai de ses titres et de ses richesses, dont elle se montre si orgueilleuse !"

— Comme je ne voulais point ajouter foi à ses menaces, il me raconta que sa femme avait été nourrice de la fille du comte d'Hesdin ; que le nourrisson était mort sans que personne au monde ne le sût, excepté lui ; qu'il vous avait mise, vous, sa propre fille, dans le berceau de la jeune comtesse trépassée, et que vous aviez été élevée et mariée comme l'enfant du seigneur d'Hesdin. Il m'a fourni des preuves nombreuses et irrécusables de sa fraude.

“Une fois ce mystère connu, le sire de Clairmarais ne tardera pas à répudier une vassale, la fille d'un serf dont il a été dupe.”

La châtelaine se tordait les mains avec désespoir.

sanctifiant encore la voix, et de manière pour- tant que la dame de Clairmarais ne per- dût pas une de ses paroles; écoutez. Le vieillard, enveloppé de son manteau, dort au pied de la poterne... Ce poignard... Venez!

—Mon père!...



—Non, vous avez raison! répliqua Brudemer avec une froideur ironique. Que sait-on? On daignera peut-être, par pitié, vous admettre parmi les dames d'atour de la nouvelle épouse du sire de Clairmarais. Au pis aller, vous ne serez que rasée, enfermée dans un couvent...

La châtelaine se leva brusquement, fit un geste à ses femmes pour leur défendre de la suivre, et, donnant la main à Brudemer, tous deux prirent le chemin de la poterne.

Après avoir chassé toute la journée, le sire de Clairmarais revenait où il lui tardait de se trouver, près d'un foyer bien chaud, à côté de la belle châtelaine son épouse.

Il avait tant de hâte d'arriver, qu'il précédait de quelques pas ses veneurs, quand tout à coup son cheval refusa d'avancer, se cabra, et donna tous les signes d'un grand effroi. Force fut au vieux seigneur de mettre pied à terre... Oh! qu'il ressentit de surprise et de chagrin! Le père mourricier de la comtesse sa femme gisait là, étendu sans mouvement, et une large blessure à la poitrine.

On s'empressa autour de lui, et les secours qu'on lui prodigua ne restèrent pas inutiles. Le mourant entr'ouvrit les yeux. Il se souleva avec effort, et, se penchant vers l'oreille du sire de Clairmarais, il y murmura d'une voix défaillante quelques paroles qui firent tressaillir d'horreur le châtelain; puis il recomba et expira.

Le vieux seigneur, sans proférer un seul mot, marcha droit à l'oratoire où se trouvait sa femme. Le front couvert d'une pâleur mortelle elle se tenait assise devant une table étroite, et, pour déguiser son trouble affreux, elle feignait de jouer aux échecs avec Brudemer.

Celui-ci, à la vue du sire de Clairmarais, partait d'un horrible éclat de rire. La châtelaine partagea cette exécrable hilarité, et il fallait bien souffrir pour rire ainsi! Alors le sire de Clairmarais ne douta plus de son malheur; car jusque-là il n'avait pu croire aux crimes dont le vieillard mourant avait accusé la châtelaine.

—Satan! s'écria-t-il au comble de l'indignation et du désespoir, Satan! je t'abandonne la parricide, l'épouse adultère,

et le château qu'elle souille de sa présence!

—J'accepte, dit Brudemmer.

Et en même temps une couronne de feu jaillit autour de sa tête, et il étendit sur la châtelaine deux terribles mains armées tout à coup de griffes infernales.

Il y avait plus de deux cents ans que le sieur de Clairmarais était mort en odeur de sainteté, dans l'abbaye de Saint-Bertin, lorsqu'un soir un religieux de l'ordre de Saint-Benoît s'informa d'un bourgeois de Saint-Omer quel était le manoir dont on voyait s'élever les tours au milieu d'un bois entouré de marais immenses.

—Écoutez, continua Brudemmer en bais-

—Que Notre-Dame et les saints vous soient en aide! répondit le bourgeois en se signant avec dévotion; c'est le château de Clairmarais, endroit maudit, hanté par le démon. Chaque nuit il s'éclaire par une lueur soudaine; chaque nuit, le diable et je ne sais combien de revenants s'y rendent dans des chariots de feu. S'il faut en croire les anciens du pays, le démon qui habite ce château porte le nom de Brudemmer, et il force les insensés qui pénètrent dans sa demeure à jouer aux échecs leur âme, en échange de la propriété du domaine et de tous les trésors qu'il renferme. Vous sentez bien que nul, jusqu'à présent, n'a su gagner le diable, et que nul par conséquent n'est revenu de Clairmarais.

Le moine écouta le bourgeois en silence, et puis, après avoir réfléchi quelques instants, il marcha d'un pas ferme vers le manoir diabolique.

Il pénétra sans obstacle, et alla s'établir dans un oratoire meublé richement, et au milieu duquel se trouvait une table étroite avec un damier et toutes les pièces du jeu d'échecs.

Tandis que le moine examinait ces ob-

jets que l'obscurité commençait à ne plus rendre distincts, une lumière vive se répandit tout à coup dans l'oratoire, et le religieux se vit au même instant entouré d'une foule de valets, de pages et de dames d'atour vêtus à l'antique.

Tous s'acquittèrent en silence des devoirs de leur charge sans qu'on entendit le bruit de leurs pas et, chose merveilleuse, sans que leurs corps projetassent une ombre lorsqu'ils passaient devant la lumière.

Peu après s'avança lentement un seigneur richement vêtu, qui portait sur son



pourpoint blasonné, en guise d'armoiries, un écu aux deux fourches de sable, avec cette devise: "Brudemmer". Sur son bras s'appuyait une femme, jeune encore, dont la belle physionomie était couverte d'une pâleur de cadavre; puis suivaient huit pages courbés sous le poids de quatre lourds coffrets remplis d'or.

Brudemmer se mit près de l'échiquier, et fit signe au moine de s'asseoir devant lui. Le moine obéit, et tous deux commencèrent à jouer sans proférer un seul mot.

Par une combinaison savante le moine croyait avoir fait mat son adversaire,

quand la dame pâle, qui était restée debout derrière Brudemer et appuyée sur le dossier de son grand fauteuil, se pencha vers lui, et du doigt lui montra un pion. Alors la partie changea de face, et le moine se trouva lui-même en danger d'être mat.

Ce coup joué, Brudemer et la dame se mirent à rire aux éclats; tous ceux qui se trouvaient dans l'oratoire se groupèrent autour des joueurs, et prirent part à cet effroyable accès de gaieté que ne sauraient faire comprendre des paroles humaines.



Le religieux commença à se repentir de sa témérité. Une sueur de glace ruisselait sur son front, et il aurait donné tout au monde pour se trouver à cette heure dans son couvent. Néanmoins, il ne désespéra pas de la bonté divine, et il se mit à intercédier mentalement son bienheureux patron saint Benoît; car un miracle seul pouvait le tirer de ce pas dangereux. Tout à coup, et par une inspiration céleste, il s'aperçut qu'une combinaison nou-

velle pouvait encore lui faire gagner la partie, et il allait faire avancer le pion qui la lui assurait, quand les éclats de rire qui retentissaient autour de lui se changèrent en hurlements effroyables; puis il n'entendit plus rien; tout se tut et disparut.

Le moine, après avoir passé le reste de la nuit en oraison, vit enfin le jour avec une joie que l'on se figure aisément. Il trouva à la place occupée la veille par la dame si pâle, un squelette couvert de riches vêtements de femme en lambeaux.

Resté possesseur du château et des trésors qu'il renfermait, le religieux fit de cet endroit maudit un monastère dont on le nomma supérieur.

Il ne subsiste plus aujourd'hui que de faibles vestiges de ce cloître, détruit à l'époque de la Révolution.

Telle est la légende de la partie d'échecs du diable.

Combien je regrette de n'avoir pu la raconter dans le patois naïf et avec l'expression de tendresse de la bonne vieille femme qui me l'a dite, il y a soixante ans, un soir d'automne, dans une pauvre chaumière éclairée par une seule lampe et par le feu rouge de l'âtre, tandis que la pluie tombait à torrents et que le vent s'engouffrait en mugissant dans le bois immense de Clairmarais!

Hélas! aujourd'hui, l'industrie a fait disparaître jusqu'aux moindres traces de ce bois, et la machine à vapeur pousse de formidables hurlements là même où la vieille paysanne me disait de sa voix faible et caissée de si attachantes histoires.



LA FORET AUSTRALIENNE

CETTE forêt est un désert d'arbres immense plus monotone que le véritable désert, plus dangereux aussi par l'absence de vue et d'horizon. Ni taillis, ni sous-bois buissonneux, ni épiphytes, ni plaques de lichens, ni gaines de mousses veloutées, ni tapis spongieux de feuilles mortes. Trones nus et terre nue.

Les arbres, gommiers, box-trees, casuarinas, banksias, myalls, acacias, sont très espacés, leurs ramures ne se touchent pas et nulle part il n'existe une voûte continue de verdure.

La rareté des feuilles, leur disposition en bouquets séparés et souvent tombants, leur forme allongée, étroite, fréquemment aciculaire, permettent aux rayons du soleil de passer librement, d'illuminer le bois par en dessous et de noyer de lumière les ombres ajourées qui traînent sur le sol.

On observe tous les stades de l'évolution régressive de l'arbre dans les climats secs.

Certains gommiers ont, en guise de

feuilles, des bandelettes aiguës qui deviennent, chez les casuarinas, les myalls et les munyas, de simples filaments; les acacias hérissent en tout sens de menaçantes épines entourées de folioles minuscules; enfin, dernier terme de la dégradation, le "currant" n'a plus de feuilles et n'est qu'un amas de branchettes vertes entrecroisées, un lacs de trait strigides.

Partout plus de rameaux que de weuilles: les arbres sont comme découpés à jour. Ajoutez la couleur grise des trones, le vert terne du feuillage, la poussière, la rigidité des frondaisons, le silence, l'immobilité sous le ciel bleu pâle et ensoleillé et vous ressentirez cette impression de maigreur et de sécheresse, de choses mortes, durcies et cassantes, de corps décharnés et squelettiques, qu'éveille le spectacle de la végétation intérieure.

Ce n'est pas une forêt que j'ai sous les yeux, un tout serré et harmonieux, un ensemble de plantes solidaires, depuis l'arbre qui ombrage et qui protège jusqu'au buisson qui vit dans son ombre et au para-

Le Samedi

Magazine Hebdomadaire Illustré

40 pages de texte humoristique, sentimental,
dramatique et instructif.

Plus de soixante gravures par numéro.

Les plus beaux romans d'auteurs célèbres.

Concours avec beaux prix, etc.

En vente chez tous les dépositaires ou chez les Edit-Propriétaire,
Poirier, Bessette & Cie., 200 Blvd. St-Laurent, Montreal

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$2.50 pour un an, \$1.25 pour six mois (Montréal et banlieue excepté) d'abonnement au **Samedi**.

Nom . . . M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité)

Rue

Localité

Adressez comme suit: MM. Poirier, Bessette & Cie, 200, Boul. St-Laurent, Montréal.

site qui se nourrit de sa sève, un corps organisé, un être vivant et frémissant. Ici chaque plante vit par elle-même et pour elle-même, solitaire dans la foule, indifférente au milieu de ses soeurs indifférentes.

Non, ce n'est pas une forêt: ce n'est qu'une réunion d'arbres.

Pourtant, dans l'uniformité générale, il y a des nuances. Parfois on rencontre de vastes espaces plantés de gros eucalyptus divisés, presque à fleur de terre, en quatre ou cinq maîtresses branches.

Tortus et contorsionnés, ils lancent de tous côtés d'énormes rameaux nus; leurs racines, toujours à demi visibles, leur donnent l'apparence d'araignées gigantesques qui se débattaient dans la glu.

L'abondance des bois défeuillés, la terre pelée et rougeâtre, la verdure grise, le réseau compliqué des branchages évoquent des souvenirs méditerranéens,

...les oliviers bleus

Frisonnant de lumière et d'ombres violettes.

L'oeil plonge au loin entre les troncs contournés sous la dentelle des branches illuminées.

Ailleurs on traverse de prodigieux cimetières d'arbres morts. La sécheresse a fait mourir les uns; les autres ont été tués par les éleveurs parce qu'ils consommaient inutilement l'eau nécessaire aux herbages.

On leur a enlevé un anneau d'écorce en entamant le coeur jusqu'aux vaisseaux. cette opération s'appelle le "ring-barking" (de "ring", anneau, et "bark", écorce). L'arbre meurt lentement, en résistant, en poussant de jeunes rejetons sur la base du tronc encore vivant, rejetons d'autant plus vigoureux qu'ils absorbent à eux seuls une sève fabriquée pour un ar-

bre énorme.

On tue à la hache ces pousses obstinées, en qui survit l'espoir d'une race et la constance dans l'idée de la perpétuité. Mais enfin l'être puissant et centenaire succombe et c'est une mélancolie que le spectacle de ces milliers de cadavres restés debout à leur poste, indestructibles, fermement attachés au sol qui les a nourris et à la place que la nature leur avait assignée.

Ils gardent dans la mort l'apparence convulsée qu'ils avaient pendant leur vie. Leurs troncs et leurs branches, blanchis par la sécheresse et luisants sous le soleil, semblent des os.

C'est une vraie danse macabre, dans la campagne silencieuse, sous le ciel réjoui.

Seuls, quelques bois de pins réconfortent l'esprit d'un Européen, qui y retrouve des sensations familières et comme une société amicale.

On se croirait dans nos forêts du Nord. Sur le tapis feutré des aiguilles brunies, la rectitude des troncs repose de la forme tourmentée, habituelle aux arbres d'Australie.

Dans ce continent informe et inachevé, où les plantes, comme les hommes, semblent chercher un type à réaliser, s'éloignent des apparences connues et classées, où tout en un mot paraît certain, les pins, qui montent avec décision vers le ciel, jouissent l'âme par leurs visées définies et leur constance dans l'effort.

Mais il leur manque l'épaisseur des hautes futaies, la lavure des pluies, la chevelure pendante des lichens, le fourreau des mousses vertes et surtout ce dôme épais et opaque qui donne à nos bois l'obscurité mystique des cathédrales.

ABONNEZ - VOUS — A — LA REVUE DE LA MODE

Le Seul Journal de Mode en Français

POUR

50 cts par an.

VOUS AVEZ DROIT

à 12 Cahiers de Mode en couleur, grand format 14 x 10. 20 pages illustrées, 40 à 50 modèles de nouveaux patrons chaque mois. Renseignements sur la Mode. Cours pratique de Coupe, Musique, Coiffure, Chapeaux, Recettes de Cuisine.

AVIS IMPORTANT

Les abonnés seulement ont droit pour chaque achat de patrons à un **Coupon Prime** d'une valeur de 5 cents à échanger contre des articles de fantaisie. (Catalogue de Prime adressé gratis.)

A LIRE ATTENTIVEMENT

Sur réception de 5 cents il est adressé un No Spécimen de la **Revue de la Mode** à toute personne nous en faisant la demande.

ADRESSEZ VOS COMMANDES

La Revue Populaire,
Département des Patrons,
200, Boulevard St-Laurent, Montréal.

COUPON-MODE "REVUE POPULAIRE"

Ci-inclus veuillez trouver la somme de 50 cts pour un an d'abonnement à **La Revue de la Mode**. L'abonnement commence le mois suivant celui où l'ordre est envoyé.

Nom M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité)

Adresse



La Constructions Metallique dans L'Afghanistan

B IEN qu'il n'y ait en somme guère plus de 100 ans que l'Europe a vu se construire le premier pont de métal, on en trouve maintenant un peu partout; les chutes du Zambèze ont le leur, dans cette région tout à fait inconnue il y a encore si peu de temps; et l'on est tout étonné d'apprendre qu'un pays ne possédait pas jusqu'ici le moindre ouvrage métallique de ce genre.

C'était le cas de l'Afghanistan; et grand a été l'événement quand une grande maison de construction métallique de l'Inde anglaise, MM. Burn and Co, de Howrah, ont lancé le premier pont métallique du royaume afghan, sur la rivière Kaboul.

Il faut dire que les ponts quelconques sont particulièrement rares dans l'Afghanistan, car ce pays ne peut point passer pour une contrée fort civilisée; les voies de communication, en particulier, y sont très rares et en aussi mauvais état que possible, alors que ce sont surtout ces voies de communication et de transport qui permettent à un pays de se transformer, au commerce de se développer, à l'agriculture de transporter ses récoltes là où on les achètera et consommera, aux industriels de faire venir tout ce dont ils ont besoin pour leur industrie, etc.

Ce royaume d'Afghanistan, qui a une superficie sensiblement équivalente à celle

de l'Empire d'Allemagne, mais qui a été mutilé à plusieurs reprises par ses puissants voisins, la Grande-Bretagne et la Russie, est couvert par les ramifications de l'Hindou Kouch.

Tout ce territoire ressemble quelque peu à une immense pyramide découpée en une série de secteurs montagneux, où les communications n'étaient pas toujours faciles à établir, il s'en faut.

On a dit de ce royaume que c'est la Suisse de l'Asie. D'ailleurs, l'Afghan est plutôt un nomade et un pasteur qu'un agriculteur sédentaire ou un habitant des villes.

La civilisation européenne n'a guère été introduite dans ce pays que sous la forme d'une réorganisation de l'armée.

Dès 1889, l'Emir avait fait installer à Kaboul des manufactures nationales, qui comptaient bien quelque 3,500 ouvriers; on y fabriquait des canons, des fusils, et aussi des munitions pour ces armes modernes; on y faisait du drap et des chaussures, principalement pour l'armée.

C'était l'Angleterre qui avait fourni à l'Emir les ingénieurs chargés de former tout ce personnel ouvrier. Le rêve de l'Emir était que le pays n'eût plus besoin de rien acheter à l'étranger.

L'armée permanente, qui permet au souverain de se maintenir quelque peu par

Abonnez-vous à
La Revue Populaire

Magazine mensuel illustré de 132 pages
 pour \$1.00 par an, ou 50 cents pour 6 mois

—○—
 Poirier, Bessette & Cie, Editeurs-Props.,
 200, Bld St-Laurent, Montréal.
 —○—

Chaque numéro contient d'intéressants articles très documentés sur les moeurs des peuples peu connus, les animaux étranges, les monuments remarquables ou les faits curieux du monde entier.

Vous y trouvez également des nouvelles sentimentales et humoristiques choisies avec soin.

A chaque fois, également, un beau roman complet et qu'il serait souvent difficile de se procurer ailleurs.

Le tout, dû à une collaboration choisie, est illustré de nombreuses et superbes gravures.

L'abonnement pour un an est le plus avantageux pour vous, il vous fait gagner deux numéros puisque pour un dollar vous recevez douze numéros à dix cents.

N'hésitez pas à découper et à envoyer le coupon ci-dessous.

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$1.00 pour un an, 50c pour six mois (Montréal et banlieue excepté) d'abonnement à la Revue Populaire.

Nom . . . M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité).

Rue

Localité

Adressez comme suit: MM. Poirier, Bessette & Cie, 200 Boul. St-Laurent, Montréal.

la force à la tête des tribus diverses et turbulentes constituant son peuple, a été également instruite au début par des officiers anglais—dont on s'est débarrassé ensuite.

On ne sait pas exactement les effectifs de cette armée afghane; toutefois on estime qu'elle compte d'ordinaire au moins 45,000 hommes, dont 8,500 cavaliers et 4,000 artilleurs avec près de 400 canons. Et pour être très divers et hétérogène, l'armement ne comprend pas moins d'excellentes armes, des fusils Mauser ou Martini, des carabines Lee-Metford, des Snider. Les canons proviennent en partie des usines Krupp, mais l'Emir possède aussi des mitrailleuses et canons-revolvers de fabrication anglaise.

Ce qui constitue toutefois la meilleure des protections du pays, contre l'étranger, c'est le caractère tourmenté du sol, l'absence de voies de communications; et c'est en grande partie pour se pouvoir mieux défendre, que l'Afghanistan se refusait jusqu'ici à modifier ses sentiers de caravanes, ses passages de rivières à gué ou par les radeaux primitifs dont nous parlions à l'instant.

Jusqu'ici, il n'a pas été possible pour ainsi dire de pratiquer les charrois, les véhicules ne trouvant pas de routes où passer. Les transports de toutes sortes se font par des chameaux, qui sont appelés localement des "kafilas", font ainsi des parcours de milliers de kilomètres, quand elles continuent leur voyage jusque dans l'Inde ou vers les marchés de l'Asie centrale.

L'espèce de chameau employée principalement est celle dite de Boukhara et à deux bosses. Ces bêtes de somme sont aidées par des poneys spéciaux et par des ânes. Et ces convois s'en iront lentement de Kérat, par exemple, à Téhéran par Me-

ched, ou à Kiva par Kouchk, ou bien elles se dirigeront sur Kandahar et Chaman, pour rejoindre une des voies ferrées approchant le plus près de la région afghane.

Ces caravanes établissent de même des relations, bien lentes il est vrai, entre Kaboul et Boukara.

Pourtant, il existe maintenant quelques routes en Afghanistan, mais ce sont des routes militaires. Quant à la voie ferrée, il n'en faut aucunement parler: l'Emir entend n'en laisser construire que le jour où il sera assez riche pour entretenir une armée régulière susceptible de complètement arrêter toute invasion de troupes étrangères. Si bien que, actuellement, le rail atteint la frontière du pays en trois endroits, mais sans pouvoir franchir cette frontière: Chaman et Peshawar sont les terminus du réseau indien; du côté de la Russie, le chemin de fer atteint Kouchk. Et il faudra attendre longtemps (sauf le cas d'intervention violente) pour que ces lignes puissent se plonger sur territoire afghan.

On comprend que, dans ces conditions, ce fut un véritable événement que la construction dans le pays du premier pont métallique, et encore par des constructeurs étrangers!

Il met en relations le district de Jallalabad et celui de Lagman. C'est un pont qui n'a pas moins de 92 verges de long; il est fait pour donner passage à des charrettes assez légèrement chargées, mais qui valent autrement mieux que ce moyen de transport si primitif que sont les bêtes de somme, chameaux, ânes ou même chevaux.



A TRAVERS LES ETOILES!

La Planete Mars

Quelques révélations sur notre proche voisine.---Ce que doit être Mars
---Beaucoup de bruit pour rien.

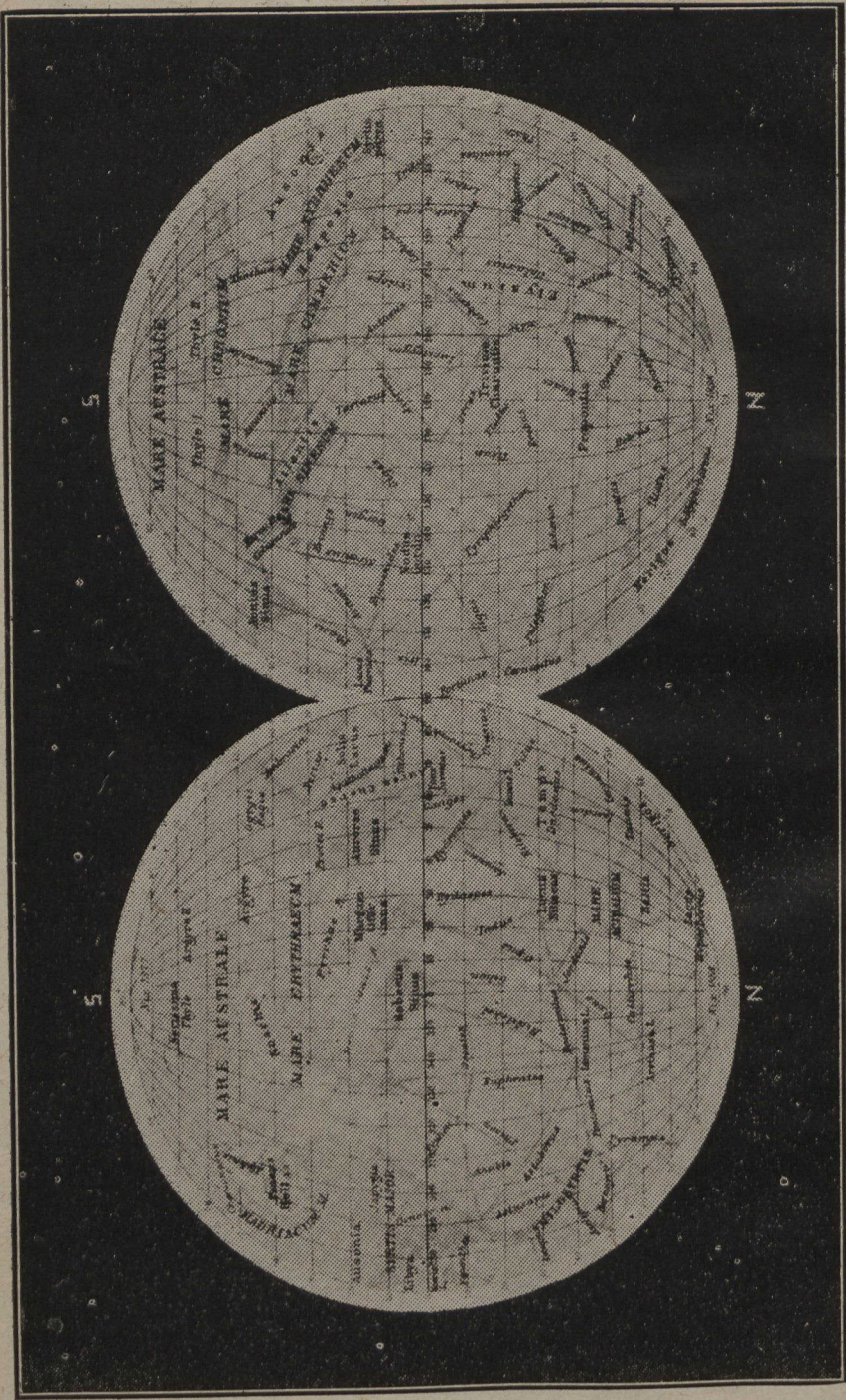
Par A. Riou.

D EPUIS des siècles, et surtout depuis quelques années, des flots d'encre ont coulés sur cette question palpitante entre toutes, du système planétaire. Les versions les plus extraordinaires, les hypothèses les plus saugrenues se sont fait jour en ce qui a trait à la vie spéciale, aux habitudes, aux moeurs des habitants de ces mondes inconnus. Les uns avec une imagination qui n'était entravée dans sa course par aucune limite, se sont complus à nous tracer des planètes voisines des tableaux extraordinaires, et le roman a trouvé jusque dans les étoiles, une mine inépuisable parce que absolument en dehors de nous, et laissant le champ libre à toutes les versions même les plus abracadabrantes.

L'homme s'est passionné à la lecture de ces documents plus ou moins précis en vertu de cet axiome qui veut que le "merveilleux soit toujours une source d'attraits incomparable."

Mais bientôt des savants connus, éminents sont venus jeter la douche froide de la science sur tous ces cerveaux surchauffés et par des déductions mathématiques ont remis au point les récits plus ou moins fantaisistes de leurs prédécesseurs. Peu à peu la météorologie s'est appuyée sur des bases et des données à peu près exactes et les déductions si elles ne peuvent être d'une précision absolue sont du moins marquées au coin du bon sens et ne risquent plus de s'égarer dans le domaine du rêve.

Au cours de ces dernières années, les observatoires se sont multipliés, les instruments de précision se sont perfectionnés, les cartes célestes ont acquis une préci-



Mappemonde de la planète Mars dressée par M. Schiaparelli. Les canaux dessinés sous la forme de traits fins généralement rectilignes.

sion extrême et avec des savants comme Flammarion, l'astronomie, dépouillée de toutes ses équivoques est entrée dans le domaine des études ordinaires.

Qui de nous n'a lu sinon en entier, du moins des fragments de ce livre merveilleux de clarté qu'est "l'Astronomie populaire". J'ai pour ma part profondément admiré avec quel art, quel souci de la simplicité, l'illustre savant s'est attaché à rapprocher de nous le royaume Céleste, et à mettre ses observations à la portée des humbles. Jamais titre ne fut mieux porté, car en vérité l'Astronomie populaire a bien été écrite dans le but de permettre à ceux qui n'avaient pu se livrer à des études complètes de pénétrer jusque dans les ancrées les plus secrètes de ce monde mystérieux des astres, et sinon d'en approfondir les plus infimes mystères, du moins d'arriver à comprendre dans leurs grandes lignes les rouages multiples et compliqués qui dirigent l'univers.

Depuis quelques années, l'attention qui s'était un moment détournée de cette question palpitante pour suivre les événements politiques, s'est reprise d'une curiosité fébrile lorsque certains articles sensationnels ont été livrés à la publicité concernant la planète Mars. Ces compte-rendus qui semblaient estampillés de la marque officielle laissaient entrevoir la possibilité d'entrer en communication avec nos voisins aériens ce qui donna à l'Astronomie tout le regain de popularité qui s'était un peu affaibli, ce fut alors une véritable ruée de savants qui se précipitèrent sur les télescopes, les équatoriaux et les observatoires.

Dans cet article rapide, nous nous contenterons d'informer nos lecteurs à certaines des observations qui furent faites à cette époque et nous tâcherons de dégager de

ces rapports plus ou moins contradictoires, un peu de vérité purement scientifique.



Par une belle nuit d'été vous avez certainement admiré la voûte céleste et les milliers d'étoiles qui criblent le firmament. Avez-vous remarqué un astre lançant des feux rougeâtres, et qui ne scintille pas comme Antares du Scorpion ou Arcturus du Bouvier. C'est la planète Mars, dont on s'est tant occupé.

Mars est avec la Lune, le monde le mieux situé pour l'observation. Cette planète vient immédiatement après la Terre dans l'ordre des distances au Soleil, et lorsque sa course la ramène près de nous à l'opposé de cet astre nous pouvons l'étudier toutes les nuits.

S'il vous est possible un jour ou plutôt une nuit, de pénétrer dans un observatoire, placez votre oeil à l'oculaire de l'équatorial et observez, Mars vous apparaîtra comme un disque très net, un peu moins rouge que vous ne l'auriez supposé tout d'abord. Lorsque votre oeil se sera habitué à la contemplation, vous découvrirez bientôt des taches sombres sur le fond clair. Dans sa rotation Mars entraînera avec elle ces taches et il vous sera facile de calculer la durée de cette rotation. D'ailleurs ces taches au bout de quelques instants vous apparaîtront si nettes qu'il vous sera facile de dessiner toute la topographie de la planète. Le mouvement rotatif de Mars a été calculé à un centième de secondes près et on est arrivé à cette conclusion, c'est que le jour Martien a une durée de 24 h. 37 m. 22 s. 70.

Le mouvement des saisons s'effectue absolument comme sur la terre avec cette différence que l'année ayant une

durée double de la notre, ces saisons sont deux fois plus longues.

A certaines époques de l'année Mars présente à ses pôles opposés des taches blanchâtres ce sont les neiges et les glaces, mais à l'approche du printemps ces taches se fondent, diminuent, et au moment des chaleurs se réduisent à un point à peine perceptible. Il y a donc comme chez nous

vivre? Dans ce monde qui nous est inconnu, les passions se font-elles jour comme sur notre planète? Les peuples ont-ils la rage de destruction qui anime les terriens, et les grandes batailles se livrent-elles là-bas comme chez nous? Quels sont les êtres qui peuplent ce monde nouveau et quel peut être leur degré de civilisation? S'occupent-ils de nous comme nous



Le soleil vu de la planète Mars.

des périodes de froid intense et comme sur la Terre ces froids se portent principalement aux pôles. A l'aide de différentes observations de ce genre on est arrivé à dresser une carte de la planète et à lui établir une géographie tout comme à notre planète natale.

Mais une foule de questions inquiétantes se posent. Mars est-il habité? Possède-t-il une atmosphère? Serait-il possible d'y

nous en occupons nous mêmes?

Pour un moment tombons dans le domaine du rêve, chevauchons un de ces rayons lunaires qui nous rapprochera de ce monde nouveau et tâchons de résoudre une partie de cette énigme.

Pour charmer les heures du voyage et pendant que nous traverserons la plus courte distance qui nous sépare de la planète, c'est-à-dire environ 50 millions de

kilomètres, voyons un peu ce qu'il a été permis d'apprendre sur elle.

Lorsqu'il y a une soixantaine d'années on s'occupa de dresser la carte de Mars, les espaces sombres reçurent le nom de "mers", d'ailleurs absolument comme il fut procédé pour la lune. Il est évident que cette dénomination est absolument erronée et nous le prouverons par la suite. En ce qui concerne les parties rougeâtres elles furent baptisées "continents" : Ethiopie, Lybie, Arabie, Eden, etc. Enfin les instruments d'optiques s'étant perfectionnés, on s'aperçut que ces continents étaient striés de lignes noires se coupant à angles droits et on les désigna "canaux". En étudiant la formation de ces canaux, on finit par conclure que vu leurs symétries ils ne pouvaient être l'oeuvre de la Nature. De là à tabler sur l'hypothèse de travaux manuels, il n'y avait qu'un pas et on en tira la conclusion que Mars devait être habité!

Evidemment le public ne resta pas insensible à ces révélations d'un monde mystérieux et l'attention se concentra sur Mars. Or en 1888, une nouvelle formidable révolutionna la pléiade des savants, un astronome Italien Shiaparelli annonçait que les fameux canaux se dédoublaient à certaines époques de l'année et donnaient naissance à deux canaux réguliers, parallèles et s'orientant dans la même direction. Cela tenait du merveilleux et les imaginations échauffées se lancèrent dans des hypothèses dont je ne saurais vous entretenir aujourd'hui. On parla d'écluses formidables, de drainages fantastiques, que sais-je? En Amérique ce fut bien pis, dans l'observatoire de Lowell construit spécialement pour l'étude de Mars, on discutait les plans des ingénieurs Martiens, on s'entretenait couramment des habitants de la planète et on songea à éta-

blir un système de communication avec nos voisins.

Il n'y avait à ce moment-là, ni télégraphie sans fils, ni électricité, mais restait la lumière et il ne paraissait pas impossible d'arriver par des faisceaux lumineux de nous mettre en rapport avec nos frères célestes! Brusquement une nouvelle, émanant du Nouveau Monde, de l'observatoire Lowell naturellement, apprit à la vieille Europe que nous étions devancés dans nos projets. Les Martiens nous avaient témoigné leurs sympathies en nous envoyant... des signaux de feu! Ce fut du délire, malheureusement malgré tous leurs efforts les astronomes ne purent déchiffrer les fameux signaux et ils ne furent aperçus que par les Américains!

Tout en causant nous arrivons au terme de notre voyage. Jetons un coup d'oeil sur ce qui nous entoure, coup d'oeil rapide d'ailleurs car à peine nous sera-t-il permis d'entrevoir dans sa course vertigineuse cette planète soeur de la nôtre.

L'aspect général est bien à peu près le même que celui de la Terre, mais à l'observation que de différences nous allons trouver!

On sait que la pesanteur sur le petit globe où nous sommes descendus, est trois fois moindre de ce qu'elle est chez nous, en conséquence les habitants de Mars peuvent se livrer sans fatigue à des travaux qui nous paraîtraient gigantesques. D'ailleurs nous ignorons si la planète est habitée car pour aujourd'hui nous nous contenterons d'une vue d'ensemble.

Nous sommes arrêtés un peu au Sud d'Isis et devant nos yeux se profile une immense chaîne de montagnes qui rappelle nos Sierras, mais avec une transparence atmosphérique idéale, un paysage d'Andalousie au pôle! Pourtant on nous avait

dit qu'il n'y avait pas de montagnes, cela tient à ce que nos astronomes ne voyaient Mars que de face et qu'il faut des rayons de lumière oblique pour découvrir les reliefs, or Mars nous offre une phase trop faible pour que nous puissions étudier son orographie.

Plus au Nord apparaît la petite vallée d'Athyr qui partage par une gorge profonde ces deux massifs montagneux. Les bords escarpés n'ont jamais livré passage aux eaux torrentielles seuls de puissants glaciers ont rongé ses hautes falaises.

Sous un ciel d'un violet tendre, s'étale la blancheur immaculée des neiges et sous

de chaleur solaire.

Climathologie bizarre qui tient à la pression atmosphérique tellement faible que notre organisme habitué à vivre au fond de notre océan aérien dont la pression est égale à 16,000 kilogrammes environ, éprouve des sensations extrêmement pénibles. La respiration devient difficile, le sang subit un appel violent vers la peau et s'en échappe produisant des hémorragies plus ou moins abondantes, puis ce sont des vertiges, des nausées, des éblouissements et l'asphyxie commence.

A 30 kilomètres de notre sol l'atmosphère est irrespirable, et sur Mars nous



La Terre.

Mars.

Mercure.

La Lune.

nos pieds apparaît le désert de Lybie ponctué de larges taches rougeâtres comme nos plaines brûlées par le soleil.

Et cependant il fait un froid sibérien dans cette région, au pôle il fait même plus chaud qu'où nous sommes. Curieuse constatation, malgré ce froid intense, la neige fond. Nous nous trouvons en effet à l'équateur, et le sol emmagasine une chaleur qui lui permet d'exercer son action pendant fort longtemps. Cela tient à la longueur des années qui sont, on le sait, double des nôtres, ce qui permet au terrain de s'approvisionner pendant 11 mois

nous trouvons dans la situation d'un alpiniste parvenu à 17 kilomètres de hauteur. Déduction, aucun être humain, aucun animal ne pourrait respirer là-haut. Bien plus, sous cette pression spéciale l'eau se vaporise, elle ne peut rester à l'état liquide. Dès le coucher du soleil le froid survient, congèle brusquement la légère humidité produite par les rayons diurnes et l'eau se dépose sur le sol sous forme de gelée blanche. Dans les régions supérieures de légers "cirrus" circulent lentement au gré des alizés, formés par de fines aiguilles de glace, et ce sont eux que

certaines astronomes avaient pris pour des rayons de feu... Beaucoup de bruit pour rien!

Dans le fond du désert de Lybie les tons s'assombrissent et nous apercevons la mer du Sablier ou Grande Syrte que prolonge la mer Tyrrhénienne. Appellations fausses, puisque nous savons à quoi nous en tenir sur la climatologie et que nous savons qu'il ne peut être question d'eau sur cette planète.

Les variations de couleur qui se produisent avec les saisons nous ont fourni l'explication de l'erreur commise: les plaines basses et les larges vallées sont couvertes d'une végétation rabougrie, entretenue par l'humidité de l'atmosphère. C'est là que la vapeur d'eau se réfugie le plus volontiers. Au fond de ces vallées et sur

leurs bords le givre se dépose dès le coucher du soleil et souvent pendant le jour des brumes blanches marquent l'emplacement des... fameux canaux.

De quelle nature peut être la flore qui se développe avec une telle profusion. Forêts ou marécages? Une faune particulière vit-elle dans ces plaines immenses? Autant de questions qui n'ont pu encore être approfondies et pour cause!

Tout ce qu'il est possible d'affirmer, c'est que Mars beaucoup plus jeune que la Terre comme formation, est cependant plus vieille que notre planète, par suite de son évolution plus rapide.

Le froid rigoureux, implacable qui l'enveloppe, fait son oeuvre insensiblement mais avec sûreté et peu à peu l'anesthésie et l'achemine vers le profond sommeil des mondes précurseur de la mort.

LE CHEMIN DE L'OUBLI

Tout à l'heure, pendant qu'assis auprès de vous
Je vous parlais, tout bas, de mes tristesses vagues,
J'ai senti que j'étais jaloux
De voir vos yeux pensifs s'attacher à vos bagues.

Je ne vous aime pas; nous sommes des amis;
Notre double passé nous garde l'un de l'autre,
Et c'est avec des mots permis
Que ma peine, parfois, a pitié de la vôtre.

Nous n'avons pas besoin de nous interroger
Nous avons poursuivi longtemps sans nous connaître,
Le même rêve mensonger
Qui, rêvé par tous deux, n'eût pas menti, peut-être.

Et, tandis que vos yeux, où meurt la fin du jour
Se souviennent, je sens un peu de jalousie
Et je songe à l'unique amour
Qui remplirait mon coeur, s'il vous avait choisie...

A. RIVOIRE.



LES PONTS DE BAMBOU DU SIKKIM

Un pont construit exclusivement en cannes de bambou, tel est le moyen ordinaire dont on se sert pour franchir les rivières du Sikkim. Sur les deux bords, on lui assure un point de suspension élevé, afin que l'inévitable dépression du centre reste à l'abri de l'eau. Les parties constitutives en sont des cannes fendues qui servent de câbles de chaque côté; des cannes non fendues, réunies à deux ou à trois, forment le tablier; enfin des bandes d'écorce suspendent le tablier aux câbles latéraux.

Ces ponts ont parfois jusqu'à 100 mètres de longueur. On les répare, on les remplace chaque année; ou plutôt on devrait le faire. Mais on néglige souvent cette précaution, et il en résulte des accidents mortels, les eaux torrentueuses emportant avec les débris du pont l'infortuné qui s'y était risqué.

UN PEU DE TOURISME

—§—

PAR JOS. TRAVELLER

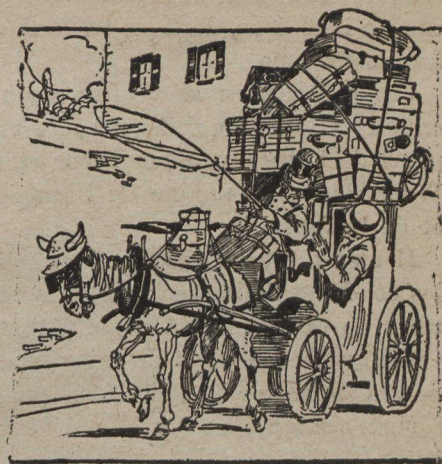
—§—

EN PALESTINE

A cent-vingt milles au nord de Damas, en Palestine, existe certainement la plus grande roue de moulin à eau du monde.

Faite en bois, avec un axe de fer, elle a 70 pieds de diamètre et fonctionne jour et nuit.

Elle a été construite en vue de fournir



l'eau de la rivière Oronte à l'antique cité de Hama; en réalité, il y a quatre roues du même genre destinées au même service mais les autres n'ayant que des proportions ordinaires, celle-ci seule était intéressante à signaler.

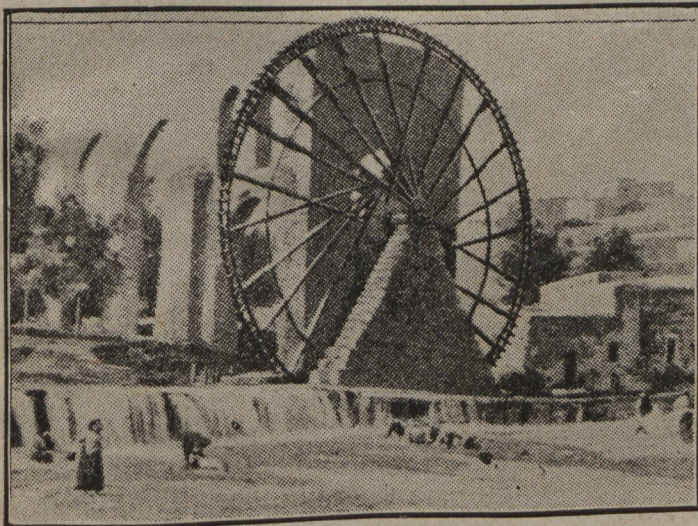
Le travail produit par ces sortes d'installations est énorme et a, de plus, le grand avantage d'être très économique; peu ou point de mécanisme, entretien autant dire nul et rendement important, tel-

les sont les principales caractéristiques de ces roues à eau.

—o—

UN DEFI AU POLE NORD

Si nous nous permettons d'exposer en détail ce que l'on pourrait appeler une "fantaisie américaine", c'est que son auteur, M. Rieker, est un savant très estimé. Il n'est pas seulement un théoricien, il est un des promoteurs de l'industrie frigo-



rifique; il a pris une part très active, comme ingénieur, dans les travaux du canal de Panama.

Ces précautions sont nécessaires pour exposer une idée qui, à première vue, dépasse de beaucoup Jules Verne et H. G. Wells dans le domaine de l'imagination et de la fantaisie.

Il s'agit tout simplement de changer les conditions climatiques de notre planète, de donner à l'Afrique Equatoriale un climat tempéré, et de faire fondre les neiges éternelles du Pôle Nord comme un sorbet glacé qu'on aurait oublié au soleil.

Or, pour hardie qu'elle paraisse, l'idée de M. Ricker, tel qu'il vient de l'exposer dans un livre, 'Le Pouvoir et la Force du Gulf Stream,' n'est en contradiction avec aucune donnée scientifique et a été étudiée dans ses moindres détails, jusqu'à en dire le prix de revient: un peu moins d'une centaine de millions.

Pour cette bagatelle la Sibérie serait transformée en une nouvelle Côte d'Azur, la glace deviendrait inconnue au Labrador, l'Ecosse connaîtrait une température analogue à celle du Japon.

Pour accomplir ce miracle, il conviendrait de faire partir du banc de Terre-Neuve une digue d'environ deux cents milles et qui s'étendrait dans la direction de l'Est. Des rochers, immergés les uns à côté des autres, réaliseraient cette entreprise gigantesque.

Cette digue suffirait pour arrêter et pour détourner le courant du Labrador, dont on estime le pouvoir frigorifique capable de former chaque minute deux millions de tonnes de glace. Ainsi, ce courant ne viendrait plus se jeter directement sur le Gulf Stream, qui, par suite, conserverait intégralement sa chaleur.

Le courant du Labrador et le Gulf

Stream se rencontrent actuellement sur les Grands Bancs, un point de l'Atlantique dont la profondeur moyenne est de soixante-dix verges. A cet endroit, le Gulf Stream est divisé, morcelé et, considérablement refroidi, il s'étale sur des millions de lieues carrées, pour courir dans la direction du nord-ouest de l'Europe.

La digue rejetterait vers l'Est le courant du Labrador. Et comme en cet endroit la profondeur est beaucoup plus considérable, la rencontre des deux courants se ferait sans déperdition de chaleur. Car ils n'entreraient pas en contact, le courant du Labrador, en raison de sa température glaciale, circulant dans les profondeurs sous-marines, le Gulf Stream flotterait au contraire à la surface.

Ainsi, deux bénéfices considérables seraient atteints en permettant à ces deux courants de conserver leurs qualités propres. Le Gulf Stream, toujours aussi chaud que lorsqu'il longeait les côtes de la Floride, donnerait à nos côtes une perpétuelle température de jardin d'hiver. Le Royaume-Uni, la Scandinavie, la Sibérie verraient avec plaisir leur rude climat modifié. De même, le second courant du Gulf Stream, celui qui longeait le Labrador, le Groënland, se dirige, par la baie de Baffin, vers le Pôle Nord, aurait vite fait de créer là une température supportable et de fondre les glaces.

Parallèlement, le courant du Labrador, ce terrible charrieur de glaces, si dangereuses à la navigation, ce fauteur de brouillards, qui donne aux Etats-Unis, l'hiver, une température polaire, ce courant deviendrait ailleurs un bienfaiteur.

Car, n'ayant rien perdu de sa froideur, il irait établir un excellent équilibre dans les pays tropicaux dont il modifierait la chaleur insupportable.

Remède Gratis Pour les Cheveux

Laissez-moi vous envoyer gratis un paquet
de \$1.00



Foso fait pousser les cheveux, épaissit les sourcils, allonge les cils, ramène les cheveux gris ou décolorés à leur couleur naturelle, arrête les démangeaisons, enlève les pellicules et rend la chevelure de l'homme ou de l'enfant abondante et magnifiquement lustrée. Envoyez le coupon gratuit aujourd'hui.

Coupon pour un paquet gratuit de \$1.00

Remplissez les lignes en blanc ci-dessous avec vos nom et adresse, détachez le coupon et envoyez à la Compagnie Foso, 4457 Foso Bldg., Cincinnati, Ohio. Joignez dix cents en timbres ou argent comme preuve de bonne foi et pour aider à couvrir les frais d'emballage, de poste, etc., et un gros paquet de \$1.00 vous sera immédiatement envoyé gratis par la poste.

Nom

Ville

Rue

Etat R.F.D.

EN ANGLETERRE

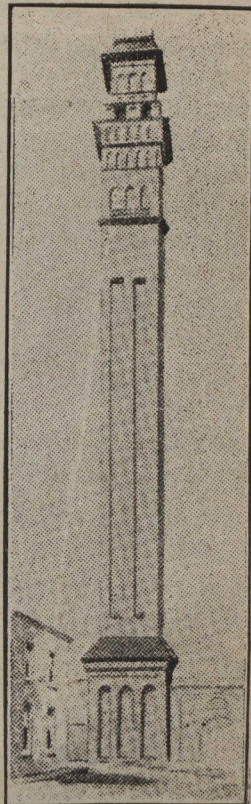
Le voyageur qui passe à Darwen, Angleterre, éprouve à un certain instant l'illusion d'un monument vénitien célèbre : le Campanile aujourd'hui reconstruit sur les plans exactes de celui qui s'est écroulé il y a peu d'années.

Le monument de Darwen n'a cependant que l'apparence seule du Campanile de Venise ; le but pour lequel on l'a construit est tout différent.

C'est, en effet, une gigantesque et curieuse cheminée d'usine, construite il y a déjà 55 ans au coût de soixante mille dollars.

Sa hauteur totale est de 310 pieds ; elle repose sur un piédestal de pierre dure de 42 pieds de hauteur et a 24 pieds de largeur à la base, de chaque côté.

Elle est faite en brique de trois couleurs, rouges, blanches et noires avec ornements de pierre.



EXAMEN DES YEUX GRATIS

Torie", nouveau style A ORDRE, sont garantis pour bien VOIR de LOIN ou de PRES, tracer, coudre, lire et écrire.

Consultez le meilleur de Montréal

A L'INSTITUT
D'OPTIQUE

144, rue Sainte-Catherine Est,

Coin Av. Hôtel-de-Ville
MONTREAL.

Le Spécialiste BEAUMIER

AVIS.—Cette annonce rapportée vaut 15c par dollar sur tout achat en lunetterie. Spécialité: Yeux artificiels. N'achetez jamais des "peddlers," ni aux magasins "à tout faire" si vous tenez à vos yeux.



Il est possible que le projet de M. Ricker ne soit jamais mis à exécution. Pourtant, notre époque est celle des grandes entreprises, et celle-ci n'offre rien de sur-humain. Il nous faudra seulement un peu de temps pour nous habituer à cette idée pleine d'orgueil: que l'homme sera quelque jour capable de transformer la face du globe.

—o—



Nos **DENTS** sont très belles naturelles, garanties. **Institut Dentaire, Franco-Américain (Incorporé).**

162, St-Denis, Montréal.

AU MEXIQUE

Au Mexique on aime les révolutions mais on aime aussi les "évolutions." il est vrai qu'une évolution n'est, après tout, qu'une révolution sans en avoir "l'r", mais passons...

On pratique là-bas un jeu qui n'est pas nouveau sans doute mais souvent les vieilles choses sont encore les meilleures; on tend à les oublier dans ce siècle de vitesse à outrance et il est bon de les signaler quand on les voit remises en pratique.

Le jeu dont il s'agit n'est autre que "le pas de géant" bien connu de nos pères et grands-pères; un mât élevé supporte une couronne mobile à laquelle sont fixés plu-

Un Buste de 4 pouces en 30 Jours

Après que des remèdes internes, massages, douches, coupes en bois et autres procédés eurent tous échoués sans produire aucun résultat. Méthode Scientifique du Prof. F. Robert pour le Parfait Développement du Buste. Toute Femme ou Fille peut facilement obtenir ce merveilleux développement en peu de temps, sans danger pour sa santé.

Obtenir en un mois un buste de 4 pouces, voilà la miraculeuse aventure arrivée à une Canadienne. La transformation incroyable qu'elle a subie est un sujet d'étonnement pour tous ceux qui l'ont connue honteuse et humiliée pendant des années, souffrant de cette maigreur, aujourd'hui, elle est méconnaissable.

Cependant avant d'employer la Méthode Scientifique si simple qui devait produire chez elle une telle transformation et lui donner un buste si merveilleux, elle avait essayé tous les procédés dont elle avait entendu parler, sans obtenir de résultat, elle croyait donc son cas désespéré, avant qu'elle essayât la Méthode Scientifique.

Toutes les correspondances ou communications sont strictement confidentielles. Les commandes sont toujours expédiées de façon à ce que personne ne puisse en soupçonner le contenu.

Les personnes qui désirent de plus amples informations peuvent m'écrire à l'adresse indiquée.

Prix de la Méthode Scientifique au complet, \$1.00.

PROF. FRED. ROBERT,

Dépt. P.

Boîte de Poste 2244

Montréal, Qué.

Un Buste Bien Dessiné

FAIT VALOIR LA BEAUTE, LA GRACE DE LA TAILLE



Les Pilules Persanes

de Tewfik Pacha de Téhéran, Perse.

ont pour effet de développer le buste, de corriger la maigreur excessive, de supprimer le creux des épaules et d'effacer les angles disgracieux qui déparent une jeune fille ou une jeune femme.

Prix: \$1.00 la boîte; 6 boîtes pour \$5.00.

Mlle Angela V., écrit: "Je viens de prendre la quatrième boîte de vos fameuses PILULES PERSANES; l'effet est merveilleux—j'en suis enchantée."

SOCIÉTÉ DES PRODUITS PERSANS
Nouvelle Boîte Postale 2675
Dépt. A., Montréal.

Contre la Migraine

et ses intolérables souffrances, employez le spécifique favori de la Profession Médicale:— les

POUDRES NERVINES

de MATHIEU

Exemptes d'Opium, de Morphine, et autres Drogues dangereuses. Lilles abaissent la fièvre et combattent l'Etat Nerveux. Recommandées contre Maux de Tête, Névralgie, Fatigue, Etat Nerveux.



25 Cents
la boîte
de
18 Poudres

En
vente
partout

Les RHUMES D'ETE

sont les plus dangereux, évitez-en les conséquences souvent fatales, en prenant quelques doses de

SIROP MATHIEU

au Goudron, à l'Huile de Foie de Morue et autres Extraits Médicinaux.

MÉFIEZ-VOUS DES IMITATIONS

CIE J. L. MATHIEU, PROPRIÉTAIRE
SHERBROOKE, P.Q.

L. CHAPUT, FILS & CIE, LIMITEE, Dépositaires en Gros, MONTREAL

sieurs câbles terminés par un bâton transversal sur lequel on s'assied.

Quand quatre ou cinq personnes, suivant le nombre des places, sont installées, la poursuite commence et par suite de la force centrifuge, ces personnes, soulevées



de terre, décrivent des cercles en faisant d'immenses pas.

Cela vaut souvent mieux de s'amuser ainsi que de faire de la politique.

EN CHINE

Généralement on croit que les Chinois sont des êtres malingres, incapables d'un effort musculaire sérieux et destinés à n'exercer que des métiers d'adresse plutôt que de force.

Ce qui accredité cette opinion, ce sont les nombreux exemplaires de la race jaune que nous possédons ici au Canada et qui remplissent presque tous des fonce-

tions de blanchisseurs de linge ou de tenanciers de restaurant.



Ces hommes n'ont d'autre part, rien d'extraordinaire comme stature et ils n'ont guère l'aspect de lutteurs ou de porteurs fardeaux.

C'est encore une erreur qu'il convient de dissiper; il existe en Chine des "parageux" qui accomplissent un travail assurément extraordinaire.

Pour franchir les montagnes escarpées du Tibet, on est obligé de porter les marchandises à dos d'homme; les étapes ne sont pas longues: sept milles journellement, mais la charge est rude.

Un porteur chinois qui a son fardeau complet—ordinairement du thé—a sur le dos une charge variant de 289 à 317 livres!

Bien des hommes robustes échoueraient à la tâche et il faut un entraînement assez long pour s'en acquitter convenablement.

— 0 —

Demandez les Liqueurs Douces

"FRISCO"

SODA WATER
COMPANY



Le Cidre de Pommes

FRISCO

L'EAU MINERALE RUSSELL

'Frisco'

Naturelles de Sources

Buvez "GRAPE-O" délicieux

TEL. BELL: ST-LOUIS 5264

Contre
le**SURMENAGE**

Cette fatigue excessive de la tête ou du corps sera dissipée en quelques instants avec une ou deux

**POUDRES NERVINES
de MATHIEU**

qui ne contiennent ni Opium, ni Morphine, ni Chloral, ou autres Drogues dangereuses, et vous rendront forces et vigueur.



25 Cents
la boîte
de

18 Poudres

—
En
vente
partout
—

**CONTRE LES MALADIES DE LA GORGE,
DES BRONCHES, DES POUMONS**

recourez aux propriétés curatives, toniques et fortifiantes du

SIROP MATHIEU

au Goudron, à l'Huile de Foie de Morue et autres Extraits Médicinaux. Il soutient et guérit.

EN VENTE PARTOUT

CIE J. L. MATHIEU, PROPRIÉTAIRE
SHERBROOKE, P.Q.

L. CHAPUT, FILS & CIE, LIMITEE, Depositaires en Gros, MONTREAL

PHENOMENES VIVANTS

Les journaux signalaient récemment le triste état d'un pauvre malheureux qui, par suite d'une maladie suivie d'une opération chirurgicale, ne pouvait maintenant respirer que par une ouverture qui lui avait été pratiquée dans la gorge.

Il ne manque pas de ces phénomènes.

Un professeur de Berlin vient de présenter un sujet, formidable athlète, qui possède tellement l'empire de ses muscles qu'il peut à volonté les mouvoir soit conjointement, soit séparément. Il donne, de cette façon, à son corps les formes et les attitudes les plus extraordinaires, et il arrive même, par l'effort de ses contractions, à arrêter les mouvements du poulx et à changer son cœur de place, tantôt à droite tantôt à gauche.

A Londres, s'exhibe un moderne Mi-thridate, qui absorbe impunément les poisons les plus terribles.

Dans la ville d'Acerington existe un homme doué de la faculté d'accélérer les mouvements de son cœur jusqu'au nombre incroyable de 105 par minute. Ce phénomène a aussi la rare facilité de pouvoir dormir debout en marchant.

En Italie, un homme a deux cœurs. Celui de droite accomplit toutes les fonctions cardiaques, tandis que celui de gauche, qui devrait être le normal, reste insensible et immobile. La santé du sujet ne souffre pas de cet état de choses; il vient même de faire son service militaire dans la cavalerie.

A Prague, la Société de Médecine étudie avec intérêt le cas d'un artiste allemand qui s'intitule "l'homme à la tête tournante". Il peut, en effet, lui faire faire un mouvement giratoire complet et poser sa barbe sur le haut de son épine dorsale.

Raoul Lebœuf**Entrepreneur Plombier**

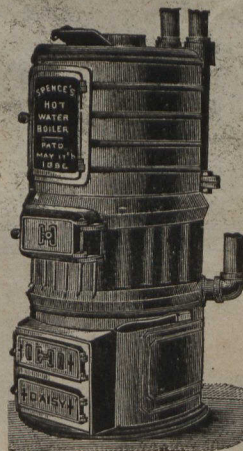
Poseur d'appareils
à Gaz et Eau
Chaude.

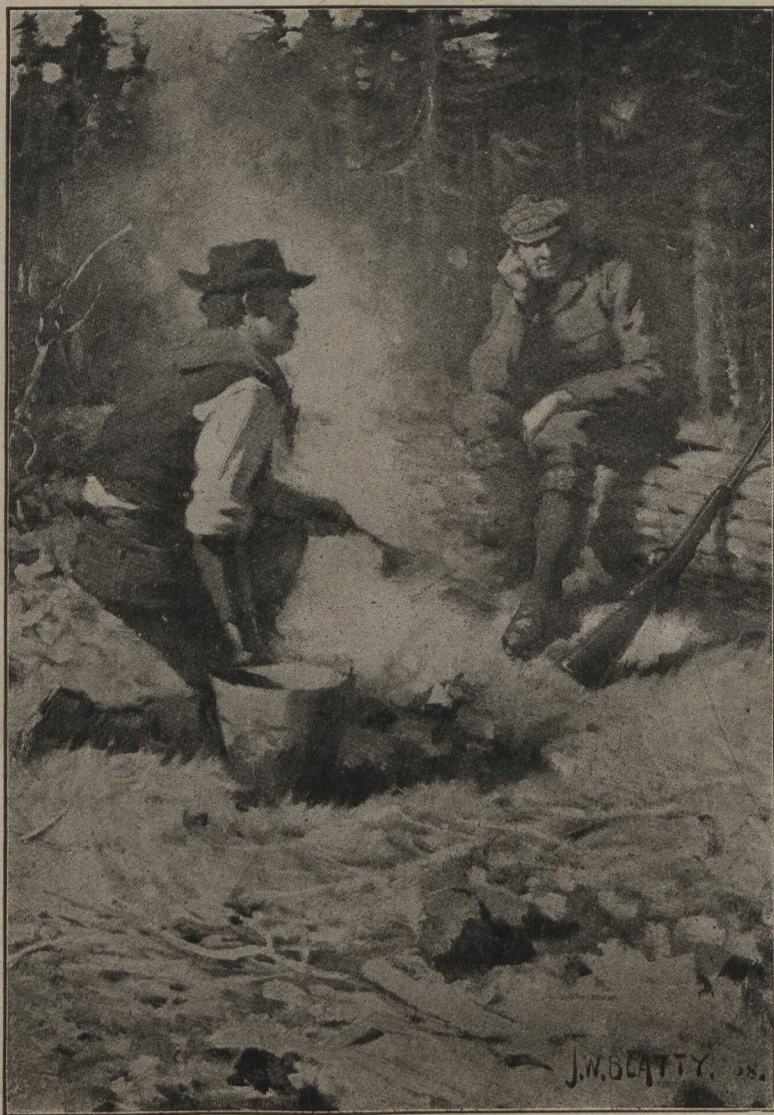
Réparations de toutes
sortes, une
spécialité

Brûleurs et Man-
teaux à Gaz à
bas prix.

160 Rachel Est

Tel. Bell St-Louis
4109
MONTREAL





La Veillée de Noël des chasseurs.

L'Almanach du 'Samedi'

POUR 1914

a été établi sur un plan tout nouveau qui en fait un livre d'une grande utilité dans toutes les familles.

On y trouve quantité de renseignements inédits tels que les principaux faits qui se sont accomplis sur terre depuis la création; des tableaux des poids et mesures anglais et français; des statistiques canadiennes très intéressantes; les lois de la pêche, de la chasse et le règlement postal; etc., etc.

De plus un amusant jeu d'oracle qui vous distraira au cours des longues veillées d'hiver.

Cet almanach qui comprend **116 pages** de texte très intéressant et instructif n'est vendu que **10 cents seulement**

Et nous engageons nos clients à s'en assurer, dès maintenant, un exemplaire chez leur Dépositaire car il n'y aura

QU'UN SEUL TIRAGE

de cette publication et les retardataires risqueront de ne pouvoir être servis.

Qu'on se le dise !

CIGARETTES DERBY



Des millions de
**CIGARETTES
DERBY**

se vendent
annuellement,
simplement par ce
que des milliers de
fumeurs les pré-
fèrent aux autres.

5c. le paquet
partout.



MARCH 13th 1908 AT THE POST OFFICE OF ST. ALBANS, VT., U.S., AS SECOND CLASS MAT-
TER UNDER ACT OF MARCH 3rd 1879.